This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~73 b 21~~ (7.A.)
J 172 f 29

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

TOME CINQUIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

De l'Académie Françoise.

Nouvelle édition, corrigée, & augmentée de plusieurs Pieces qui n'avoient point encore paru.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez PRAULT, petit-fils, Libraire, Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége.

Digitized by Google

PIECES

Contenues dans ce Volume.

LES TYRINTHIENS.
LA PRINCESSE DE SIDON.
ÉPITRE DE CLIO.
COMPLIMENT AU ROI.
DISCOURS A L'ACADÉMIE.
LETTRE DE M. RICCOBONI.

Digitized by Google

LES TYRINTHIENS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

AVEC

DES DIVERTISSEMENS.

Digitized by Google

ACTEURS.

KATINON, Archonte.
PHAON, Amant de Katinon.
TYMON, pere de Katinon.
UN LICTEUR.
ARISTIPE, Philoſophe.
UN ORATEUR.
UN DÉPUTÉ.
ARISTOPHANE.
UN POETE TYRINTHIEN.
ARLEQUIN, Paraſite.
TROUPE DE SÉNATEURS.
TROUPE DE JEUNES TYRINTHIENS ET TYRINTHIENNES.

La Scene eſt à Tyrinthe.

Digitized by Google

LES TYRINTHIENS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TYMON, *seul.*

JEUNESSE de Tyrinthe, espoir de la Patrie,
Quel vertige incroyable est venu vous saisir ?
Car la joye excessive est une maladie.
Poussez-vous assez loin la fureur du plaisir ?
Nous sçaurons vous guérir, il y va trop du nôtre.
Tous les Ris & les Jeux sont ici triomphans ;
La folie est enfin l'ame de nos enfans.

Digitized by Google

SCENE II.

ARISTIPE, TYMON.

TYMON.

C'eſt Ariſtipe, ô Ciel !

ARISTIPE.

Nous rions l'un de l'autre.
Qui de nous a raiſon ?

TYMON.

J'enrage.

ARISTIPE.

A quel propos ?

TYMON.

De voir un Ancien, un Sage, un Philoſophe
Parfumé, revêtu de la plus riche étoffe,
Et couronné de fleurs.

ARISTIPE.

N'eſt-il permis qu'aux ſots
De parer un peu la nature ?

TYMON.

Belle occupation de parer les dehors
D'une miſérable maſure !

ARISTIPE.

Eh ! doucement, Tymon : modérez vos tranſports.
Vous gâtez la ſageſſe, en la rendant auſtere.
Vous ne la préſentez jamais
Que d'après votre caractere.

Digitized by Google

En lui prêtant vos propres traits,
Vous révoltez contre elle. Auſſi notre Jeuneſſe
A ſecoué le joug ; il leur étoit trop dur.
Ils ont eu peur d'une ſageſſe
Qui ne convient qu'à l'âge mûr,
Et qu'on exigeoit d'eux en ſortant de l'enfance.

TYMON.

Comment ! vous prenez leur défenſe !
Vous protégez des fous ; ſans nul autre intérêt,
Vous approuvez leur frénéſie !

ARISTIPE.

La joye eſt-elle une folie ?
Eh ! vous faites le mal beaucoup plus grand qu'il n'eſt.

TYMON.

Ainſi va préſider à notre deſtinée
La gaîté la plus folle & la plus effrénée.
Comment pourrons-nous voir, ſans jetter les hauts cris,
Que les plus ſages ſoient proſcrits,
Que ces écervelés ſe ſoient rendus nos maîtres,
Qu'ils ſe moquent des loix faites pas nos ancêtres,
Qu'ils les traitent d'abus ? Ils en font à leur gré,
Qui n'ont pas le bon-ſens.

ARISTIPE.

Vous êtes trop outré.

TYMON.

Que voulez-vous me dire ? Ah ! pour nous quelle honte,
Que leur audace extrême & leur impunité !
Au moment que je parle, on élit un Archonte :
Je ſuis ſûr qu'ils prendront, pour cette dignité,

Digitized by Google

Quelque Jeuneſſe à peine à ſon adoleſcence.

ARISTIPE.

Tant mieux.

TYMON.

Comment?

ARISTIPE.

Cet âge eſt plein de bonne foi.

TYMON.

Une tête à l'évent, ſans nulle connoiſſance.

ARISTIPE.

Leur droiture vaut mieux que notre expérience.
Quand on entre dans ſon printems,
On n'a pas encore eu le tems
De corrompre, avec nous, cet aimable innocence,
Et cet inſtinct toujours plus ſûr que la raiſon.
On ne vaut jamais mieux que dans cette ſaiſon.
Cher ami, l'âge d'or eſt celui de l'enfance.
Mais s'il n'en reſte rien, & s'il fuit ſans retour,
C'eſt notre faute à nous.

TYMON.

Et par quelle aventure?

ARISTIPE.

La Jeuneſſe, en ſortant des mains de la Nature,
En eſt l'ornement & l'amour.
Ce n'eſt qu'en s'éloignant d'une ſource ſi pure,
Qu'en croiſſant parmi nous, qu'à force de culture,
Nous la rendons ſemblable au reſte des humains.
Tout ce qu'elle a de bon dépérit dans nos mains.
Ainſi, plus on avance en âge,

Digitized by Google

Plus on perd du côté des graces & des mœurs.
Mais voulons-nous sauver nos enfans du naufrage,
Sçachons nous réformer. Que servent les clameurs,
Les leçons, dont soi-même on fait si peu d'usage?
L'exemple seul, l'exemple est ce qui parle aux cœurs.

TYMON.

Belle commodité que la Philosophie!
On prouve ce qu'on veut; car c'est-là sa manie.
Faites-la donc goûter à ceux que vous voyez,
A tous les mécontens. Osez leur dire en face
Des sophismes pareils.....

ARISTIPE.

Ah! si vous en croyez....

TYMON.

Sur ce point, finissons par grace;
J'ai cherché, j'ai trouvé le remede efficace
Qui va terminer nos douleurs.
Je me flatte, avant peu, d'un terme à nos malheurs.
D'un secret important soyez dépositaire.
Le salut de l'Etat m'occupe nuit & jour;
Sçachez ce qu'a fait mon amour.
Enflammés, comme moi, d'un zele salutaire,
Nous nous sommes unis nombre de gens prudens
Pour envoyer....

ARISTIPE.

Où donc?

TYMON.

A Delphes.

ARISTIPE.

Pourquoi faire?

Digitized by Google

Donnez-vous encor là-dedans?

TYMON.

L'Oracle répondra.

ARISTIPE.

Comme à son ordinaire.

TYMON.

Sans doute sa réponse apprendra les moyens
De guérir pour jamais nos jeunes Citoyens,
Et de ramener la sagesse,
Que le courroux du Ciel écarte si loin d'eux.
Je donnerois mon sang pour qu'un succès heureux
Pût, avant mon trépas, couronner ma vieillesse.
Ah! que je mourrois satisfait!
(*On entend du bruit.*)
L'Oracle aura parlé; ce sera sa réponse:
Sans doute, la voici.

SCENE III.

UN LICTEUR, *tout chargé de grelots & de plumes;* ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

LE LICTEUR.

Citoyens, c'en est fait.
Le souverain Archonte est élu, je l'annonce.

TYMON.

Eh! que m'importe un choix qui ne peut être bon?

Digitized by Google

LE LICTEUR.

Il eſt bon, puiſque c'eſt la jeune Katinon.

TYMON, *tranſporté de joye.*

Quoi ! ma fille ?

ARISTIPE.

Et voilà le Sage qui ſuccombe.

TYMON.

Allons la voir, allons remercier les Dieux.

ARISTIPE.

Holà, bon Citoyen.

TYMON.

Ils ont fait pour le mieux ;
Je n'en ſerai pas quitte à moins d'une hécatombe.

(Il ſort.)

SCENE IV.

ARISTIPE, LE LICTEUR.

ARISTIPE.

Qui n'eût à ſa ſageſſe élevé des autels ?
L'intérêt cependant lui fait faire naufrage ;
Ainſi l'occaſion métamorphoſe un Sage,
Et le remet parmi le commun des mortels.
Enfin, c'eſt Katinon qui vient d'être nommée,

LE LICTEUR.

L'élection eſt conſommée,
Et Tyrinthe jamais n'a fait un ſi beau choix.

Digitized by Google

Quelle autre excelle mieux dans le chant, dans la danse!
Elle en a fait vingt fois l'épreuve en plein Sénat.
Pas un ton, pas un pas qui ne soit en cadence.
A-t-il jamais été, pour bien régir l'Etat,
Une jambe plus fine, une oreille plus juste?
A ce talent vraiment auguste,
Joignez un autre don qu'elle a reçu des Cieux:
C'est l'amour du plaisir, dont la divine flamme
Etincelle dans ses beaux yeux,
Et remplit son cœur & son ame.
Avec un goût si vif pour les ris & les jeux,
Eh! peut-elle manquer de faire des heureux?

(On entend le commencement du cotillon des Fêtes de Thalie.)

ARISTIPE.

Que nous annonce-t-on par cette ritournelle?

LE LICTEUR.

C'est la Séréniſſime; on va la proclamer. —
Vous, contre un choix si beau, bien loin de déclamer,
Applaudiſſez.

ARISTIPE.

Allons, je vole au-devant d'elle.

Digitized by Google

SCENE V.

Marche grave, tandis qu'on joue le cotillon des Fêtes de Thalie.

KATINON, TYMON, ARISTIPE, UN ORATEUR, LICTEURS, *avec des haches & des faiſceaux.*

KATINON, *à Ariſtipe.*

Ami de la ſageſſe, autant que des plaiſirs,
Vous ſerez de ma Cour.

ARISTIPE.

Vous comblez mes deſirs.

KATINON, *appercevant les haches & les faiſceaux.*

Que vois-je autour de moi? Quel cortége ſiniſtre?
Je ne veux que les Ris & les Jeux pour Licteurs:
Ma garde eſt au fond de vos cœurs;
Je ne veux qu'un ſceptre de fleurs;
Et le Plaiſir pour mon premier Miniſtre.

(*Les haches & les faiſceaux diſparoiſſent. Entrée courte de jeunes Licteurs, avec des thyrſes entourés de fleurs.*)

(*L'Orateur s'avance.*)

KATINON.

Quelle vapeur ſubite exhale ſon poiſon?
Quelle funeſte pâmoiſon
S'empare de mes ſens? Je péris, je ſuffoque,
Je meurs.

Digitized by Google

ARISTIPE.

Qui peut produire un ſi terrible effet ?

KATINON.

La cauſe n'eſt plus équivoque ;
Je vois le maléfice, & celui qui l'a fait.
(à celui qui s'apprête à la haranguer.)
C'eſt vous.

L'ORATEUR.

Moi ?

KATINON.

Vous voulez me faire une harangue :
Je la ſens, vous l'avez ſur le bout de la langue.

L'ORATEUR.

Jamais ſujet plus beau n'a pû ſe préſenter.
Plaiſe à votre Amplitude écouter des merveilles,
Qui pourront, je m'en flatte, étonner, enchanter
Vos ſéréniſſimes oreilles.
C'eſt l'affaire d'une heure.

KATINON.

Ah ! daignez m'épargner ;
Je ne puis ſupporter les fleurs de Réthorique ;
Rien ne m'eſt plus antipathique.
La plus belle harangue apprend-elle à regner ?

L'ORATEUR.

Mais la mienne eſt en vers. En faveur de la rime...

KATINON.

Duſſiez-vous la danſer, duſſiez-vous la chanter,
Je ne ſçaurois vous contenter.
C'eſt un genre d'ennui que d'abord ſe ſupprime.

Digitized by Google

Mes pareils devroient m'imiter.
Mais si vous m'en croyez, gardez-la pour quelqu'autre;
Cela prête au besoin.

L'ORATEUR.

Quel refus est le vôtre?
O Minerve! ô Pallas! l'ai-je pû mériter?
L'Eloquence reçoit un soufflet sur ma joue.
Art divin, je t'abjure & je te désavoue.
Lacérons, déchirons, mettons tout en lambeaux.
(*Il déchire sa harangue.*)
Doucement; on pourroit rassembler les morceaux.
(*Il les ramasse.*)
Rentrez au porte-feuille, incomparable ouvrage.
Le pillage, entre Auteurs, n'est que trop en usage:
Quelqu'autre, en y faisant un changement léger,
Pourroit s'en faire honneur: évitons ce danger.
(*Il sort.*)

SCENE VI.

KATINON, ARISTIPE, LES LICTEURS.

KATINON.

Et d'un abus de moins. Puisse être ainsi des autres.
Enfin, grace à mes soins unis avec les vôtres,
Nos tristes Anciens, ces Sages prétendus,
Dans le sein du repos vont passer leur vieillesse.
Amis, leur Empire n'est plus;
Vous subirez les loix de l'aimable Jeunesse.

Digitized by Google

Ainſi nous allons voir un nouvel âge d'or.
Qu'il ſuccede à des tems, à des jours déplorables.
Vers les Ris & les Jeux prenons un libre eſſor;
Par l'amour des plaiſirs rendons-nous mémorables;
Qu'on ſçache que j'y prends le plus vif intérêt.
Je ſervirai d'exemple; il tiendra lieu d'arrêt.

On lui préſente, & à ſa ſuite, des couronnes & des guirlandes. Elle danſe, & chante ces quatre vers:

Rions, chantons, danſons, couronnons notre tête
Des dons les plus rians de Flore & du Printems.
Si le Dieu des Amours veut être de la fête,
Amis, qu'on ouvre les battans.

SCENE VII.

KATINON, ARISTOPHANE, ARISTIPE.

KATINON, *appercevant Ariſtophane.*

O Ciel! quel contre-tems! Quel ſujet vous attire?

ARISTIPE.

Ce ſpectre m'a tout l'air d'un Auteur.

ARISTOPHANE, *à Ariſtipe.*

Je le ſuis.

ARISTIPE.

Vous nous amenez les ennuis.
(*à Katinon.*)
Pardonnez; mieux que moi, vous ſçaurez l'éconduire.
(*Il ſort.*)

Digitized by Google

KATINON.

Je suis prête à m'évanouir....
Que cherchez-vous ici ?

ARISTOPHANE.

Je viens vous réjouir.

KATINON.

Avec quoi ? Qu'êtes-vous ? & que voulez-vous dire ?

ARISTOPHANE.

Envisagez-moi bien, apprêtez-vous à rire.
Vous fuyez le chagrin.

KATINON.

Oh ! je vous en réponds :
Il nous inspire à tous la haine la plus forte.

ARISTOPHANE.

Oui, vivent les plaisirs.

KATINON.

Nous nous en occupons.

ARISTOPHANE.

Eh ! bien, il vous en manque un, que je vous apporte.

KATINON.

Vous, un plaisir de plus ! Dieux ! comment est-il fait ?

ARISTOPHANE.

J'aurois pû l'inventer, je l'ai rendu parfait.
C'est un tableau naïf, un portrait de la vie,
Tracé d'après nature, & mis en action,
Où chacun, sans distinction,
Peut se voir tel qu'il est.

KATINON.

Mais c'est la Comédie.

Digitized by Google

ARISTOPHANE.

Oui, mais la véritable.

KATINON.

Eſt-ce qu'il en eſt deux?

ARISTOPHANE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt qu'une Thalie,
Qui ne doit reſpirer que les ris & les jeux,
Que la ſatyre & l'ironie.
L'allégreſſe jamais n'en doit être bannie.
On a gâté ſon genre en la faiſant pleurer;
Et je ne ſçais comment, ni par quelle manie,
A cet appât ſi faux, on s'eſt laiſſé leurrer.
Je vous l'amene donc; mais avec tous ſes charmes:
Il ne tiendra qu'à vous qu'ils brillent à vos yeux.
Laiſſez-la librement ſe ſervir de ſes armes.
Liberté toute entiere. Eh! rit on jamais mieux,
Que lorſqu'on rit les uns des autres?
Laiſſez-vous réjouir à vos propres dépens.
Athenes en a fait ſes plus doux paſſe-tems.
Des plaiſirs ſi vantés vont devenir les vôtres,
Quant au degré ſuprême où j'ai porté mon art,
Aſſez d'autres, ſans moi, vous le pourront apprendre.
De qui n'a-t-on pas ri, ſans crainte & ſans égard?
Interrogez Sophocle, Euripide, Ménandre.
Les premiers Citoyens, les ſages & les foux,
Les Héros & les Dieux en proye à ma Thalie,
Auſſi-bien que le Chef de la Philoſophie,
Dont j'étois le fléau, ſont tombés ſous mes coups.

KATINON.

Seroit-ce, par hazard, certain Ariſtophane?

ARISTOPHANE.

Digitized by Google

ARISTOPHANE.

Quel autre pourroit l'être? Oui, vraiment je le suis.

KATINON.

Il ose s'en vanter... Le plaisir te condamne;
Eloigne-toi d'ici; va, fuis.
Si ce sont-là des jeux, offre-les aux Furies.
Nous en voulons qui soient conformes à nos mœurs;
Que l'aigreur, l'amertume en soient toujours bannies;
Que l'innocence y regne, ainsi que dans nos cœurs.
Périssent tes talens; ils n'ont rien qui nous flatte.
Il faut que Thalie en ces lieux
Ménage les mortels, & respecte les Dieux.
Va-t-en mourir au pied du tombeau de Socrate.

ARISTOPHANE.

Je n'en irai pas moins à la postérité.
Adieu vous dis; je pars pour l'immortalité.
(*Il sort.*)

SCENE VIII.

DEUX JEUNES TYRINTHIENNES, DEUX PETITS VIEILLARDS, *fort laids & contrefaits*, KATINON.

UN DES VIEILLARDS, *à une Tyrinthienne.*

Rentrez à la maison.

LA TYRINTHIENNE.

Non, voilà mon refuge.

Digitized by Google

Sinon mon déſeſpoir eſt au dernier excès.

LA IIe. TYRINTHIENNE, *au ſecond Vieillard.*

Eh ! bien, quitte à mourir, ſi je perds mon procès :
Mais je demande qu'on me juge.

KATINON.

Que voulez-vous de moi ?

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Votre protection.

KATINON, *à la ſeconde Tyrinthienne.*

De quoi vous plaignez-vous ?

LA IIe. TYRINTHIENNE.

De la ſujétion,
De la perte du bien le plus doux de la vie ;
La liberté nous eſt ravie.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Voilà ce que je pleure, & ce que j'ai perdu.

LE Ier. VIEILLARD.

Elles n'ont rien perdu, quel conte vous font-elles ?

KATINON.

Le bien que vous pleurez peut vous être rendu.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Apprenez mes peines mortelles :
Hélas ! on m'interdit l'uſage de mes ſens.

LE IIe. VIEILLARD.

Qu'en ont-elles beſoin ? Et quels ſoins ſi preſſans ? . . .

LA Ire. TYRINTHIENNE.

On captive mon cœur, mes yeux & mes oreilles.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Il n'eſt point, diſent-ils, de plaiſirs innocens.

Digitized by Google

LE Ier. VIEILLARD.

A présent.

KATINON.

Il n'est point de sottises pareilles.
Ils sont tous innocens ; ceux qui ne le sont point,
Ne sont pas des plaisirs.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Tout de bon ! Ah ! que j'aime
A m'être rencontrée avec vous sur ce point !

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Moi, j'ai toujours pensé de même.
Mais tout cela n'est encor rien ;
Et pour mettre le comble au sujet de mes larmes,
On me soustrait à ceux qui me veulent du bien.
Deux jeunes Tyrinthiens, me trouvant quelques charmes,
Rendoient à ma foible beauté
Un hommage rempli d'une si douce flamme,
Qu'elle enchantoit mon cœur & ravissoit mon ame.

LE IIe. VIEILLARD.

Le beau plaisir !

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Ils ont poussé la cruauté
Jusqu'à me faire un crime, à moi, de ce qu'on m'aime.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Eh ! bien, tout justement, mon histoire est la même.

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Je dois être insensible, & l'on doit me haïr.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Je dois paroître laide, & chacun doit me fuir.

Digitized by Google

LA Ire. TYRINTHIENNE.

Je suis lasse à la fin de garder le silence,
Et j'ai recours à vous contre la violence.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Je suis au même point.

KATINON, *à la seconde Tyrinthienne.*

Eh ! bien, je vous reçois.
Daignez me dire en confidence,
Entre vos deux Amans, avez-vous fait un choix ?

LA Ire. TYRINTHIENNE.

J'ai craint de faire une imprudence.
Le moyen de choisir sans faire un malheureux ?
Ils ont également de quoi combler mes vœux.

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Oh ! moi, j'en ai fait un, &, je crois, pour ma vie ;
Du moins, jusqu'à présent, mon ame en est ravie.

KATINON, *aux Vieillards.*

Ainsi donc vous voulez leur imposer la loi
De conserver leur cœur, de n'aimer jamais ?

LE Ier. VIEILLARD.

Moi !
Peut-on me faire un tel outrage ?
Pour aimer, pour charmer, elle est dans le bel âge.

KATINON.

(*au Vieillard.*) (*à la Tyrinthienne.*)
Mais vous n'avez point tort... De quoi vous plaignez-vous ?

LA Ire. TYRINTHIENNE, *vivement.*

Cette horreur prétend que je l'aime.
Il veut devenir mon époux.

Digitized by Google

LA IIe. TYRINTHIENNE.

Et sur mon compte, à moi, Monsieur pense de même.

KATINON.

Allez, vous êtes tous deux fous.
Se peut-il un plus grand scandale!
(*aux Tyrinthiennes.*)
Vous méritez un sort plus doux.
Ne dépendez plus que de vous:
Je rends cette loi générale.
A compter de ce jour, nonobstant les clameurs,
Nous avons rétabli la liberté des cœurs,
Comme elle a ci-devant regné dans la Nature,
Lorsqu'elle étoit dans son printems.
Déclarons abusif, & sujet à rupture,
Tout hymen fait, à faire, où l'un des contractans
Subit, ou subira la moindre violence.

LA Ire. TYRINTHIENNE, *à son Vieillard.*

Vous sentez qu'en vertu de ladite ordonnance,
Faute entre nous de convenance,
Vous n'avez qu'à chercher ailleurs à vous pourvoir.
Obéir à l'arrêt est mon premier devoir.
Je suis bien votre humble servante.

LA IIe. TYRINTHIENNE, *à son Vieillard.*

Ah! Ciel! de plus en plus son aspect m'épouvante!
Je me fais veuve: adieu, mon très-défunt époux;
Car notre mariage est aussi nul que vous.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

Madame FAVART *entre à la tête de la Jeuneſſe, & chante :*

CESSEZ, importune Vieilleſſe,
De gêner nos deſirs.
Emportez la ſageſſe ;
Laiſſez-nous les plaiſirs.

(On danſe.)

LE CHANTEUR.

Que les Ris, les Jeux & les Graces
Volent ſans ceſſe ſur nos traces.
Le Plaiſir eſt né dans les Cieux ;
C'eſt l'image des Dieux,

Mad. FAVART.

Peut-on lui rendre trop d'hommage ?
Nous ſommes ſon ouvrage.

LE CHANTEUR.

L'Aſtre qui brille dans les airs
Eſt moins utile à l'Univers.

ENSEMBLE.

Que les Ris, les Jeux & les Graces
Volent ſans ceſſe ſur nos traces.
Le Plaiſir eſt né dans les Cieux ;
C'eſt l'image des Dieux.

Digitized by Google

VAUDEVILLE *très-gai, qui servira aussi de contredanse.*

Mlle. CATINON.

LA Nature est avant les Loix ;
Si vous en consultez la voix,
Il n'est rien qui ne vous réponde ;
Le Plaisir est l'ame du Monde.

(*Si l'on veut, on répétera en* chorus *ce dernier vers.*)

UNE PETITE FILLE.

Ce refrain a réponse à tout.
Si maman veut gêner mon goût,
Il faudra que je lui réponde :
Le Plaisir est l'ame du Monde.

LE CHANTEUR.

Ce n'est qu'à charge de retour,
Qu'on peut me donner de l'amour ;
Quand j'aime, il faut qu'on me réponde ;
Le Plaisir est l'ame du Monde.

Mad. FAVART.

Mon amour va toujours croissant,
Et Daphnis devient plus pressant ;
Faudra-t-il que je lui réponde :
Le Plaisir est l'ame du Monde ?

Mr. CHANVILLE.

Si vous vous plaignez qu'en aimant,
Je suis un peu volage Amant,

Digitized by Google

Belles, ſouffrez qu'on vous réponde :
Le Plaiſir eſt l'ame du Monde.

AU PARTERRE.

Mad. FAVART.

Le ſifflet eſt le chat qui dort ;
Qui l'éveille, & s'en plaint, a tort.
Auteurs, ſouffrez qu'on vous réponde :
Le Plaiſir eſt l'ame du Monde.

Le Divertiſſement finit par la contredanſe.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

KATINON, MYSIS.

MYSIS.

MAis vous me paroiſſez un peu ſombre & diſtraite.
Eſt-ce que les ſoucis oſent vous approcher,
Vous autres ?

KATINON.

Il eſt vrai que je ſuis inquiette :
Mon cœur n'a cependant rien à ſe reprocher.
De ceux que je veux dire a-t-on quelques nouvelles ?

MYSIS.

Je viens m'en informer à vous.

KATINON.

J'en ſçais à qui l'Amour devroit prêter des aîles.
Ah ! ce retardement me met dans un courroux....

MYSIS.

Mais vous avez brigué l'autorité ſuprême.
Vous l'avez. Quand on regne, a-t-on le tems d'aimer ?
Si votre amour avoit toujours été le même,
La Souveraineté n'auroit pû vous charmer.

Digitized by Google

La grandeur & l'amour figurent mal ensemble.
Ah ! vous n'aimez plus.

KATINON.

Qui ? moi !

MYSIS.

C'est ce qu'il me semble.

KATINON.

Eh ! du moins daigne m'épargner.

MYSIS.

Réduisez-vous au rang suprême,
Renoncez à Phaon, bornez-vous à regner.
Il ne reviendra point.

KATINON.

Ma frayeur est extrême;

MYSIS.

Que viendroit-il chercher ? Pour lui tout est changé.
Il sçait trop bien aimer pour pouvoir s'y méprendre.
Quel est l'Amant, pour peu qu'il soit sensible & tendre,
Qui veuille d'un cœur partagé.

KATINON.

Mon cœur est partagé ! J'en serois trop punie,
Si la gloire avoit pû refroidir un instant
Mon amour pour Phaon. Je n'aimai jamais tant
Que depuis qu'avec lui j'ai l'espoir d'être unie.

MYSIS.

Pourra-t-il allier l'amour & le respect ?
Tout, jusqu'à vos sermens, lui deviendra suspect.

KATINON.

Eh ! pour qui suis-je donc assise au rang suprême ?

Digitized by Google

De tous nos Anciens tu sçais la faction.
Ils avoient conjuré la perte de Phaon,
Et de tous ses amis. Dans ce malheur extrême,
Qu'ai-je fait ? J'ai hâté la révolution,
Et j'ai même obtenu le sceptre pour moi-même ;
Mais l'Amour a tout fait, & non l'Ambition.

SCENE II.

PHAON, KATINON, MYSIS.

PHAON, *en se jettant aux pieds de Katinon.*

Souffrez que mon cœur se déploye.

KATINON.

Je me meurs... Ah ! Phaon, on vouloit me tromper.

PHAON.

Regrettez-vous l'aveu qui vous vient d'échapper ?

KATINON.

Eh ! tu ne vois que trop ma joye.
Phaon, épargnons-nous des sermens superflus.
Va, ton heureux retour m'en inspire encor plus
Que je ne t'en dirois.

PHAON.

Vous êtes Souveraine,
Pouvez-vous trop me rassurer ?

KATINON.

Ne vois que mon amour, j'ose t'en conjurer.
Immole à mon repos une crainte si vaine.

Digitized by Google

PHAON.

Le puis-je ? Que de soins renaissans tour à tour !
Combien d'absences en un jour !
Que d'instans dérobés ! . . . Non, il n'est pas possible
Que vous soyez aussi sensible.
Est-ce ainsi qu'on jouit ? . . .

KATINON.

Plaignons-nous ; mais cédons :
Laisse-moi, pour un tems, cette charge importune.

PHAON.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ?

KATINON.

Hélas ! nous nous perdons ;
Si je la rends. Attends ; fixons notre fortune.
Grace au rang où je suis, ceux dont je tiens le jour
Ne peuvent empêcher des nœuds si pleins de charmes.
Les tiens seront contraints de se rendre à leur tour.
Laisse-moi donc regner, & sur-tout point d'allarmes.
(*fierement.*)
Je n'aime point à voir douter de mon amour.

PHAON.

Eh ! ne voilà-t-il pas le ton de Souveraine ?

KATINON.

C'est l'ordre d'une Amante, & non pas d'une Reine.

PHAON.

Regnez donc pour un tems ; j'ai tout lieu d'espérer
Que vous en serez bientôt lasse.
Je compte que l'Amour vous en fera la grace,
Et qu'enfin dans ses bras vous viendrez respirer.
Vous me le promettez ?

Digitized by Google

KATINON, *mettant la main dans celle de Phaon.*

Que mon ame eſt ravie !
Je n'abuſerai pas de la permiſſion.

PHAON.

Je réclame mon bien, ma fortune, ma vie.

KATINON.

Tu peux compter bientôt ſur ma démiſſion ;
Je ne veux qu'aſſurer notre bonheur extrême.

PHAON.

Quels délais ! Mais enfin, s'il faut s'y réſigner,
Songez bien que le fond du cœur de ce qu'on aime
Eſt le plus bel Empire où l'on puiſſe regner.

KATINON.

Ah ! Phaon, quelle eſt notre yvreſſe !
Ces langueurs & cette triſteſſe,
Où notre amour s'égare imperceptiblement,
Viendroient empoiſonner toute notre tendreſſe.
Pour s'aimer plus long-tems, il faut s'aimer gaiment.
J'attends de vous ce ſacrifice :
C'eſt la loi de l'Etat, il faut qu'on la ſubiſſe.

MYSIS.

Moi, je ſuis toute prête à me rendre à vos vœux.

KATINON.

Mais mon pere paroît... Diſparoiſſez tous deux.

Digitized by Google

SCENE III.

TYMON, KATINON.

KATINON.

Mon père, d'où vous vient cet air sombre & funeste ?
La Ville est-elle en feu ? Dites donc ?

TYMON.

C'est bien pis.

KATINON.

Est-ce une irruption ? sont-ce les ennemis ?

TYMON,

Je le voudrois.

KATINON.

Est-ce la peste ?

TYMON.

Plût au Ciel ! Je mourrois, & je ne verrois pas
Toute l'horreur qui va précéder mon trépas.

KATINON, *toujours en riant.*

Mais rien n'est plus plaisant. Quelle est cette folie ?

TYMON.

Tu jouis du rang le plus beau.

KATINON.

Oui, ma place est assez jolie.

TYMON.

Bien souvent, du thrône au tombeau,
Le chemin est fort court, il reste peu d'espace.

Digitized by Google

KATINON.

Je prendrai le plus long.

TYMON.

Tous nos pas sont comptés.
Tel commence à jouir qui touche à sa disgrace.
Tel, après cent périls qu'il aura surmontés,
Fait une chûte humiliante.
La fortune la plus brillante
N'est souvent qu'un éclair qui s'éteint en naissant.
Je t'ennuye ?

KATINON.

Excusez, mon pere :
On bâille en admirant ; l'exorde est ravissant.

TYMON.

On va te déthrôner.

KATINON.

Quel conte !

TYMON.

Il est sincere.
On conspire, te dis-je ; on va t'ôter ton rang :
Et de plus, ma douleur mortelle & superflue
Est d'avoir conspiré contre mon propre sang.
Pouvois-je deviner que tu serois élûe ?

KATINON, *en riant.*

Mon pere est un des conjurés :
Cela rend d'autant plus la scene intéressante.

TYMON.

C'étoit sans le sçavoir.

KATINON.

Mon pere, vous pleurez.

Digitized by Google

La situation devient attendtissante ;
Mais ce n'est pas assez, il faudroit un récit.
D'un chef-d'œuvre de l'art c'est bien ici la place.

TYMON.

Où veux-tu que je m'embarrasse ?
C'est aux fausses douleurs à montrer de l'esprit.
Avant qu'on t'eût donné l'autorité suprême,
Croyant les Tyrinthiens dépourvus de raison,
Le Conseil ancien, suscité par moi-même,
A cru devoir enfin chercher leur guérison,
En faisant consulter....

KATINON.

Les Médecins ?

TYMON.

L'Oracle.

KATINON.

N'est-ce pas tout de même ? A moins d'un grand miracle,
Devins & Médecins ne rencontrent pas mieux.
Mais comment peuvent-ils, sans en mourir de rire,
Se rencontrer entre deux yeux ?
C'est encore un abus que je sçaurai proscrire.
Mais revenons. Par où la consultation
Pourroit-elle influer sur mon élection ?

TYMON.

Mais si les Tyrinthiens alloient par aventure,
Au moyen de l'Oracle, ouvrir enfin les yeux ;
Si Delphes, en un mot, opéroit cette cure ?...

KATINON.

Quelle cure ? Est-on fou, parce qu'on est joyeux ?

Digitized by Google

Ah ! grands Dieux ! ſi la joye eſt une maladie,
Qu'eſt-ce que la ſanté ; dites-moi, je vous prie ?

TYMON.

J'en mourrai de douleur.

KATINON.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

TYMON.

Tremble, la réponſe eſt venue.

KATINON.

Sçait-on ce qu'elle chante ?

TYMON.

Elle n'eſt pas connue ;
Mais tous vont s'aſſembler ici pour la ſçavoir.

KATINON.

Calmez-vous. Je la ſçais ; je n'en ſuis point troublée,
Et je l'annoncerai moi-même à l'Aſſemblée.

TYMON.

Ah ! que prétends-tu faire ?

KATINON.

Eh ! qu'ai-je à redouter
D'une cohue, où l'un écoute ſans entendre,
Et l'autre entend ſans écouter ?
Celui-là n'y peut rien comprendre,
Cet autre y comprend trop, & ſe perd dans les airs ;
On prend à droite, on prend à gauche :
Autant de gens, autant de ſentimens divers :
Le cahos n'en eſt que l'ébauche.
Bientôt, dans les eſprits, commence à pétiller
La fureur de parler. Chacun y veut briller.

Digitized by Google

On diroit qu'ils vont tous enfanter des merveilles.
On opine à grand bruit. Quel tumulte éclatant !
Malheur, en ce terrible instant,
Aux débiles poulmons, encor plus aux oreilles.
Jupiter tonneroit, qu'on ne l'entendroit pas.
Qu'arrive-t-il ? quelle est la fin de l'aventure ?
On conclut sans résoudre, on résoud sans conclure ;
Et puis chacun s'écoule, à l'heure du repas.

SCENE IV.

KATINON, TYMON, L'ORATEUR, L'ENVOYÉ, MYSIS, TOUS LES JEUNES TYRINTHIENS ET TYRINTHIENNES, *galamment habillés & couronnés de fleurs, forment un cercle sur le devant. Derriere eux sont placés tous les Anciens, vêtus simplement. Il y a une chaire pour l'Envoyé qui apporte la réponse de l'Oracle. Sur le devant du cercle est Katinon, Mysis, l'Orateur & Tymon.*

(*On peut faire faire le rôle de l'Envoyé à Arlequin.*)

L'ORATEUR.

Accourez à ma voix. Hâtez-vous de vous rendre.
C'est de la part des Immortels.
Leurs trésors sont ouverts. Vous allez tous reprendre
Une nouvelle vie, aux pieds de leurs autels.

Digitized by Google

La santé de l'esprit, si long-tems suspendue,
Va descendre du Ciel, & vous être rendue.
Du haut de son trépied Delphes a prononcé ;
Le moyen de guérir va vous être annoncé.
Préparez à la fois vos cœurs & vos oreilles.
(*à l'Envoyé.*)
Et vous, annoncez-nous de si grandes merveilles.
(*Le Député monte dans la chaire, mouche, tousse & crache.*)

KATINON, *à l'Envoyé.*

Doucement, s'il vous plaît, modérez-vous un peu.
Quoi ! vous osez parler sans avoir mon aveu ?
(*Ici l'Envoyé fait un mouvement respectueux, & attend l'ordre de Katinon.*)

KATINON.

Parlez ; mais soyez court.

L'ENVOYÉ.

C'est de quoi je me pique.
L'Oracle interrogé....

TYMON.

Mais si l'on prend les voix,
A quoi nous peut servir ce rapport satidique ?

UN TYRINTHIEN.

Quel est donc ce refus ?

UN AUTRE TYRINTHIEN.

Du Tymon d'autrefois
Au Tymon d'à-présent, ah ! quelle différence !
Ecoutons.

TOUS LES ANCIENS, *sur différens tons.*

Mais, paix donc.

L'ENVOYÉ, *encore plus haut.*

L'Oracle interrogé.

MYSIS.

Pourquoi? Qui vous en a chargé?

UN ANCIEN, *avec aigreur.*

Un Oracle mérite un peu de déférence.

L'ENVOYÉ, *très-haut.*

L'Oracle interrogé, l'Oracle a répondu....

UN ANCIEN, *qui eſt ſourd.*

Plus haut; faites qu'on vous entende.

L'ENVOYÉ.

Je me tiens pour interrompu,
Et j'ai perdu la voix.

MYSIS.

La perte n'eſt pas grande.

L'ENVOYÉ.

Ma mémoire me joue un tour de ſon métier.

L'ANCIEN.

Tâchez de vous ravoir, tirez votre papier.

MYSIS.

Il ne liroit pas mieux.

L'ENVOYÉ, *en s'enfonçant dans la chaire.*

Ah! pauvre République.

(*En cas qu'Arlequin joue le rôle de l'Envoyé, il pourra dire, en s'enfonçant dans la chaire* : Bon ſoir la République.)

MYSIS.

Il avoit fort bien dit qu'il ſeroit laconique.

Digitized by Google

SCENE V.

LES MÊMES, *à l'exception de l'Envoyé.*

L'ORATEUR.

Jeuneſſe évaporée, enfans tumultueux,
Artiſans inſenſés de trouble & de ſcandale,
Rendrez-vous à jamais mon zele infructueux?
Célébrons-nous des bacchanales?
Au lieu de redoubler vos écarts forcenés,
Pleurez votre démence, eſprits aliénés.

KATINON.

Contenez-vous vous-même, & point tant de vacarmes;
Je défends à la fois l'invective & les larmes.
Au fait. On nous a tous raſſemblés en ces lieux,
Pour vous donner, dit-on, une nouvelle vie.
Rien de plus naturel que d'être curieux:
C'eſt un plaiſir; il faut contenter votre envie.
Sur le délire prétendu
Dont on vous a taxés, le trépied prophétique,
Comme il s'enſuit, a répondu.
Ecoutez bien, voici ſa réponſe authentique.
» L'effuſion du ſang d'une geniſſe à jeun
» Engagera le Ciel à vous être propice.
» Il vous rendra le ſens commun,
» Si vous pouvez, ſans rire, offrir un ſacrifice. «

Digitized by Google

MYSIS.

Sans rire, dites-vous ?

KATINON.

C'eſt la condition.

MYSIS.

Ah ! le trépied a voulu rire.
Je ne ſuis point Oracle, & j'oſe vous prédire
L'impoſſibilité de l'exécution.
Sans rire ! Ah ! voyez donc !

L'ORATEUR.

Où donc eſt l'impoſſible ?
Un ſacrifice eſt-il un acte ſi riſible ?
Eſt-il rien de plus grave & de plus ſérieux
Que l'hommage qu'on rend aux Dieux ?
Rentrons dans le néant.

KATINON.

C'eſt où je vous arrête.
Un ſacrifice eſt une fête :
On n'y peut être trop joyeux.
C'eſt un jour de réjouiſſance.
Et la joye au ſurplus honore plus les Dieux,
Et célébre mieux leur puiſſance.
Quel ſpectacle, en effet, plus cher aux Immortels
Que de voir la folâtre & naïve innocence
Rire, chanter, danſer autour de leurs autels ;
Que d'entendre les cris de la reconnoiſſance,
Les tranſports d'allégreſſe & de félicité ?
Qu'un tribut de plaiſir a droit de leur complaire !
Toute autre offrande eſt, au contraire,

Digitized by Google

Une injure qu'on fait à leur divinité.

TYMON.

On ne peut mieux parler que sa Sérénité,
Ni mettre plus d'aménité.

L'ORATEUR.

N'avez-vous point de honte ?

KATINON, *à l'Orateur.*

Ami sexagénaire,
L'aigreur a tort pour l'ordinaire,
Et la raison n'a point d'humeur.
Mais, pour nous épargner une vaine rumeur,
Quant à ce sacrifice, il faut vous satisfaire.
Vous-même vous pouvez l'offrir, dès aujourd'hui,
Sous les plus lugubres auspices.
(*à la Jeunesse.*)
Nous autres, gardons-nous d'en être les complices;
Songez que c'est pour nous un crime que l'ennui.
(*Toute la Jeunesse sort.*)

SCENE VI.

LES ANCIENS, L'ORATEUR.

L'ORATEUR.

On nous laisse un champ libre. Amis de la patrie,
Nous pouvons à jamais extirper la folie.
Tout semble y concourir : le Ciel même y consent;
Nous pourrons le rendre propice.

Digitized by Google

Il nous eſt fort aiſé d'offrir un ſacrifice,
Sans laiſſer échapper aucun rire indécent.

UN ANCIEN.

Les ris ſont pour les ſots. Vous n'avez qu'eux à craindre;
Moi, je n'ai jamais ri; je ne rirai jamais.

L'ORATEUR.

De perſonne, je crois, nous n'aurons à nous plaindre;

L'ANCIEN.

Je n'en ſçais rien.

L'ORATEUR.

Ainſi, nous allons déſormais
Rentrer dans nos droits; l'ordre & les loix vont revivre;

L'ANCIEN.

Je n'en jurerois pas; faites votre devoir.

L'ORATEUR.

Pour plus de ſûreté, comme il faut tout prévoir,
Il me vient une idée.

L'ANCIEN.

Eh! bien, il faut la ſuivre.

L'ORATEUR.

Eh! n'opinerez-vous jamais que du bonnet?
Suſpendez une fois cet ancien uſage.
Daignez donc m'écouter; & chacun, clair & net,
Déduira ſes raiſons en donnant ſon ſuffrage.

L'ANCIEN.

Pour en délibérer, il ſe fait un peu tard.

L'ORATEUR.

Qu'y fait l'heure? Y doit-on avoir le moindre égard;
Quand nous ſommes au bord des plus grands précipices?

L'ANCIEN,

Digitized by Google

L'ANCIEN.

Mais qui payera nos épices?

L'ORATEUR.

Le salut de l'Etat.

L'ANCIEN.

Je vous laisse ma part.

(*Il sort avec plusieurs Anciens.*)

SCENE VII.

L'ORATEUR, ET UNE PARTIE DES ANCIENS.

L'ORATEUR.

Je l'accepte. Leur zele est digne qu'on l'admire.
Poursuivons entre nous. Je voulois donc vous dire
Que, pour ne rien mettre au hazard,
Je n'admettrois à ces mysteres
Que de ces visages austeres
Qui font fuir d'un coup d'œil les Jeux avec les Ris,
De ces gens d'un esprit vaporeux, hypocondre.
J'oserois encor vous répondre
De certains maris très-marris,
Comme il en est assez parmi vos Seigneuries;
D'anciens Courtisans obérés & noyés;
Des Amans bien épris, trahis, & renvoyés
Le lendemain qu'ils ont livré les pierreries;
Des Auteurs bien sifflés avec leurs Protecteurs.

Digitized by Google

UN ANCIEN, *homme de fortune.*

Voilà de très-bons Spectateurs;
Mais vous pourriez encor ajouter à la liste
Une espece de qui le sort n'est pas moins triste,
Et dont je suis.

L'ORATEUR.

Qui? vous!

LE MÊME ANCIEN.

Croyez-m'en sur ma foi.

L'ORATEUR.

Nouveau Plutus, chez qui tout rit & tout abonde,
Allons, vous vous moquez du monde.

LE MÊME ANCIEN.

Personne ne connoît les peines mieux que soi.
J'ai vécu jusqu'ici presque dans l'indigence,
Et j'ai fait tout-à-coup une fortune immense,
Dont je cherche à me faire honneur.

L'ORATEUR.

Sans doute, les remords gâtent votre bonheur.
Avouez....

LE MÊME ANCIEN.

Je n'ai point de reproche à me faire.

L'ORATEUR.

Vous n'êtes point heureux?

LE MÊME ANCIEN.

On ne peut l'être moins.
La chose qui me manque est la plus nécessaire.

L'ORATEUR.

Quelle est-elle donc?

Digitized by Google

LE MÊME ANCIEN.

Les beſoins.

UN TYRINTHIEN, AUTEUR.

Il a raiſon. Daignez me mettre auſſi des vôtres.

L'ORATEUR.

Nos Citoyens ſont foux. Nous allons requérir
Qu'il plaiſe au Ciel de les guérir;
Et vous voulez être des nôtres!
Ah! vous n'y penſez pas.

L'AUTEUR.

Quels refus offenſans!

L'ORATEUR.

Eſt-ce qu'un Auteur, un Poëte,
Peut jamais deſirer le retour du bon-ſens?

L'AUTEUR.

Il faut bien que je le ſouhaite,
Ou que j'abandonne aux Farceurs
Le patrimoine des neuf Sœurs.
On ne ſçait plus qu'offrir à des eſprits malades;
Ils ne s'amuſent plus qu'à voir des Tabarins:
Il leur faut à préſent des bouffons, des parades,
Et d'ignobles ballets, danſés par des Forains;
Une danſe d'ivrogne. O comble d'infamie!
On a vû ſur l'affiche, aux portes de Thalie,
Ce honteux phénomene, & les Dieux l'ont permis.
O Muſe abandonnée! en quelles mains ſiniſtres
Ton culte eſt-il enfin remis!
Depuis un tems, grands Dieux! quel Temple! quels
Miniſtres!

Digitized by Google

Auſſi n'y voit-on plus ce concours ſolemnel,
Où brilloient à l'envi les filles de Mémoire.
On n'y peut plus, ſans honte, obtenir de victoire.
Un ſuccès y devient un opprobre éternel.

L'ORATEUR.

Si l'on n'y réuſſit qu'aux dépens de ſa gloire,
De quoi vous plaignez-vous? N'êtes-vous pas tombé?

L'AUTEUR.

Moi! travailler encore! Ah! pouvez-vous le croire?

L'ORATEUR.

A la tentation vous avez ſuccombé.
Sçachez, une autre fois, mieux garder l'anonyme.
Admis au ſacrifice en faveur de la rime....
(On entend beaucoup de bruit.)
Mais qu'eſt-ce que j'entends, & que prépare-t-on?

L'AUTEUR.

Une Fête que j'ai faite pour Katinon.

L'ORATEUR.

Quoi! vous vous parjurez?

L'AUTEUR.

Oui, je vous le confie.
Sur-tout gardez-moi bien le ſecret, je vous prie.
Perſonne ne le ſçait que vous & les Acteurs,
Avec quelques amis, troupe ſage & diſcrette.

L'ORATEUR.

Fiez-vous au dépit, aux ſermens des Auteurs!

L'AUTEUR.

Je vous jure, foi de Poëte,
Que, ſi je tombe encor, c'eſt la derniere fois.

Digitized by Google

Que je laiſſerai là toutes ces rapſodies,
Et que je ne ferai plus que des Tragédies.
Je vous invite à voir....

(Le bruit continue.)

L'ORATEUR.

Vous vous moquez, je crois;
Laiſſons un libre eſſor à leur folle allégreſſe.
Dans un lieu plus tranquille, allons nous concerter.
Faiſons place à ces foux, emmenons la Sageſſe;
Quand la Folie arrive, elle doit déſerter.

(Ils ſortent.)

SCENE VIII.

KATINON, PHAON, LA JEUNESSE; *en habits de danſe.*

(Le Théâtre repréſente une vaſte grotte de rocailles, dans les niches de laquelle ſont toutes ſortes de Matéſſins endormis.)

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

RÉVEIL DES MATASSINS.

Mad. FAVART.

Réveillez-vous, réveillez-vous,
Enfans de la Folie.
Venez, reprenez tous
Une nouvelle vie.
Réveillez-vous, réveillez-vous.

Livrez-vous, sans contrainte,
Au délire le plus heureux;
Faites briller, sans crainte,
Vos plus folâtres jeux.

(Elle forme, avec eux, la danse la plus vive & la plus comique.)

DANSES DE MATASSINS, *qui rendent un hommage burlesque à Katinon, qui se mêle avec eux.*

LE CHANTEUR.

Comme une ombre légere,
On voit s'évanouir
La saison la plus chere;
Hâtez-vous d'en jouir.

Digitized by Google

Songez que les fleurs les plus belles
Ne brillent qu'un beau jour.
Les Plaiſirs n'ont des aîles,
Que pour s'envoler ſans retour.

(*On danſe.*)

AUTRE AIR.

LOIN de moi, volage Fortune;
N'attends pas que je t'importune:
Je ne vis que pour le Plaiſir.
Peut-on former d'autre deſir?
Je préfete un grain de folie
A tout l'or du Pérou.
L'inſtant où l'on eſt le plus fou,
Eſt le plus heureux de la vie.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre représente un lieu très-lugubre, éclairé par quelques lampes, & préparé pour un sacrifice désigné par des grouppes & des emblêmes convenables au sujet.)

KATINON, PHAON.

KATINON, *chantant & dansant.*

AMOUR, quel plaisir sous tes loix !
Mais c'est le choix
Qu'on a fait d'un Amant,
Qui rend ce plaisir si charmant.

PHAON.

Regardez donc ce lieu ; votre enjouement m'étonne,
Et c'est un contre-tems, si jamais il en fut.

KATINON.

Je ne vois que l'espoir où mon cœur s'abandonne.
Quoi ! la tête vous tourne, en touchant presque au but !
L'approche du bonheur vous abbat & vous glace.

PHAON.

Tant de joye, à présent, n'est pas trop à sa place.

KATINON.

Digitized by Google

KATINON.

Vous m'aimez ; j'ai pour vous le plus tendre retour.
Otez-vous ces terreurs dont votre ame eſt atteinte.

PHAON.

Le véritable amour peut-il être ſans crainte ?

KATINON.

L'abbattement eſt-il une marque d'amour ?

PHAON.

Ce maudit ſacrifice....

KATINON.

Eh ! bien, ce ſacrifice ? ...

PHAON.

Il va ſe conſommer. S'il alloit opérer ;
A nos dépens, enfin, s'il faut qu'il réuſſiſſe ? ...

KATINON.

Vous mettez tout au pis. Je ne ſçais qu'eſperer.
Se peut-il que, pour vous, l'eſpoir n'ait point de charmes ;
Que vous lui préfériez les plus vives allarmes,
Quand vous avez mon cœur & mes vœux pour garant
On offenſe l'Amour, en ſe déſeſpérant ;
Il pourroit s'en venger, ſi vous oſez pourſuivre.

PHAON.

Je l'offenſe, en brûlant de mille & mille feux !
Je l'offenſe !... Il verra, s'il comble enfin mes vœux...
Je mourrai de plaiſir.

KATINON.

Quant à moi, j'en veux rire.

SCENE II.

KATINON, PHAON, MYSIS.

MYSIS.

On va mener les Ris & les Jeux au cercueil.
Le sacrifice est prêt. Les plus vieux à la tête,
Tous caparaçonnés congrûment pour la fête,
La paupiere abbattue, & le visage en deuil,
Vont venir à la file, en ce lieu de ténebres,
Solemniser piteusement
Et consommer, entr'eux, leurs mysteres funebres.
Heureux l'œil qui verra....

PHAON, *à part.*

Gare le dénoûment.

MYSIS.

Le Ciel sera content; s'il aime qu'on l'ennuye,
Je réponds du succès de la cérémonie.
Quel plaisir! On diroit qu'ils vont tous s'enterrer.
L'épitaphe, en tout cas, en sera bientôt faite.
Pour que leur gravité parfaite
Ne se puisse pas altérer,
L'entrée est interdite. Ordre de la défendre.
Ni nous, ni nos pareils n'y pourront pénétrer.
Il ne sera permis d'entrer
Qu'à ceux qui pourroient s'aller pendre.

PHAON.

En ce cas, j'en puis être.

Digitized by Google

KATINON.

Il ne ſçait ce qu'il dit.
Attendons notre ſort, ſans en perdre l'eſprit.

PHAON.

Mais nous ſommes perdus, ſi rien ne les fait rire.
Je n'y ſurvivrai pas, je puis vous le prédire.

MYSIS.

Mais voici le ſignal.

KATINON.

Cédons à leurs deſirs,
Allons, pour notre hymen, aſſembler les plaiſirs.

(*Ils ſortent.*)

SCENE III.

LES VIEILLARDS, *en habits lugubres & burleſques, chargés le plus qu'il ſera poſſible.*

L'ORATEUR.

Spectateurs trop oiſifs, témoins trop oculaires
Des maux ici cauſés par l'amour des plaiſirs;
Vous, leurs ennemis ſéculaires,
Voyez enfin le but où tendent nos deſirs.
Voici l'heureux inſtant d'extirper la Folie,
De remettre en honneur la Sageſſe avilie.
Daignez être ſaiſis d'horreur, en m'écoutant:
Une ſainte fureur m'inſpire, en cet inſtant,

Des imprécations contre les réfractaires.
Malheur à qui rira ! J'imagine un fléau ;
Puissent, pour le punir, des ris involontaires
Le persécuter même au-delà du tombeau.
Le silence est l'aveu du Sage ;
Ce saint bourdonnement est un heureux présage ;
Qu'ainsi soit.... Amenez la victime à l'autel.
(On frappe à grand bruit à la porte.)
Qui peut s'oublier de la sorte ?
Quel est l'audacieux mortel ?....

SCENE IV.

ARLEQUIN, LES PRÉCÉDENS.

ARLEQUIN.

Canailles, ouvrez donc, ou j'enfonce la porte.

TOUS, *par exclamation dissonante.*
O Ciel !

L'ORATEUR.
Sans nul respect humain,
Ce parasite a cette audace extrême !
Oser entrer ici les armes à la main !
Justice, quel scandale !

ARLEQUIN.
Eh ! scandale vous-même.
Voilà bien des façons pour entrer dans un four.
(Il heurte quelqu'un.)
On n'y voit pas plus clair. Qui que tu sois, bon jour.

Digitized by Google

Camarade, reçois ce baiſer laconique.
Quel négoce fait-on ici?
Eh! n'apperçois-je pas auſſi
Le Souffleur de la Républiqse?
Ne viens-je pas trop tard?

L'ORATEUR.

Au contraire.

ARLEQUIN.

Tant mieux.

L'ORATEUR.

Quelle raiſon t'attire en ce lieu reſpectable?

ARLEQUIN.

Ne le voyez-vous pas à mon air, à mes yeux?

L'ORATEUR.

Ce drôle croit toujours qu'on va ſe mettre à table.

ARLEQUIN.

Bon convive, bon citoyen;
J'y viens, pour la Patrie, ardent & plein de zele,
Signaler mes talens; j'y viens vivre pour elle.

L'ORATEUR, *à part.*

Pour s'en débarraſſer n'eſt-il aucun moyen?

ARLEQUIN, *en s'aſſéiant ſur l'autel, qui ſe hauſſe & ſe baiſſe auſſi-tôt.*

Prenons toujours ſéance.

L'ORATEUR.

Holà, hé! Quelle audace!
Allons, à bas.

ARLEQUIN.

J'y ſuis.

L'ORATEUR.

Ce n'eſt pas là ta place.

Digitized by Google

L'autel en a frémi ; ceci n'eſt pas un jeu.

ARLEQUIN.

Sans doute. Çà, voyons : contez-nous donc un peu.
On dit que vous allez tuer un ſacrifice,
Pour afin que le Ciel ſoit poſtiche.

L'ORATEUR.

Propice. . .
C'eſt ce qui nous raſſemble tous.

ARLEQUIN.

Que je vais m'en donner ! Allons, vive la joye ! . . .
Et la géniſſe eſt-elle auſſi graſſe que vous ?

L'ORATEUR.

Ce glouton perdra tout, ſi je ne le renvoye.

ARLEQUIN.

Enfin, nous allons donc bien rire ?

L'ORATEUR.

Eſt-ce qu'on rit ?
Rire eſt un crime irrémiſſible ?

ARLEQUIN.

Quel eſt le châtiment ?

L'ORATEUR.

Tu perdrois l'appétit.

ARLEQUIN.

Bon ! bon ! cela n'eſt pas poſſible.
Comment le perdrois-je en riant,
Si je n'ai jamais pû le perdre en bien mangeant ?

L'ORATEUR.

Ecoute. Je te donne un avis ſalutaire.
Va m'attendre chez moi ; tu ſeras du feſtin.

Digitized by Google

Les moindres ris feroient fatals à ce myſtere ;
Il peut t'en échapper.

ARLEQUIN.

Rit-on, quand on a faim ?
Je ſuis alors cent fois plus triſte que les autres.

L'ORATEUR.

Puiſque tu le veux, ſois des nôtres.

ARLEQUIN, *embraſſant l'Orateur.*

Grand merci.

L'ORATEUR, *en roulant les yeux.*

Malheureux, que vois-je, en frémiſſant !
Tremble....

ARLEQUIN.

Miſéricorde !...

L'ORATEUR, *en lui faiſant faire la pirouette.*

O Dieux de nos grands peres,
Quelle incongruité ! Fuis loin de nos myſteres ;
Tu n'es pas en habit décent.

ARLEQUIN.

C'eſt mon habit de cour. Quelle eſt cette chicane ?

L'ORATEUR.

Il eſt trop mondain, trop prophane.
Ouvre les yeux, & vois comme on doit être mis,
Pour être un témoin légitime.

ARLEQUIN.

Oui, vraiment, ils ſont tous en deuil de la victime.
Seroit-ce en qualité de parens ou d'amis ?
Mais enfin je me rends.

L'ORATEUR.

Ah ! nous l'échappons belle.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Quand on parle raison, j'entends à demi-mot.
Adieu : mais, si l'on mange, ayez soin qu'on m'appelle.
(à part, en s'en allant.)
Ils veulent m'attrapper ; je ne suis pas si sot.
(Il sort.)

SCENE V.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

L'ORATEUR.

Grace au Ciel, il nous abandonne.
(aux Licteurs.)
Que tout accès ici, sans excepter personne,
Soit interdit & condamné.
Licteurs, obéissez à nos loix souveraines.
Et nous, par nos saintes haleines,
Amis, purifions l'air qu'il a profané.
Qu'avec une ferveur digne de mon attente,
Elles s'élevent dans les Cieux,
Comme autant de parfums agréables aux Dieux,
Et retombent sur nous en rosée abondante.
(Tous se mettent à souffler aux quatre coins du Théâtre.)

L'ORATEUR.

C'en est assez ; je sens qu'elles ont opéré ;
La réparation est faite,

Digitized by Google

L'expiation eſt complette,
Le ſcandale eſt évaporé.
Vous, Citoyens, ſongez au ſalut de l'Empire :
Songez que le moindre ſourire
Nous empêchera d'étouffer
Cet eſprit à la mode, & ce goût ſi frivole,
Dont notre Jeuneſſe ſe rafolle.
La Sageſſe va triompher.

SCENE VI.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE ; LA VICTIME, *amenée par des Sacrificateurs ;* ARLEQUIN, *avec des pleureuſes, portant la queue de la géniſſe, & faiſant des lazzis.*

ARLEQUIN.

Doucement donc, la blonde.

L'ORATEUR.

Ah ! Ciel ! c'eſt lui, je penſe !
Arlequin....

ARLEQUIN, *en montrant ſes guenilles.*

Ils m'ont reconnu....
Vous voyez, je n'ai pas épargné la dépenſe.

L'ORATEUR.

A la malheur eſt-il venu !

ARLEQUIN.

Suis-je en habit congru ? Qu'y trouvez-vous à dire ?

Digitized by Google

L'ORATEUR.

Ta préſence. Du moins, ſi tu veux demeurer,
Ne vas pas rire.

ARLEQUIN.

Allez, je ſuis bien loin de rire;
Moi qui ne peux voir, ſans pleurer,
Egorger un chapon; jugez d'une géniſſe.

L'ORATEUR.

Mais tant mieux, pitié n'eſt pas vice.

ARLEQUIN.

Je ne m'en conſolerois pas,
Si je n'étois bien ſûr d'en faire un bon repas.
Hélas! la voici donc, la pauvre infortunée,
La future défunte!... Ah! quelle deſtinée!
A ſeize ans, tout au plus, deſcendre au monument.
Que ſon air eſt touchant! que ſes beaux yeux ſont mornes!
Comment! on a doré ſes cornes.
Il eſt rare, après tout, qu'on les porte autrement.
Je n'en reſſens pas moins une douleur amere.
(*Il lui donne à manger.*)
Prends courage, m'amie; avale, pauvre mere,
Pour la derniere fois.

L'ORATEUR.

Elle doit être à jeun.
Otez-lui promptement le morceau de la bouche.
(*à Arlequin.*)
Un peu trop de pitié te touche;
Ton zele eſt par trop importun.

Digitized by Google

Tout eſt prêt, tout répond à l'ardeur qui m'anime.
Euribate, à l'autel conduiſez la victime.

ARLEQUIN, *en déclamant.*

Barbares, arrêtez..... Mes cris ſont ſuperflus....
Que je l'embraſſe encore.

L'ORATEUR.

On ne l'approche plus:
Elle appartient aux Dieux. Hors de-là, qu'on ſe range.

ARLEQUIN.

Avez-vous peur que je la mange?

(*Les ris partent de tous côtés. L'autel s'enfonce. La victime s'éleve en pied, mugit de joye, embraſſe Arlequin, ils ſe culbutent en riant.*)

L'ORATEUR, *déſeſpéré.*

On a ri dans la ſalle, & la Victime auſſi.
C'en eſt fait, Tyrinthiens; puiſque c'eſt votre envie,
Et que le ſort le veut ainſi,
Ne ſoyez donc jamais ſages de votre vie.
Mais la contagion vient-elle me ſaiſir?
Quel prodige en moi ſe déploye?
Mon ſort eſt décidé; mon cœur s'ouvre à la joye;
Il redouble, il me force, & m'entraîne au plaiſir.
(*Il prend les Vieillards par la main.*)
Aimons, rions, chantons. Adorable Folie,
Avec toi, pour jamais, je me réconcilie.
Si, juſqu'à l'arriere-ſaiſon,
A tes divins appas j'ai tardé de me rendre,
Pardonne à mon erreur; elle m'avoit fait prendre
La triſteſſe pour la raiſon.

Digitized by Google

SCENE IX. ET DERNIERE.

(Le Théâtre s'éclaire; il représente le Temple de la Jeunesse; tout y doit être de fleurs, avec les grouppes d'Hébé, de Zéphire & de Flore dans des niches de roses, &c.)

KATINON, PHAON, MYSIS, ET TOUTE LA JEUNESSE.

KATINON, *à l'Orateur.*

Je vous prie à ma nôce.

L'ORATEUR.

Oui, j'en suis, & j'y danse.

KATINON, *à Phaon.*

Ai-je eu tort de jouir d'avance,
Et qu'a-t-il pû t'en revenir
D'avoir livré ton cœur aux plus vives allarmes?
C'est autant de perdu sur les biens à venir.

PHAON.

Ne m'étant pas flatté d'un sort si plein de charmes,
Je le ressens avec plus de vivacité.

KATINON.

Tendres cœurs, apprenez que l'espérance est faite
Pour voler au-devant de la félicité.
Pour rendre la nôtre parfaite,
Commençons par les Dieux qui comblent nos desirs.

PHAON.

Que leur offrir d'assez dignes d'eux?

KATINON.

Nos plaisirs.

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

Katinon, après avoir dit qu'elle offre aux Dieux ses plaisirs, prend Phaon par la main. Ils danſent enſemble un pas-de-deux. L'idée de ce pas eſt que Katinon donne ſa couronne à Phaon, & lui enleve ſa guirlande; l'une pour lui marquer qu'elle le reconnoît pour ſon Souverain, l'autre pour faire voir qu'elle ſe rend ſon Eſclave. Katinon fuit toutes les fois que Phaon veut lui rendre ſa couronne. Pour épargner la guirlande, ſi l'on veut, la couronne, en s'allongeant, deviendra une guirlande, avec laquelle ils s'entrelaceront tous deux à la fin du pas-de-deux.

Le pas fini, Katinon, d'un air grave, ira au fond du Théâtre, où il y aura un trône, & dira:

CHERS amis, varions nos momens d'allegreſſe
Par des momens plus ſérieux.
Je vais rendre juſtice. Approchez, Peuple heureux;
Venez tous, que chacun s'empreſſe.

Lorſqu'elle ſera prête à monter ſur ſon trône, on verra paroître la Folie, & l'Amour qui n'aura qu'un caleçon, & ſera ſans ailes & ſans bandeau.

LA FOLIE, *tenant l'Amour par la main, chantera ce Vaudeville.*

FIXONS dans ces lieux notre Cour,
C'eſt la Folie, avec l'Amour,

Digitized by Google

Qui vient dans ce séjour,
Qui vient recevoir votre hommage.
Je viens porter dans votre cœur
Le délire le plus flatteur,
Eh ! bon, bon, bon, en bonne foi,
Eſt-il quelque plaiſir ſans moi ?

L'AMOUR *reprend le refrain.*

Eh ! bon, bon, bon, en bonne foi,
Pourriez-vous être heureux ſans moi ?

KATINON.

Venez, venez paroître,
Aimables Immortels ;
Nos cœurs, ſans vous connoître,
Vous dreſſoient déjà des autels.

(*Examinant l'Amour.*)

Quoi ! l'Amour ſans bandeau, ſans aîles !

LA FOLIE.

Ses aîles maintenant ſont au pouvoir des Belles ;
Et quant à ſon bandeau, cet enfant de Cypris
En a fait préſent aux maris.
Mais vous allez juger ; jugeons tous trois enſemble.

L'AMOUR, *à Katinon.*

C'eſt fort bien dit, que vous en ſemble ?

KATINON.

Très-volontiers. Aſſéions-nous.
Venez, Tyrinthiens ; venez, tous.

La Folie & l'Amour font aſſeoir Katinon, & ſe mettent à ſes côtés.

Digitized by Google

UNE TYRINTHIENNE, *s'approchant.*

Mes très-illustres Seigneurs & Dames, je viens vous présenter ma requête ; je viens me plaindre....

KATINON.

Eh ! quoi ! vous nous parlez en prose !
Est-ce ainsi qu'un sujet s'expose ?
Chantez-nous votre cause.

LA FOLIE.

Bene, bene.

LA TYRINTHIENNE *chante.*

J'avois, dans ma cage,
Un gentil oiseau ;
Tous les matins, par son ramage,
Il m'égayoit d'un air nouveau :
Cloris vient de me le prendre,
Et ne veut pas me le rendre.

KATINON, *gravement.*

Ce sont donc là tous vos malheurs ?
La perte d'un oiseau vous fait verser des pleurs.
Qu'un autre lui succede,
Voilà le vrai remede.

LA FOLIE.

Bene, bene. C'est à moi maintenant.

UN TYRINTHIEN, *à la Folie. Il chante.*

Une Actrice charmante,
M'enchante :
Nous brûlons, tous deux,
Des plus tendres feux.

Digitized by Google

O douleur cruelle !
Je vais suivre Mars.
Sous ses étendarts,
La gloire m'appelle.
Hélas ! que deviendra, sans moi,
Cette jeune Beauté qui m'a donné sa foi ?

LA FOLIE, *rêve un moment.*

Je ne sçais que répondre, & suis embarrassée :
Il faut qu'un cotillon réveille ma pensée.

On joue un cotillon. Elle danse ; & tout d'un coup reprenant un air grave, elle déclame.

Mes esprits ont repris toute leur liberté,
Et je puis vous répondre avec tranquillité.
(*Au Tyrinthien.*)
L'Amour conservera sa flamme
Dans le cœur de l'objet qui regne sur votre ame ;
Jeune Guerrier, vous pouvez vous calmer.
De jeunes Citadins, prenant soin de charmer
Ses ennuis, son inquiétude,
Sçauront l'entretenir dans la douce habitude
Et de plaire & d'aimer.

UN VIEILLARD, *suivi de plusieurs autres, se présente devant l'Amour, & chante :*

Nous avons fait chacun le choix d'une Bergere ;
Nous brûlons d'un amour sincere.
Lancez, lancez,
Dans leurs cœurs glacés,
Les mêmes traits dont nous sommes blessés.

L'AMOUR.

Digitized by Google

L'AMOUR.

Je promets que vous pourrez plaire
A l'objet qui vous a charmés;
Mais il vous faut subir une épreuve légere:
Si vous pouvez danser, vous pourrez être aimés.

Les Vieillards prennent chacun la main d'une jeune fille. La vivacité de la danse les oblige de se reposer un moment; alors de jeunes Tyrinthiens s'emparent d'elles, & dansent autour des Vieillards, qu'ils ont enchaînés avec leurs guirlandes.

Les Vieillards se retirent; différentes danses; ensuite les couplets.

COUPLETS,

Sur le même Air qu'a chanté la Folie.

Si les ris, les jeux n'ont qu'un tems,
Employons bien ces doux instans.
Est ce dans le printems
Que doit commencer la vieillesse?
A l'âge où regnent les desirs,
Refuser son cœur aux plaisirs,
C'est abuser de la sagesse.
Eh! bon, bon, bon, en bonne foi,
On peut s'en rapporter à moi.

LA Prude, avec un fier dédain,
Voit en pitié le genre humain:
Malheur à son prochain,
Qu'à belles dents elle déchire!
Mais, n'en déplaise à sa vertu,
Tout bien compté, tout rabattu,
Il vaut mieux aimer que médire.
Eh! bon, bon, bon, en bonne foi,
Est-elle plus sage que moi?

Ces Merveilleuſes de nos jours,
Qui vont médiſant des amours,
Suivent-elles toujours
Une morale ſi commune?
Autant en emporte le vent.
Combien en ſurprend-on ſouvent
Allant à Paphos ſur la brune?
Eh! bon, bon, bon, en bonne foi,
Sont-elles plus ſages que moi?

Vive un Amant, rien n'eſt plus doux.
Maman me les dépeignoit tous
Comme des loups-garous.
Ont-ils jamais mangé perſonne?
Un beau jour qu'elle étoit en train
D'enfiler le même refrain,
Je lui dis: Avant votre automne,
Eh! bon, bon, bon, en bonne foi,
En aviez-vous plus peur que moi?

AU PARTERRE.

Avant de rentrer dans ſon char,
Thalie attend vos bontés; car
Nous ne valons que par
Le deſir ardent de vous plaire.
Si vous augmentez notre Cour,
Nous ferons tous nos efforts pour
Le bonheur de vous ſatisfaire.
Eh! bon, bon, bon, venez chez nous,
En dépit de tous nos jaloux.

Grande contredanſe.

FIN.

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE SIDON,

TRAGI-COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS;

AVEC

UN PROLOGUE.

Digitized by Google

ACTEURS DU PROLOGUE.

Premiere Entrée.

MÉLISENDE, Princeſſe de Sidon.
SUITE DE LA PRINCESSE, en Chaſſereſſes.
LA PREMIERE CHASSERESSE.
LA SECONDE CHASSERESSE.

Seconde Entrée.

LE DIEU DU SOMMEIL.
SUITE DU DIEU DU SOMMEIL.

Troiſieme Entrée.

LE DIEU DES SONGES.
SUITE DE SONGES FUNESTES.

Quatrieme Entrée.

PRINCIPAL SONGE, ſous la figure du Prince de Sidon, habillé en Guerrier.
SUITE DE SONGES, en Guerriers.

Cinquieme Entrée.

LA JALOUSIE.
DEUX FURIES, avec leur Suite.

Sixieme Entrée.

LA HAINE ET LA VENGEANCE, le poignard & le flambeau à la main.

Le Théâtre repréſente un grand bois. On voit, au fond, la grotte de Melluſine.

Digitized by Google

PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.

Ouverture en cors de chaſſe.

CHASSERESSES DE LA SUITE DE LA PRINCESSE DE SIDON.

LA PREMIERE CHASSERESSE.

AIR.

RASSEMBLEZ-VOUS, troupe fidelle;
La voix des Plaiſirs vous appelle.
(*à la Symphonie.*)
Sonnez, redoublez vos accens,
Éveillez l'écho des montagnes.
Sonnez, rempliſſez nos campagnes,
De vos ſons raviſſans.

Ire ET IIe CHASSERESSES, *enſemble.*

Raſſemblez-vous, troupe fidelle,
La voix des Plaiſirs vous appelle.

Danſes de Chaſſereſſes; enſuite une Chaſſereſſe danſant ſeule.

Digitized by Google

IIe CHASSERESSE, *chantant.*

AIR.

Ce beau jour rit à nos desirs.
L'Astre brillant du Monde
Ne sort du sein de l'onde
Que pour éclairer nos plaisirs.
La fraîcheur la plus pure
Embellit toute la Nature.
L'Aquilon est aux fers.
Les Zéphirs parfument nos plaines,
Et leurs douces haleines
S'exhalent dans les airs.

On danse.

Ire CHASSERESSE.

IIe AIR.

Que la chasse a de charmes !
L'amour heureux a moins d'appas.
Le bonheur suit nos pas.
Que la chasse a de charmes !
Ses plaisirs sont les seuls qu'on ne rachette pas,
Par des soupirs & par des larmes.
Que la chasse a de charmes !
L'amour heureux a moins d'appas.

(Il se fait un silence.)

LA PRINCESSE DE SIDON.

Suivez vos jeux ; allez, sans moi, troupe chérie ;
Partez ; c'est à regret que mon cœur s'en défend.
En attendant ici mon époux triomphant,
Je vais entretenir ma tendre rêverie.

Digitized by Google

Laiſſez-moi m'y livrer au gré de mes deſirs.
Je ne ſçais m'occuper que de l'objet que j'aime.
Vous avez entendu ma volonté ſuprême :
Rien ne vous retient plus ; commencez vos plaiſirs.

(*Elle va ſe repoſer dans la grotte de Melluſine.*)

AIR, *pour ſervir de ſujet au Chœur.*

Montons au ſommet des montagnes,
Pénétrons juſqu'au fond des bois ;
Répandons-nous dans les campagnes,
Volons à de nouveaux exploits.

CHŒUR DE TOUTES LES CHASSERESSES.

Volons à de nouveaux exploits.

(*Elles partent.*)

II. ENTRÉE.

Symphonie qui annonce le Dieu du Sommeil.

LE DIEU DU SOMMEIL.

Emparons-nous de ces lieux ſolitaires.
Dormez, ennemis du repos.
Que rien ne trouble les myſteres
Du tranquille Dieu des pavots.

Cédez, beaux yeux ; cédez, il y va de ma gloire :
On ne réſiſte point à mes charmes vainqueurs.
C'eſt en vain que l'Amour s'oppoſe à ma victoire ;
Je l'endors, je l'endors lui-même au fond des cœurs.

Digitized by Google

DANSES *de la suite du Dieu du Sommeil, qui s'entrelacent avec des guirlandes de fleurs.*

LE DIEU DU SOMMEIL.

C'en est fait ; accourez, que rien ne vous arrête :
Volez, Songes ; venez partager ma conquête.

III. ENTRÉE.

LE DIEU DES SONGES, SUITE DE SONGES FUNESTES, DE DÉMONS ET DE SPECTRES, *qui font des apparitions.*

LE DIEU DU SOMMEIL, *au Dieu des Songes.*

De quels affreux objets rempliſſez-vous ces lieux ?
Pourquoi ne vois-je ici que des Songes funeſtes ?

LE DIEU DES SONGES.

C'eſt pour la préparer aux dangers manifeſtes
Dont elle eſt menacée ; ils vont frapper ſes yeux.

Invocation aux Songes funeſtes.

Que l'un de vous emprunte & les traits & l'image
Du plus terrible des jaloux ;
Montrez à ſes regards ſon implacable époux.
Qu'il apparoiſſe en ſonge avec toute ſa rage ;
Qu'elle aille, par degrés, aux plus grandes fureurs.
Vous, Enfers, prêtez-nous vos plus noires horreurs.

Tourbillons de Démons & de Spectres, qui ne font que paſſer en pirouettant.

Digitized by Google

IV. ENTRÉE.

SONGES, *en Guerriers, annoncés par des tymbales & par des trompettes.*

SONGE PRINCIPAL, *sous la figure & les habits guerriers du Prince de Sidon.*

Monstres, que je nourris, malgré moi, dans mon ame,
Implacables soupçons, ne vous puis-je étouffer?
Hydre, qui renaissez sans cesse de ma flamme,
Combattrai-je toujours, sans jamais triompher?

Air plus doux.

Cédez-moi la victoire,
Sortez de ma mémoire,
Et de mon foible cœur.
Non, mon vainqueur
N'a point trahi sa gloire;
Non, il ne s'est point parjuré....
Qu'il me seroit doux de le croire,
Et d'en être assuré!

Danses des Songes, en Guerriers.

PRINCIPAL SONGE.

Le calme succede à l'orage;
Je deviens plus tranquille en cet heureux moment;
Que sera-ce à l'aspect charmant
Du cher objet de mon hommage?...

Digitized by Google

AIR, *qui doit ſervir de ſujet au grand Chœur.*

Jouiſſons, à longs traits, des plaiſirs du retour;
Nous avons moiſſonné les palmes les plus belles:
Mars eſt content de nous, que l'Amour ait ſon tour.
Que nos premiers vainqueurs nous retrouvent fidéles.
Allons leur rapporter nos cœurs & nos lauriers:
La conſtance eſt auſſi la vertu des Guerriers.

Danſes de Guerriers.

PRINCIPAL SONGE.

Mais ſi ſon cœur avoit la même impatience,
A ſes empreſſemens ne le verrois-je pas?
On prévient ce qu'on aime, on devance ſes pas....
Je ſens renouveller ma juſte défiance.

Ici les nuages qui couvrent l'entrée de la grotte, ſe diſſipent; il apperçoit la Princeſſe.

Mais que je ſuis injuſte! Elle comble mes vœux:
Courons à ſes genoux.

Le Théâtre s'obſcurcit, il éclaire, on entend le tonnerre, une pluye de feu tombe, la Jalouſie & deux Furies ſortent de deſſous le Théâtre, tous les ornemens de la grotte diſparoiſſent; des Génies, ſous la forme de Démons, prennent la place des grouppes d'Amours.

Digitized by Google

V. ENTRÉE.

LA JALOUSIE ET DEUX FURIES.

LA JALOUSIE.

Arrête, malheureux.

PRINCIPAL SONGE.

C'eſt la Jalouſie.

LA JALOUSIE.

Oui ; que mon flambeau propice
T'éclaire au bord du précipice.
Eſt-ce encore à l'Amour que tu dois des autels?

PRINCIPAL SONGE.

Que me veux-tu ?

LA JALOUSIE.

Quelle eſt ton indigne foibleſſe!

LA JALOUSIE ET LES DEUX FURIES.

Quelle eſt ton indigne foibleſſe ?
Eſt-ce encore à l'Amour que tu dois des autels!
Ne te ſouvient-il plus....

PRINCIPAL SONGE.

Quels ſouvenirs mortels
Empoiſonnent mon ame, & le trait qui me bleſſe ?
J'ai donc été trahi ? Mes malheurs ſont-ils vrais ?
La foi qu'elle me doit, eſt-elle profanée ?...
Ah ! tout me garantit les rapports qu'on m'a faits.
La preuve qu'on m'en a donnée....

Digitized by Google

Je cherchois à douter.... Vous ne répondez rien ;
Mon malheur eſt trop ſûr. Dieux ! quel ſort eſt le mien !
C'en eſt fait ; je crois tout.... Quelle fureur m'enflamme !
C'eſt un torrent de feu qui dévore mon ame.

Air d'un grand mouvement.

Accourez à mes cris, ſecondez mon deſſein,
Eſprits de haine & de vengeance.
Venez, plongez-vous dans mon ſein.
C'eſt du ſang qu'il me faut ; frappons d'intelligence.
C'eſt du ſang qu'il me faut ; ſecondez mon deſſein.

VI. ENTRÉE.

LA HAINE ET LA VENGEANCE, SUITE DE FURIES, *en tourbillons, avec le poignard & le flambeau à la main, qu'ils font briller aux yeux du Prince.*

LA HAINE ET LA VENGEANCE, *enſemble.*

Tu vois la Vengeance & la Haine.
Reçois ce fer, arme ta main :
Frappe, détruis, briſe ta chaîne ;
Le déſeſpoir ne peut être trop inhumain.

PRINCIPAL SONGE, *en prenant le poignard qu'on lui préſente.*

Vous allez me connoître à mes fureurs extrêmes :
Je veux que les Enfers en frémiſſent eux-mêmes.

Digitized by Google

(En allant vers la Princeſſe.)

On ne jouira plus des affronts qu'on m'a faits.

(Il va pour poignarder la Princeſſe.)

Malheureuſe, reçois le prix de tes forfaits.

LA PRINCESSE, *ſe réveillant en ſurſaut.*

Arrête, cher époux.

Tout diſparoît ; les Spectres, les Furies s'abiment ſous le Théâtre, ou s'envolent, ou ſe retirent par tourbillons ; le Théâtre s'éclaire, la grotte reprend ſa premiere forme.

LA PRINCESSE DE SIDON.

Que du moins ta victime,
Avant que de périr, ſçache quel eſt ſon crime. . . .
Où ſuis-je ? Qu'ai-je vû ? . . Rien ne s'offre à mes yeux.
Le calme le plus grand regne en ces ſombres lieux,
Et j'y ſuis ſeule en proye aux plus vives allarmes.
Quel réveil ! ou plutôt, quel funeſte repos !
Je n'en goûte plus d'autre ; & le Dieu des pavots,
Tous les jours, pour moi ſeule, emploiſonne ſes charmes.
Eveillez-vous. . . . O Ciel ! des ſonges ſi cruels
Devroient bien n'être faits que pour des criminels.

Fin du Prologue.

Digitized by Google

ACTEURS
DE LA TRAGI-COMÉDIE.

MÉLISENDE, Princeſſe de Sidon.

TANCREDE, Prince de Sidon.

SIDONIE, fille du Prince & de la Princeſſe de Sidon.

LUSIGNAN, Roi de Chypre, beau-pere de Tancrede.

BOEMOND, ami de Tancrede.

LE COMTE DE JOPPÉ.

LE COMTE D'ÉDESSE.

GUERRIERS, de la ſuite de Tancrede.

La Scene eſt dans une grande Forêt, voiſine de la Ville de Sidon.

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE SIDON,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN, SUITE DE GUERRIERS.

TANCREDE.

C'En est assez ; laissons reposer la Victoire.
Séparons-nous ici, compagnons de ma gloire ;
Ne suivez plus mes pas. Allez, braves Guerriers :
Puissiez-vous retrouver, au sein de vos foyers,
Dans les bras les plus chers, les jours les plus propices !
(*à part.*)
Que n'y reviens-je aussi sous les mêmes auspices !

Digitized by Google

Allez, vous dis-je; allez, hâtez d'heureux instans:
Nous nous rassemblerons, quand il en sera tems.

SCENE II.

TANCREDE, LUSIGNAN, LE SEIGNEUR D'ASCALON, ET LE COMTE DE JOPPÉ.

TANCREDE.

Enfin, nous triomphons de ce Chef téméraire;
Aladin & les siens ont reçu leur salaire.
Mais, quand nous les avons si justement punis,
Nous n'en devons pas moins être toujours unis.
Ne nous endormons point sur leur foi passagere;
Tout traité n'est, pour eux, qu'une chaîne légere,
Qu'ils brisent aussi-tôt qu'ils en ont le pouvoir.
Le parjure, chez eux, est le premier devoir
Qu'on prescrit, contre nous, à ce Peuple infidele:
C'est leur religion & leur loi naturelle.
Ainsi tout doit toujours resserrer nos liens.
Après des intérêts si sacrés, j'ai les miens:
Souffrez, en leur faveur, que je vous importune;
J'en ai de séparés de la cause commune.

LUSIGNAN.

Vous, Tancrede!

TANCREDE.

Je dois ne plus vous les cacher.)
Seigneur, si vous m'aimez, ils pourront vous toucher.

Digitized by Google

LUSIGNAN.

Vous y pouvez compter. Faites-nous-les connoître.

TANCREDE.

Vous me croyez heureux, & je le devrois être.
Je vous parois jouir du sort le plus riant;
Je me suis fait un nom fameux dans l'Orient;
Mille & mille lauriers y couronnent ma tête,
Je regne à Sidon, Tyr est enfin ma conquête,
Et le trône des Grecs est un bien que j'attends.
Mais cet amas pompeux de titres éclatans,
La gloire, les succès, la plus haute espérance,
Ne sont, du vrai bonheur, que l'ombre & l'apparence.
J'éblouis les humains, & le moindre d'entr'eux
Jouit, sans le savoir, d'un sort bien plus heureux.
Mais je devrois plutôt renfermer ce mystere.

LUSIGNAN.

Est-ce avec vos amis que vous devez vous taire?
Seigneur, confiez-nous votre état douloureux:
L'épanchement du cœur soulage un malheureux.

TANCREDE.

Cet aveu ne fera qu'augmenter mon supplice;
Mais je veux bien vous faire un si grand sacrifice.
Le frémis, dis-je enfin? Que vous dirai-je enfin?
Un serpent domestique, élevé dans mon sein,
Un monstre consommé dans l'art le plus perfide,
Guidé par les transports de son cœur parricide,
N'aspire qu'à l'horreur d'être mon assassin.

LUSIGNAN.

Que nous annoncez-vous?

Digitized by Google

TANCRÈDE.

Oui, tel est son dessein.
Déjà plus d'une fois, pour assouvir sa rage,
Ses sacriléges mains ont tout mis en usage :
L'assassinat ; le fer, la flamme & le poison.
Que n'a point, contre moi, tenté la trahison !
Je dois à l'amitié le jour que je respire.
Si je conserve encore & la vie & l'Empire,
Je les tiens d'un secours secret, inattendu ;
Mais le glaive fatal est toujours suspendu,
Et n'en est pas moins prêt à tomber sur ma tête.

LUSIGNAN.

Attendrez-vous sa chute ?

TANCRÈDE.

Hélas !

LUSIGNAN.

Qui vous arrête ?
Voulez-vous succomber sous leurs coups inhumains ?
Ignorez-vous quels sont les droits des Souverains ;
Que le Ciel ne nous a confié son tonnerre,
Que pour exterminer les monstres de la Terre ?

TANCRÈDE.

Il est vrai, je le sais, la foudre est dans mes mains.

LUSIGNAN.

Le coupable est encore au nombre des humains !
D'où vient tant de lenteur ou tant de négligence ?
La générosité vous porte à l'indulgence ;
Gardez-vous d'y céder ; Seigneur, l'impunité
Est le plus grand forfait contre l'humanité,

Digitized by Google

Toujours avec le crime elle eſt d'intelligence.
L'intérêt général vous demande vengeance.
Ce n'eſt pas pour vous ſeul : livrez les criminels ;
Qui punit les méchans, venge tous les mortels.

TANCREDE.

Vous n'auriez jamais eu ce reproche à me faire,
Si la prudence ici ne m'étoit néceſſaire....
Mais vous qui m'excitez, qui preſſez mon courroux,
Eh ! bien, jurez-moi donc de ſeconder mes coups ;
Faites, entre mes mains, ce ſerment unanime.
Je ne puis me venger, ſans m'ouvrir un abîme.
Je ne me livre pas aiſément à l'effroi ;
Je crains peu les périls qui ne ſont que pour moi,
Et l'on m'a vû cent fois affronter le carnage :
Mais je vais expoſer au plus terrible orage
Un Peuple & des Sujets dont je ſuis adoré.
Vous ſçavez de quel titre ils m'ont tous honoré.
Ils ſont heureux ; je vais détruire mon ouvrage.
Ce ſont-là des malheurs plus grands que mon courage.
Je puis compter ſur eux, je les verrai voler ;
Ils brigueront l'honneur de ſe faire immoler,
Plutôt que de trahir ma vengeance & ma gloire.
Que me reviendra-t-il, ſi j'obtiens la victoire ?
Des faſtes de ma vie il faudra l'effacer.
Les ſuccès les plus grands peuvent-ils remplacer
Les déſolations, les ruines, les pertes,
Que, pour l'amour de moi, mon Peuple aura ſouffertes ?
Les querelles des Rois valent-elles jamais
Tout le ſang qu'elles font verſer à leurs Sujets ?

Digitized by Google

LUSIGNAN.

Et de qui craignez-vous la fureur vengeresse ?

TANCREDE.

Il est des criminels pour qui l'on s'intéresse,
Qu'une aveugle pitié justifie aisément :
Chacun n'en porte pas le même jugement.
Tous n'ont pas pour le crime un courroux implacable ;
Il pourroit se trouver des vengeurs du coupable.
Contre lui, quel qu'il soit, unissez-vous à moi
Pour vous, pour vos amis, donnez-moi votre foi.
Sous le sceau de l'honneur le plus inaltérable,
Contractons, entre nous, le nœud le plus durable.
Pour ma défense, enfin, réunissons nous tous.

LUSIGNAN.

Oui, nous vous promettons de nous unir à vous,
De faire à ce sujet nos intérêts des vôtres ;
Je le jure, en vos mains, pour nous & pour les nôtres :
Tous les cœurs vertueux seront vos défenseurs ;
Je me rends leur garant : malheur aux aggresseurs.
Princes, vous souscrivez à ce serment auguste,
Et vous embrassez tous une cause si juste.
Que celui qui rompra cet accord solemnel
Soit couvert des horreurs d'un opprobre éternel ;
Qu'abandonné, proscrit, il paye, avec usure,
L'affreuse indignité d'un si lâche parjure.
Nous nous y soumettons tous unanimement.

TANCREDE.

Jamais la probité n'a trahi son serment,

Digitized by Google

Et je prends sur la vôtre une entiere assurance.
C'en est assez ; comptez sur ma reconnoissance...
Allez, & puissiez-vous n'avoir, dans vos Etats,
Jamais à vous venger de pareils attentats.

SCENE III.

TANCREDE, *seul.*

La perfide mourra : sa perte étoit jurée ;
Mais elle vient encor d'être mieux assurée.
Ma vengeance aura lieu ; je suivrai mes projets :
Il n'en coûtera point le sang de mes Sujets :
Ils sont en sûreté ; j'ai conjuré l'orage,
Et je puis tout entier me livrer à ma rage :
Elle n'accablera que ma victime & moi.
On me plaindra du moins en frémissant d'effroi...
Que dis-je ! La pitié sera pour la victime,
Et je n'inspirerai qu'une horreur unanime.
De ce sexe trop cher quel est donc le pouvoir ?
Il osera sans crainte oublier son devoir,
S'abandonner, livrer sa fragile innocence
Aux transports effrénés d'une extrême licence ;
Il nous faut, en secret, dévorer nos douleurs !
Il aura mérité le plus grand des malheurs ;
Et quand on veut punir la plus mortelle offense,
Tous les cœurs aussi-tôt en prennent la défense !
L'équité, la raison, tout est sacrifié ;
Dès qu'il répand des pleurs, il est justifié

Digitized by Google

Des forfaits dont on a les preuves manifeſtes.
S'eſt-on vengé ; les cris, les noms les plus funeſtes,
Les imprécations, ſont le prix accablant
De qui n'a pû ſouffrir l'affront le plus ſanglant....
Eh ! bien, je ſubirai cette affreuſe aventure :
Soyons, puiſqu'il le faut, l'horreur de la nature ;
La vengeance tient lieu de tout... Mais quel ſujet
Ramene Luſignan ? Sçauroit-il mon projet ?

SCÈNE IV.

TANCRÈDE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

Avant que je retourne au ſein de ma famille,
On m'a flatté de voir & d'embraſſer ma fille :
On dit que, par votre ordre, elle arrive en ces lieux,
Et que l'amour bientôt va l'offrir à vos yeux.

TANCRÈDE, *à part.*

L'amour !....

LUSIGNAN.

Que dites-vous ?

TANCRÈDE, *à part.*

Faiſons-nous violence...

LUSIGNAN.

A ce nom ſi chéri, vous gardez le ſilence !
D'où vient tant de froideur en un ſi doux inſtant ?

TANCRÈDE.

Seigneur, elle eſt mandée ; il eſt vrai qu'on l'attend.

Digitized by Google

LUSIGNAN.

On l'attend, dites-vous? ... Volons au-devant d'elle;
Prévenons, vous & moi, cette épouse fidelle.

TANCREDE, *à part.*

Ce tems n'eſt plus. Que dis-je? il n'a jamais été.

LUSIGNAN.

Quoi donc! par quel obſtacle êtes-vous arrêté?
Si vous lui refuſez cette grace légere,
Vous me ferez penſer qu'elle vous eſt moins chere.

TANCREDE.

Daignez me diſpenſer de prévenir ſes pas;
Quelques raiſons, Seigneur, ne le permettent pas.

LUSIGNAN.

Quelques raiſons?

TANCREDE.

Souffrez qu'elles reſtent ſecrettes.

LUSIGNAN.

Tancrede, ce myſtere, & l'état où vous êtes,
Confirment les ſoupçons qu'on cherche à me donner.

TANCREDE.

Contre qui?

LUSIGNAN.

Contre vous; m'y dois-je abandonner?
J'ai reçu des avis...

TANCREDE, *à part.*

Ciel! qu'a-t-on pû lui dire?

LUSIGNAN.

Tenez, voyez, liſez ce qu'on vient de m'écrire.

TANCREDE, *à part, après avoir lu.*

Du moins je ne ſuis pas entierement trahi;
Le reſte du ſecret n'eſt pas connu de lui.

Digitized by Google

LUSIGNAN.

Suis-je bien informé ? L'avis eſt-il fidele ?

TANCREDE.

Quelque indiſcret, peut-être, animé d'un faux zele...

LUSIGNAN.

Ne diſſimulons plus ce qui n'eſt plus caché.
Barbare, quel ſerment m'avez-vous arraché ?
Qu'ai-je promis ? Ah ! ciel ! qu'ai-je pû me preſcrire ?
C'eſt mon ſang le plus pur que je viens de proſcrire,
Et c'eſt mon propre flanc que j'offre à déchirer !
Dans quel piége funeſte a-t-il pû m'attirer !
Pere trop malheureux ! . . . Ah ! rendez-moi ma fille ;
Elle n'a point ſoüillé l'honneur de ſa famille.
Ce ſont de vains ſoupçons ; vous n'en êtes pas ſûr.
Le ſang de Melluſine a toujours été pur.
Méliſende infidelle ! . . . Elle ſeroit la ſeule. . . .
D'ailleurs, s'il étoit vrai, notre immortelle ayeule,
Auroit, chez tous les ſiens, comme elle a toujours fait,
Dans l'ombre de la nuit, déploré ce forfait.
Je n'ai point entendu, dans l'ombre des ténebres,
Ces plaintes, ces ſoupirs, ces murmures funebres,
Et ces gémiſſemens, avant-coureurs certains
Des malheurs qui ſont prêts d'aſſaillir nos deſtins.
Elle veille ſur nous, & ſon ombre ſenſible,
En cette occaſion, n'eût pas été paiſible.
Vous êtes né jaloux, vous le ſerez toujours.
Ce poiſon, ſi fatal au repos de vos jours,
Tire de votre cœur ſa ſource intariſſable.
Des malheurs que je crains, je vous rends reſponſable.

Gardez-

Digitized by Google

Gardez-vous d'attenter à des jours précieux,
D'où dépendent les miens. J'en atteste les cieux ;
Vos Etats, vos Cités, vos Peuples, & vous-même,
Tout se ressentiroit de ma fureur extrême.
Vous sçavez mon pouvoir, mon crédit, mes amis.

TANCREDE.

Le parjure, Seigneur, vous sera donc permis ;
Et la foi des sermens n'a rien qui vous engage ?

LUSIGNAN.

(*à part.*) (*haut.*)
Malheureux ! . . . Osez-vous m'adresser ce langage,
Et que réclamez-vous ?

TANCREDE.

Un serment solemnel.

LUSIGNAN.

Vous ne m'avez lié que d'un nœud criminel.
Tout serment indiscret devient illégitime.
Si-tôt qu'il ne sçauroit s'effectuer sans crime,
Il est nul, & le Ciel n'a pas pû l'accepter.
En un mot, gardez vous de rien exécuter.

TANCREDE.

Je me lasse à la fin de voir parler en maître,
En des lieux où jamais je n'en dois reconnoître.
Dans l'Isle où vous regnez allez donner la loi ;
On n'en reçoit ici que du Ciel, & de moi.
Quel que soit votre rang, & le nœud qui nous lie,
Je ne reconnois plus un Prince qui s'oublie.
Un langage superbe est un mauvais moyen.
Roi de Chypre, écoutez votre arrêt & le mien.

Digitized by Google

Rien ne m'empêchera de punir qui m'offense,
Et je brave tous ceux qui prendront sa défense.
Armez-vous, nous verrons qui de nous, en effet,
Sçait le mieux protéger ou venger un forfait.

(*Il va pour sortir.*)

LUSIGNAN.

Ah! Tancrede, arrêtez; revenons l'un à l'autre;
Ne nous imputons rien: mon état & le vôtre
Excusent les transports qui nous sont échappés.
Nous sommes, tous les deux, mortellement frappés,
Et le premier effort du désespoir d'un pere
Ne doit pas offenser. Plus ma fille m'est chere,
Plus vous avez sur moi l'empire le plus doux,
Les sentimens du sang réjailliſſent sur vous;
Et quand il seroit vrai, (ce que j'ai peine à croire,)
Que cette infortunée auroit trahi sa gloire,
Je pourrois la haïr, & vous aimer toujours.
Je dis plus; je consens d'abandonner ses jours:
De cette fermeté mon cœur seroit capable.
Mais êtes-vous bien sûr qu'elle soit si coupable?
Ah! sans doute, il n'est point d'aveu plus douloureux.
Mais qui vous le demande? Un pere malheureux,
Qui prend autant de part, que vous, à cette injure;
Qui voudroit de son sang racheter ce parjure.
S'il faut que Mélisende ait violé sa foi,
C'est ma fille; l'affront remonte jusqu'à moi.

TANCREDE.

Gémissez donc sur vous, sur elle, & sur moi-même.
On ne condamne point une femme qu'on aime,

Digitized by Google

Sur des préſomptions : il faut des faits conſtans ;
Même, après l'évidence, on doute encor long-tems.

LUSIGNAN.

L'apparence a ſouvent abuſé les plus ſages.
D'ailleurs, quel eſt l'hymen qui n'ait pas ſes orages ?
On s'y fait des malheurs ſans cauſes, ſans objets ;
Les plus ſenſibles cœurs y ſont les plus ſujets.

TANCREDE.

C'eſt un autre que moi que votre fille adore,
Qu'elle veut enflammer du feu qui la dévore,
Et faire, malgré lui, Souverain de Sidon.

LUSIGNAN.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Quel affreux abandon !

TANCREDE.

Un criminel amour ne produit que des crimes.
Pour remplir, à ſon gré, ſes vœux illégitimes,
Que n'a-t-elle pas fait ? Apprenez ſes forfaits.
Vous ſçavez que la flamme, au fond de mon palais,
Penſa me dévorer... Eh ! bien, cet incendie
Fut l'œuvre de ſes mains & de ſa perfidie ;
Sans un ami qui ſçut m'arracher de la mort,
La cruelle eût ainſi diſpoſé de mon ſort.
Le remords auroit dû pénétrer dans ſon ame :
Il n'eſt pas fait pour elle. Au défaut de la flamme,
Depuis elle employa le fer. Plus d'une fois,
Emporté par la chaſſe, & ſeul au fond des bois,
Je me ſuis vû ſurpris, enveloppé dans l'ombre,
Tout près de ſuccomber, & de céder au nombre,

Digitized by Google

Si l'on n'étoit venu me secourir à tems :
C'étoient des assassins, & non pas des brigands.

LUSIGNAN.

C'en est trop.

TANCREDE.

Attendez ; l'horreur n'est pas complette.
Tant d'attentats divers ne l'ont pas satisfaite.
Furieuse de voir ses complots superflus,
De la soif de mon sang brûlant de plus en plus,
La dernière noirceur lui parut légitime.
Il est un art affreux, cultivé par le crime,
Et qui n'est employé que par la trahison ;
Elle en fit son recours : le plus mortel poison,
Au gré de ses desirs, l'auroit enfin servie :
Par un avis secret, on préserva ma vie ;
Mais ce fut aux dépens de mon triste repos.
Vous connoissez celui, d'entre tous nos Héros,
Avec qui la vertu, la valeur éclatante,
M'avoient fait contracter cette amitié constante,
Qui, depuis si long-tems, combloit tous mes desirs ;
L'amitié m'a vendu cherement ses plaisirs.

LUSIGNAN.

Qui ? Boëmond !

TANCREDE.

Oui, lui-même est ce rare modele.
Ce fut en ce tems-là que cet ami fidele
Disparut tout-à-coup de ma funeste Cour.
Ce départ imprévu, sans espoir de retour,
M'accabla. Je cherchois le sujet de sa perte,
Lorsque j'en fis enfin l'affreuse découverte.

Digitized by Google

Un des siens, pénétré des plus vives douleurs,
M'en apprit à la fois la cause, & mes malheurs.
Boëmond, lui-même...

LUSIGNAN.

Eh bien, expliquez ce mystere.

TANCREDE.

Il est de tous mes maux la source involontaire.

LUSIGNAN.

Comment, sans le vouloir, a-t-il pû vous trahir?

TANCREDE.

Je ne puis que le plaindre, & non pas le haïr.
Il rachete assez cher l'avantage funeste
D'avoir pû faire naître un amour qu'il déteste,
Et qu'il a vivement, mais en vain, combattu.

LUSIGNAN.

Etes-vous assuré de toute sa vertu?

TANCREDE.

Vous-même, jugez-en; il en est la victime.
Voyant que sa présence entretenoit le crime,
Et lui servoit toujours d'espoir & d'aliment;
Craignant que des complots, suivis si constamment,
Ne rempliſſent enfin la parricide envie
De qui vouloit m'ôter & le trône & la vie,
Pour le mettre à ma place en ces funestes lieux,
Il a cru qu'en fuyant il me défendroit mieux;
Il a sacrifié sa fortune à la mienne;
Pour me sauver la vie, il a proscrit la sienne:
En un mot, c'en est fait pour jamais, je le perds;
Il s'est allé cacher dans le fond des déserts;
Il me laisse.

Digitized by Google

LUSIGNAN, *à part.*

Je crains ici quelque artifice.

TANCREDE.

Malheureux que je suis ! un si grand sacrifice
Met le comble aux tourmens qu'il eût pu soulager ;
J'ai maintenant sa perte & la mienne à venger.

LUSIGNAN, *à part.*

La remontrance ici seroit infructueuse.
Pour ne pas irriter cette ame impétueuse,
Feignons de lui céder.

TANCREDE.

Quels sont vos sentimens ?
Parlez : eh ! bien, faut-il vous rendre vos sermens ?
Etes-vous juste, ou non ? Protégez-vous encore
Un sang qui dégénere, & qui vous deshonore ?

LUSIGNAN.

Hélas ! . . .

TANCREDE.

Vous soupirez !

LUSIGNAN.

Que de maux imprévus !

TANCREDE.

Ah ! ce n'est pas à vous qu'il en coûte le plus ;
L'horreur de mon état l'emporte sur tout autre.

LUSIGNAN.

Je ne discute point ni mon sort, ni le vôtre.

Digitized by Google

SCENE V.

TANCREDE, LUSIGNAN, UN DES GENS DE TANCREDE.

L'ENVOYÉ.

Mélisende, Seigneur, va s'offrir à vos yeux ;
Elle vient, à l'instant, d'arriver en ces lieux.

LUSIGNAN.

Ne la verrez-vous point ?

TANCREDE.

(au Garde.) Elle n'en est plus digne.
Suivez-moi.

(Il sort.)

SCENE VI.

(La Princesse paroît dans le fond du Théâtre.)

LUSIGNAN, *seul.*

Je frémis.... Sa fureur se désigne.
Ce regard est l'éclair du coup qui va partir.
C'est mon sang qu'il menace, & qu'il faut garantir.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCENE VII.

MÉLISENDE, SIDONIE, ET SA SUITE.

MÉLISENDE.

Est-ce donc-là l'effet que mon retour opere ?
J'arrive, & je vois fuir mon époux & mon pere ;
Leurs bras me sont fermés ; ils détournent de moi
Leurs pas précipités, & leurs yeux pleins d'effroi.
L'instant si désiré, qui me rend leur présence,
M'est cent fois plus affreux que ne fut leur absence...
Que vois-je ? Je ne trouve ici, de toutes parts,
Rien de ce qui devoit enchanter mes regards.
Je tremble ; je ne sçais quelle horreur s'y respire.
On m'observe en silence ; on me plaint ; on soupire :
D'un pere & d'un époux quel est donc le dessein ?
Et toi, qui, tant de fois, a reçu dans ton sein
L'inquiette douleur, & les pleurs de ta mere,
Doux gage de mes feux ; & de ceux de ton pere,
Cher enfant, ah ! ma fille ! eh ! qu'avons-nous donc fait ?

SIDONIE.

Que me demandez-vous ?

MÉLISENDE.

Quel est notre forfait ?

SIDONIE.

Je l'ignore.

MÉLISENDE.

Digitized by Google

MÉLISENDE.

Apprends-moi quels crimes sont les nôtres?

SIDONIE.

Je ne puis que mêler mes pleurs avec les vôtres,
Suivre votre destin, & mourir avec vous.

MÉLISENDE.

Toi, mourir! Eh! pourquoi?... Mon pere vient à nous.

SCENE VIII.

LUSIGNAN, MÉLISENDE, SIDONIE.

LUSIGNAN, *à part.*

Tancrede, à ma priere, a suspendu la foudre.
Voyons, en ce moment qu'il prend pour se résoudre,
S'il faut laisser aller ou retenir son bras.
Cherchons la vérité. Je tremble à chaque pas.
Ah! grand Dieu, si jamais tu pris soin de ma gloire,
Sauve mes derniers jours d'une tache si noire.
Fais que je laisse un sang pur, & digne de moi.
(*haut, aux Gardes.*)
Emmenez Sidonie.

SIDONIE.

Ah! Seigneur! Eh! pourquoi?
(*en se jettant entre les bras de Mélisende.*)
Non, je ne quitte pas une mere si chere.

MÉLISENDE.

Obéissez, ma fille. Embrassez votre mere:
Puissions-nous nous revoir!

Digitized by Google

LUSIGNAN, *aux Gardes.*

Otez-la de mes yeux.

SIDONIE.

Hélas!... *(On l'emmene.)*

LUSIGNAN, *aux Gardes.*

Eloignez-vous un moment de ces lieux.

(Ils sortent.)

SCENE IX.

LUSIGNAN, MÉLISENDE.

MÉLISENDE.

Mon pere, quel eſt donc ce funeſte myſtere?
Quel accueil eſt le vôtre?

LUSIGNAN.

Il eſt involontaire.
Epargnons, entre nous, des diſcours ſuperflus,
Princeſſe de Sidon.

MÉLISENDE.

Ne m'accordez-vous plus
Le nom de votre fille?

LUSIGNAN.

Il faut quitter ce titre.
Je ne ſuis, à préſent, que le juge & l'arbitre
Du prix qui vous eſt dû.

MÉLISENDE.

Quelles obſcurités?

Digitized by Google

LUSIGNAN.

Vous reprendrez vos droits, si vous les méritez.
Vous êtes accusée....

MÉLISENDE.

Eh ! de quoi puis-je l'être ?

LUSIGNAN.

De quoi !... Mais vous devez aisément le connoître.

MÉLISENDE.

Un coupable est son Juge ; il ne peut s'abuser,
Il sçait de-quel forfait on le peut accuser :
L'innocence, au contraire, ignore de quel crime
On peut former, contre elle, un soupçon légitime.

LUSIGNAN.

Souvent on croit pouvoir cacher la vérité,
Sous le masque trompeur de la sécurité.

MÉLISENDE.

Vous pouvez m'étonner ; mais non pas me confondre.

LUSIGNAN.

(*à part.*) (*haut.*)
Plût au Ciel ! ... S'il est vrai, tâchez de me répondre ;
Vous sçavez vos devoirs ; n'a-t-on rien à venger ?

MÉLISENDE.

Je ne puis vous comprendre.

LUSIGNAN.

Un amour étranger,
Les coupables transports d'une flamme effrénée,
N'ont-ils point, en secret, outragé l'hyménée ?
Faut-il, pour me répondre, un si long examen ?

MÉLISENDE.

Hélas !

Digitized by Google

LUSIGNAN.

Vous vous troublez... O malheureux hymen!
On t'a sacrifié ; tu demandes vengeance.

MÉLISENDE.

Ah ! ne me soupçonnez d'aucune intelligence.

LUSIGNAN.

Comment donc ?

MÉLISENDE.

Puisqu'enfin le voile est arraché,
Il faut vous avouer ce qui n'est plus caché.
Il est vrai....

LUSIGNAN.

Que dit-elle ?... Achevez donc le reste.

MÉLISENDE.

Depuis assez long-tems, l'amour le plus funeste,
Et le plus téméraire, est un de mes fléaux.
Si j'ai dans le silence enseveli mes maux,
Et gardé, pour moi seule, un si cruel supplice,
Je ne m'attendois pas qu'on auroit l'injustice
De me faire un forfait de cette attention.
Punissez ma prudence & ma discrétion.

LUSIGNAN.

Que prétendez-vous dire ?

MÉLISENDE.

Et vous-même, mon pere,
Vous m'eussiez ordonné de couvrir ce mystere,
D'un voile impénétrable aux yeux de mon époux ;
Et quoique mon silence allumât son courroux,
J'ose douter encor que je lui dusse apprendre
Que, de tous ses amis, le plus cher, le plus tendre,

Digitized by Google

Respirant, mais en vain, un amour criminel,
Cherchoit à le couvrir d'un opprobre éternel.
Non, je n'ai jamais dû le rendre manifeste;
Et je croirai toujours qu'un secret si funeste
Est le seul qu'une épouse ait droit de renfermer.

LUSIGNAN, *à part.*

O Ciel! dans mes soupçons me puis-je confirmer!
On l'accuse d'aimer; & c'est elle au contraire....
(*haut.*)
Ce traître, dites-vous, plein d'un feu téméraire,
N'a cessé, mais en vain, de vous persécuter?

MÉLISENDE.

Je n'imagine pas qu'on ose m'imputer
D'avoir jamais nourri cette ardeur insensée.
Tant d'horreur ne peut pas souiller votre pensée...
Vous ne paroissez point en être convaincu.

LUSIGNAN.

Vous avez triomphé de toute sa vertu.
Ce Sage, estimé tel de tous tant que nous sommes,
Est devenu l'opprobre & le dernier des hommes;
Aux plus honteux excès il se seroit porté!...

MÉLISENDE.

Ce triomphe est affreux; mais je l'ai remporté.

LUSIGNAN.

Il vous aimoit?

MÉLISENDE.

L'exil, qu'il s'est prescrit lui-même,
Prouve son désespoir.

LUSIGNAN.

Ah! quelle horreur extrême!

Digitized by Google

MÉLISENDE.

Quoi ! tout ce que je dis augmente votre effroi,
Et semble vous prêter des armes contre moi !
La simple vérité, dite avec innocence,
N'a-t-elle plus, sur vous, de force & de puissance ?
Ah ! mon pere, est-ce moi qui vous la fais haïr ?

LUSIGNAN.

Je la cherche plutôt.

MÉLISENDE.

Peut-elle se trahir ?
Vous en méconnoissez les traits les plus sensibles :
Dans mon cœur, dans mes yeux ils sont assez visibles...
Quel est donc mon malheur ?

LUSIGNAN.

Laisse-moi respirer.

MÉLISENDE.

Quoi ! vous vous détournez de moi pour soupirer !

LUSIGNAN.

Tu l'emportes ; mon cœur n'admet plus de partage.
Cesse d'interpreter à ton désavantage
Le trouble que tu vois regner dans tous mes sens.
Non, tu n'as plus de part à l'horreur que je sens...
L'Enfer a, contre nous, vomi toute sa rage.
Si tu sçavois... (*à part.*) Mais, non ; cachons-lui cet orage.
Elle mourroit avant la fin de ses malheurs.
(*haut.*)
Rassure-toi, ma fille ; appaise tes douleurs ;
Va, tu n'as point perdu l'estime de ton pere.
Embrasse-moi... Jamais tu ne me fus plus chere.

Digitized by Google

MÉLISENDE.

Mon pere, vous pleurez !...

LUSIGNAN.

Je vole où l'on m'attend :
Le tems nous eſt trop cher, pour en perdre un inſtant.
(*Il ſort.*)

SCENE X.

MÉLISENDE, *ſeule.*

Il me laiſſe ; il s'en va, les yeux noyés de larmes !
Eſt-ce là le moyen de m'ôter mes allarmes ?
Quelque orage, ſans doute, eſt ſur moi ſuſpendu.
Mes jours ſont menacés, ſi j'ai bien entendu.
On m'accuſe, dit-il ; & l'Enfer, en furie,
A vomi, contre moi, toute ſa barbarie....
Boëmond m'impute-t-il d'avoir flatté ſes feux ?
Mais, non ; n'accablons pas encore un malheureux.
Reconnoiſſons Tancrede, & ſon ame jalouſe.
Sans doute il aura fait un crime à ſon épouſe
D'un déplorable amour inſpiré ſans deſſein,
Et d'avoir renfermé ce ſecret dans mon ſein.
Ah ! qu'il prenne ma vie, elle eſt empoiſonnée ;
Et j'aime mieux mourir, que vivre ſoupçonnée.

Digitized by Google

SCENE XI.

MÉLISENDE, SES GARDES, *qui se rapprochent*, ET UN DES OFFICIERS DE TANCREDE.

MÉLISENDE.

Mais qui vois-je arriver ? Que va-t-on m'annoncer ?
Seroit-ce mon arrêt qu'on vient me prononcer ?
Que dis-je ? Mon arrêt ! Ma gloire s'en offense :
Ce terme est pour le crime, & non pour l'innocence.
On me peut immoler, mais non me condamner.
(*au Garde.*)
Quel que soit le sujet qui te puisse amener,
Approche, explique-toi.

LE GARDE.

Malheureuse Princesse ! . . .

MÉLISENDE.

Que dis-tu ?

LE GARDE.

Je gémis.

MÉLISENDE.

Quelle douleur te presse ?

LE GARDE.

Déplorable victime ! . . .

MÉLISENDE.

Ose me découvrir
Le sujet de tes pleurs.

Digitized by Google

LE GARDE.

Princeſſe, il faut mourir.

MÉLISENDE.

Il faut mourir!

LE GARDE.

Tel eſt cet ordre irrévocable;
Daignez nous ſuivre.

MÉLISENDE, *à ſa Suite.*

Adieu... Mon malheur vous accable;
Votre pitié m'eſt chere, & couronne vos ſoins;
Mais un autre que moi, n'en mérite pas moins.
Pleurez ſur mon époux bien plus que ſur moi-même.
Allons, obéiſſons à ſon ordre ſuprême:
Je m'abandonne aux coups qui vont m'ôter le jour,
Et je les reçois tous de la main de l'Amour.

(*Elle ſort.*)

SCENE XII.

LUSIGNAN, *ſeul.*

Tancrede a refuſé de paroître à ma vûe;
Et je viens... Mais, ô Ciel! ma fille eſt diſparue!
Vainement je la cherche ici de toutes parts,
Elle ne s'offre point à mes triſtes regards,
Et je n'entends au loin que des voix qui gémiſſent...
J'ai tout à redouter; mes entrailles frémiſſent.
Mais que vois-je? On l'entraîne à pas précipités!
Volons à ſon ſecours... Barbares, arrêtez...

(*Il ſort.*)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN.

TANCREDE.

Eh ! depuis quand, Seigneur, êtes-vous si crédule ?
Est-ce avec une fable absurde & ridicule
Que l'on détruit des faits ? Ne tient-il qu'à nier ?
Ne faut-il qu'accuser & que calomnier,
Que rejetter, enfin, ses crimes sur un autre,
Pour s'en débarrasser ? Quelle idée est la vôtre ?

LUSIGNAN, *à part.*

Affectons d'ignorer l'ordre qu'il a donné.

TANCREDE, *à part.*

Ne lui laissons rien voir. (*haut.*) Vous êtes étonné ?

LUSIGNAN.

Eh ! pourquoi voulez-vous qu'il ne soit pas possible
Que cet homme ait été, pour elle, trop sensible ?
Il la voyoit sans cesse....

TANCREDE.

Il m'est trop attaché.

LUSIGNAN.

Un ami, bien souvent, n'est qu'un rival caché.

Digitized by Google

TANCREDE.

Les loix de l'amitié n'ont point été trahies.

LUSIGNAN.

L'amitié sert de voile à bien des perfidies;
L'abus n'en est pas rare.

TANCREDE.

Il peut être arrivé;
Mais il ne conclut rien contre un Sage éprouvé,
Que je connois à fond, dont l'austere conduite
N'a jamais varié pendant vingt ans de suite
Qu'en tout tems, qu'en tous lieux nous avons combattu....

LUSIGNAN.

Un instant peut détruire un siécle de vertu.
Eh! l'Amour n'a-t-il pas égaré les plus sages?
Ce sont eux qui souvent sont les plus grands naufrages;
D'autant plus que ce n'est qu'après avoir long-tems
Employé les efforts, les soins les plus constans,
Pour éviter l'écueil qui semble les poursuivre.
Au penchant, plus fort qu'eux, leur cœur alors se livre,
L'impossibilité de pouvoir s'arrêter
Leur est une raison pour se précipiter.
Le désespoir de voir que leur vertu les quitte,
Vers les plus grands excès les pousse encor plus vîte;
Et l'on est effrayé, lorsque l'on sort d'erreur,
De trouver que leur vie est un tissu d'horreur.

TANCREDE.

Ce portrait est celui d'une femme coupable,
Qui ne sembloit jamais pouvoir être capable

Digitized by Google

De trahir le devoir & l'amour conjugal.

LUSIGNAN.

Rien n'eſt plus inoui, lorſque tout eſt égal,
Que de croire plutôt votre épouſe infidelle,
Qu'un Etranger, qui peut ne l'être pas moins qu'elle.
L'amitié vous aveugle; & l'amour gémiſſant,
Au fond de votre cœur, ſera-t-il impuiſſant?
Si vous voulez l'entendre, il demande juſtice.
Examinez du moins, ſondez ce précipice,
Cherchez la vérité. Boëmond eſt accuſé;
Si vous ne craignez pas d'être déſabuſé;
Si ma fille jamais a pû vous être chere,
Enfin, ſi vous devez quelque eſtime à ſon pere,
Portez dans cet abîme un œil plus attentif,
Faites ſecrettement chercher ce fugitif;
Sa fuite m'eſt ſuſpecte: il faut le voir lui-même;
Il faut qu'il parle; & ſi, par un malheur extrême,
Il ne reſpire plus, voyons ce délateur;
Car ce titre convient à tout accuſateur.
Ce n'eſt peut-être, au fond, ou du moins je l'augure,
Qu'un de ces vils mortels voués à l'impoſture,
Miniſtres du menſonge & de l'iniquité,
Payés pour dépoſer contre la vérité;
Mais je veux bien riſquer, oui, quoi qu'il en puiſſe être,
De mettre l'innocence à la merci d'un traître,
Puiſqu'enfin nous n'avons que lui ſeul pour témoin;
S'il prouve, j'y ſouſcris.

TANCREDE.

Eh! ſans aller plus loin,

Digitized by Google

J'ai bien d'autres garants moins aisés à confondre,
Et l'amour paternel n'y pourra pas répondre.

LUSIGNAN.

Peut-être.

TANCREDE.

J'en suis sûr. Outre ces attentats,
Qui sembloient tous les jours se former sous mes pas,
Ces périls, où sans cesse, au gré de son envie,
Mélisende avoit soin de remettre ma vie. . . .

LUSIGNAN.

Quelle preuve avez-vous qu'elle y puisse avoir part?

TANCREDE.

Seigneur, ils ne sont pas l'ouvrage du hazard:
Il faut que ce soit elle, ou que Boëmond lui-même
Ait été l'artisan de cette horreur extrême:
Peut-on l'imaginer? Loin de me secourir,
Comme il a toujours fait, il m'eût laissé périr;
S'il eût voulu ma vie, il en étoit l'arbitre;
Je la lui dois. Ainsi jugez donc à quel titre
Je puis asseoir sur lui vos indignes soupçons.
Mais c'est un labyrinthe où nous nous enfonçons.
Votre fille a fourni la preuve la plus sûre;
Sa main, plus d'une fois, a signé son parjure,
Et l'on m'en a remis les gages odieux:

(*Il lui donne des lettres.*)

Je les ai; les voici; je les mets sous vos yeux.

(*Lusignan lit.*)

Convainquez-vous enfin, lisez ce qu'elle adresse
A l'objet d'une vaine & coupable tendresse;

Digitized by Google

Voyez tout : ſont-ce là des témoins ſuppoſés?

LUSIGNAN.

Ciel ! que viens-je de lire ?

TANCREDE.

Eh ! bien, ſi vous l'oſez,
Accuſez donc encor, taxez de frénéſie
Les trop juſtes tranſports dont mon ame eſt ſaiſie :
Moi-même ai-je détruit le repos de mes jours?
Ne ſuis-je, n'ai-je été, ne ſerai-je toujours
Qu'un malheureux jaloux, qui puiſe dans ſon ame
L'intariſſable cours du poiſon qui l'enflamme ?...
Vous ne répondez rien.

LUSIGNAN.

Pour me déterminer,
Permettez-moi, Seigneur, de mieux examiner
Ces preuves de l'horreur dont ma fille eſt couverte.
Confiez à ma foi ces garants de ſa perte.
L'intérêt de mon ſang, ſon opprobre, le mien,
Ne me permettent pas de précipiter rien :
J'y voudrois réfléchir avant que je prononce.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

TANCREDE, *ſeul.*

Va, je n'ai pas beſoin d'attendre ta réponſe ;
Je dois être vengé... Si l'on m'avoit trahi...
Mais on vient, & je vois que je ſuis obéi.

Digitized by Google

SCENE III.

TANCRÈDE, *recevant une urne de la main d'un homme de sa Suite.*

Donne ; c'en est assez : que m'importe le reste ?
Je ne veux rien de plus d'un objet si funeste ;
Ce gage me suffit, & comble tous mes vœux,
Et je n'ai pas besoin de ses derniers adieux....
Avant que de tomber dans la nuit éternelle,
Elle t'aura nié qu'elle fut criminelle.
La fausseté toujours abonde en faux sermens ;
Nul forfait n'a jamais, jusqu'aux derniers momens,
Souillé la pureté du flambeau de sa vie ;
Dans le fond du tombeau, ses crimes l'ont suivie.
La perfide !... Sans doute, elle a sçu t'abuser ?...
Tu pleures !... Garde-toi, sur-tout de l'excuser
Si tu ne veux aussi partager son supplice ;
On ne peut la pleurer, sans être son complice...
Ote-toi de mes yeux, si tes jours te sont chers...
Va, puisses-tu bientôt la rejoindre aux Enfers !

Digitized by Google

SCENE IV.

TANCREDE, *seul.*

Ces lâches n'ont jamais pleuré que leurs semblables.
Enfin, j'ai donc vengé ces nœuds inviolables,
Que cette malheureuse a tant deshonorés.
Que je suis satisfait ! Dans mes sens dévorés,
La soif de la vengeance enfin est étanchée ;
Celle qui l'allumoit vient d'être retranchée
Du nombre des mortels ; elle a perdu le jour ;
Pour elle, & pour moi-même, il n'est plus de retour...
Quoi ! c'en est fait ! voilà le reste déplorable
De tout ce que la Terre eut de plus adorable !
Que le Ciel, qui l'orna des plus aimables traits,
Ne lui fit-il un cœur conforme à tant d'attraits !...
Vers ce funeste objet, quelle pitié m'entraîne !
Dans mon sein, dans mon cœur, j'ai beau chercher la haine
Qui devroit y regner, je ne l'y trouve plus...
Malheureux ! qu'ai-je fait ? O regrets superflus !
Je sens que ma vengeance est un poids qui m'accable...
Du plus lâche retour serois-je encor capable ?...
Il n'est plus tems... O Ciel ! que vais-je devenir ?
Je ne la verrai plus que dans mon souvenir,
Qu'à travers les horreurs qu'elle y laisse après elle ;
A peine j'oserai penser à l'infidelle....

Quel

Quel vuide affreux ! Pour moi, tout eſt évanoui ;
On ne remplace point les biens dont j'ai joui...
Si du moins l'amitié pouvoit m'offrir ſes charmes,
Et me prêter ſa main pour eſſuyer mes larmes,
Que ſon ſecours m'auroit heureuſement ſervi !
Mais en me trahiſſant, l'Amour m'a tout ravi.
(*Il s'aſſied ſur un gazon aux pieds de quelques arbres.*)
Tendre & ſeul rejetton d'une tige coupable,
Tiens-moi donc lieu de tout. En ſeras-tu capable ?
Enfant né dans un ſein devenu criminel,
Pourras-tu mériter mon amour paternel ?
Image de ta mere, auſſi charmante qu'elle,
Ne marcheras-tu point ſur ſa trace infidelle ?
Quel exemple pour toi ! Quel héritage affreux !
Comme elle, tu promets un caractere heureux,
Et tu donnes déjà la plus riche eſpérance :
Prends toutes les vertus dont elle eut l'apparence.
Puiſſes-tu n'avoir pas le germe infortuné,
Dont ſon coupable cœur étoit empoiſonné !...
Holà, quelqu'un ?

SCENE V.

UN GARDE, TANCREDE.

LE GARDE.

Seigneur....

TANCREDE.

Qu'on m'amene ma fille.

Digitized by Google

SCENE VI.

TANCREDE, *seul.*

Sur qui veux-je fonder l'espoir de ma famille ?
J'aurai proscrit la mere, & ce sera son sang
A qui je transmettrai ma tendresse, & mon rang.
Insensé que je suis, je veux faire revivre
Celle qui n'a jamais cessé de me poursuivre !
Au milieu de ma Cour, dans mes bras, sous mes yeux,
J'éleverois le fruit d'un hymen odieux !
Qui m'a toujours trahi, renaîtroit de sa cendre !
D'une lâche pitié sçachons mieux nous défendre,
Poursuivons ma vengeance au-delà du trépas :
Non, perfide, ton sang ne te survivra pas ;
Tu mourras toute entiere ; il y va de ma gloire.
Oui, j'anéantirai ta funeste mémoire !....
Ce qui reste de toi périra....

SCENE VII.

SIDONIE, TANCREDE.

SIDONIE.

Je le vois....
Je frémis.... Pardonnez ; c'est la premiere fois

Que j'aborde, en tremblant, un pere que j'adore...

TANCREDE, *se levant avec fureur.*

Je ne me connois plus ; la fureur me dévore.

SIDONIE.

Je ne vois point ma mere.

TANCREDE, *en tirant un poignard pour la frapper.*

Il faut vous réunir.

SIDONIE.

Ah ! mon pere... Eh ! de quoi voulez-vous me punir ?

TANCREDE, *le poignard levé.*

Avois-je mérité le plus sensible outrage ?

SIDONIE.

Eh ! bien, voilà mon sein ; frappez-y votre image.

(*Tancrede détourne la tête.*)

Reprenez votre sang ; je n'examine rien :
Puissiez-vous n'avoir fait répandre que le mien !

TANCREDE, *jettant le poignard.*

Non, je ne puis pousser si loin la barbarie.
Ma main est désarmée, & non pas ma furie.
Va, fuis, enfonce-toi dans ces affreux séjours :
Aux monstres des forêts j'abandonne tes jours...
S'ils dédaignent leur proye....

SIDONIE.

Ah ! quelle destinée !

TANCREDE.

Si tu vis, que ce soit pour pleurer d'être née
D'une mere à jamais l'opprobre des humains....

(*En lui donnant l'urne.*)

Tiens....

Digitized by Google

SIDONIE.

Que remettez-vous en mes tremblantes mains?

TANCREDE.

C'eſt le cœur de ta mere, & ton ſeul héritage.

SIDONIE.

Ah! cruel!...

TANCREDE.

Je n'y puis réſiſter davantage;
Fuyons, éloignons-nous.

SIDONIE.

Tous mes ſens ſont glacés!

TANCREDE.

Amour, hymen, honneur, vengeance, en eſt-ce aſſez?

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

SIDONIE, *ſeule, avec l'urne à la main.*

Eſt-ce là le deſtin que je pouvois attendre!
Tant de maux ſont-ils faits pour l'âge le plus tendre!
Fille de tant de Rois, je tombe en un inſtant,
Du faîte des grandeurs, dans le ſein du néant.
Mon pere m'abandonne, & je n'ai plus de mere.
O fille déplorable!... O douleur trop amere!...
(*Elle s'aſſied.*)
J'y ſuccombe... Eh! par où puis-je avoir mérité
De me voir dans l'état où n'a jamais été

Digitized by Google

La plus vile mortelle, & la plus malheureuſe !
Venez donc terminer mon infortune affreuſe,
Monſtres : éveillez-vous ; du fond de vos abris,
Entendez votre proye, accourez à mes cris ;
Venez fondre ſur moi, je vous ſuis deſtinée.
Ciel ! ils n'entendent point ma voix infortunée ! . . .
(*Elle apperçoit le poignard que Tancrede a laiſſé tomber.*)
Mais que vois-je à mes pieds ! Celui qui veut ma mort
M'a laiſſé, par pitié, de quoi finir mon ſort.
C'eſt ſon dernier préſent ; j'en ſçaurai faire uſage,
Pour ouvrir à mon ame un facile paſſage. . . .
(*Elle ſe leve.*)
Cherchons auparavant, en ces ſauvages lieux,
A mettre en ſûreté ces reſtes précieux.
Puiſſent-ils repoſer ſous une ombre tranquille !
(*Elle fait quelques pas.*)
Cet arbre, dans ſon ſein, leur préſente un aſyle.
(*A l'arbre.*)
Sois ſacré déſormais, & deviens un autel.
(*En mettant l'urne dans le creux de l'arbre.*)
Conſerve cherement un dépôt immortel,
Qui mérite à jamais qu'on l'honore & l'encenſe.
Tu reçois, en ce jour, des mains de l'innocence,
Ce qui n'eut point de prix.

Digitized by Google

SCENE IX.

SIDONIE, MÉLISENDE, *à l'entrée de l'antre où elle étoit cachée.*

MÉLISENDE, *à part.*

Quels accens douloureux!...

SIDONIE.

C'eſt le cœur le plus pur, & le plus malheureux....

MÉLISENDE, *à part.*

Juſqu'au fond de cet antre, une voix m'a frappée...

SIDONIE, *en ramaſſant le poignard de Tancrede.*

C'en eſt fait....

MÉLISENDE, *à part.*

Avançons.... Me ſerois-je trompée?

SIDONIE.

Je n'ai plus qu'à mourir; j'ai vécu trop d'un jour.

(*Elle leve le bras pour ſe frapper.*)

O ma mere! reçois le prix de ton amour.

MÉLISENDE, *en accourant vers Sidonie.*

Juſte Ciel! c'eſt ma fille!... Arrêtez, Sidonie....

SIDONIE.

Ma mere, eſt-ce bien vous!... O douceur infinie!...
Je renais, avec vous, dans cet embraſſement....
Ah! daignez ſatisfaire à mon empreſſement;
Par quel prodige heureux m'êtes-vous conſervée?

MÉLISENDE.

Je devrois n'être plus; mon pere m'a ſauvée;

Digitized by Google

Il a trompé Tancrede... Et toi, ma fille, & toi,
D'où vient que je te trouve, en ces lieux pleins d'effroi,
Prête à finir ainſi ta triſte deſtinée ?

SIDONIE.

Que voulez-vous ?... Hélas ! j'y ſuis abandonnée ;
Mon pere m'a chaſſée.

MÉLISENDE.

Ah ! c'eſt moi qu'il pourſuit ;
Il méconnoît ſon ſang ; il n'y voit que le fruit
D'un hymen dont il croit la ſainteté trahie.
Que tu dois me haïr, de me devoir la vie !
De quels affreux malheurs je te fais hériter !

SIDONIE.

Les vrais malheurs ſont ceux qu'on a pû mériter.
Mon ſang me garantit la pureté du vôtre,
Et je ne voudrois pas l'avoir reçu d'une autre.

MÉLISENDE.

O malheureux enfant ! eh ! que deviendras-tu ?

SIDONIE.

La compagne, l'amour, l'eſpoir de la vertu.

MÉLISENDE.

Quel adouciſſement au tourment qui m'oppreſſe !
Ce n'eſt plus que pour toi que mon ſort m'intéreſſe.
Suis-moi, ma ſûreté me contraint de rentrer
Dans cet antre, où le jour ne ſçauroit pénétrer.
Si mon pere, l'Amour, & le Ciel que j'atteſte,
(*En montrant la grotte.*)
Ne peuvent rien pour nous, voilà ce qui nous reſte.

Digitized by Google

Ah ! quelle différence ! Au lieu de cette Cour,
Au lieu de ce Palais où tu reçus le jour,
Où tu pouvois compter sur une vie heureuse ;
Tu feras ton séjour d'une caverne affreuse,
Contrainte également à fuir tous les humains,
Et sans autre secours que de nos foibles mains.

SIDONIE.

Je ne vois en ces lieux, où le Ciel nous rassemble,
Que la douceur de vivre & de mourir ensemble.

MÉLISENDE.

Tu me perces le sein... Qu'entends-je ?... Suis mes pas.
On nous cherche... Fuyons... Viens, ne me quitte pas.

SCENE X.

LUSIGNAN, MÉLISENDE, SIDONIE.

LUSIGNAN.

Restez ; reconnoissez votre malheureux pere.

MÉLISENDE.

Je vous revois. Eh ! bien, que faut-il que j'espere ?
Qu'allez-vous m'annoncer ?

LUSIGNAN.

Ce que vous méritez
D'un pere & d'un époux justement irrités ;
Un entier abandon de toute la Nature.

MÉLISENDE.

O Ciel !....

LUSIGNAN.

Digitized by Google

LUSIGNAN.

N'ajoutez rien de plus à l'impoſture.
Mon cœur rompt tous les nœuds qui pouvoient nous lier.
C'eſt trop bien vous traiter que de vous oublier.
Le ſang de Melluſine a perdu, dans ſa courſe,
Le luſtre qu'il avoit apporté de ſa ſource.
Adieu; vous m'avez vû, ſubiſſez votre ſort,
Et ne déſirez plus que la plus prompte mort.

MÉLISENDE.

Qu'entends-je? Contre moi, mon pere ſe déclare!...
Ah! ma fille!... Arrêtez... Ecoutez-moi, barbare...
Qu'ai-je dit? Pardonnez, c'eſt la premiere fois;
L'innocence à la fin peut élever ſa voix,
Quand la plus chere main l'outrage & l'aſſaſſine.
Je n'ai point profané le ſang de Melluſine;
Je l'atteſte elle-même.

LUSIGNAN.

Epargnez-vous ce ſoin.

MÉLISENDE.

Non, non, je ne crains point de la prendre à témoin.

LUSIGNAN.

De cette fermeté que prétendez-vous faire?
C'eſt dans un autre tems qu'elle étoit néceſſaire;
Il la falloit avoir pour ne pas ſuccomber.

MÉLISENDE.

Qui! moi? Dans quel abîme aurois-je pû tomber,
Sans m'en appercevoir? Apprenez-moi ma chûte.
Banniſſez les détours; ſçachons ce qu'on m'impute.

Digitized by Google

LUSIGNAN.

Vous n'avez pas voulu la mort de votre époux ?
Des scélérats, payés pour diriger vos coups,
Ne vous ont pas prêté leur affreux ministere ?
Vous n'avez pas brûlé d'une flamme adultere ?

MÉLISENDE.

J'ai brûlé de ce feu dont le nom fait frémir !

LUSIGNAN.

Je voudrois en douter, je ne puis qu'en gémir.

MÉLISENDE.

Ah ! si vous le croyez, vous n'êtes plus mon pere,
Vous êtes mon bourreau.... C'est en toi que j'espere,
Divine Mellusine ; entends, du haut des cieux,
La voix de l'innocence.

LUSIGNAN.

Osez-vous, à mes yeux,
La réclamer, après l'avoir deshonorée ?
Ne désirez plutôt que d'en être ignorée.

MÉLISENDE.

Seigneur, il faut prouver : je ne refuse pas
Les épreuves qui sont d'usage en pareil cas ;
Celles des feux, des eaux, je les subirai toutes.

LUSIGNAN, *en lui donnant les lettres.*

Tenez ; tâchez encor de m'inspirer des doutes ;
Employez tout votre art ; lisez... En est-ce assez ?
Vous connoissez ces traits ?

MÉLISENDE.

Oui ; je les ai tracés.

LUSIGNAN.

Pour qui ?

MÉLISENDE.

Pour mon époux.

LUSIGNAN.

Pour Tancrede?

MÉLISENDE.

Lui-même;

Et ce sont des garants de ma tendresse extrême,
Qu'il a dû recevoir au siége de Joppé,
Où son courage alors se trouvoit occupé.
Ainsi, pendant deux ans, qu'a duré son absence,
Mon cœur, de tems en tems, soulageoit sa souffrance.

LUSIGNAN.

Et c'est à votre époux que vous me soutenez....

MÉLISENDE.

A qui voulez-vous donc qu'ils fussent destinés?

LUSIGNAN.

A Boëmond.

MÉLISENDE.

Quelle horreur!...

LUSIGNAN.

Il ose le prétendre;
Et votre époux le croit.

MÉLISENDE.

Il vous l'a fait entendre?

LUSIGNAN.

Oui; c'est-là le sujet de l'affreuse rigueur...

MÉLISENDE.

Ecrits infortunés, ouvrages de mon cœur,
Que l'Hymen a dictés & baignés de ses larmes,
Doux gages d'un amour si cher, si plein de charmes,

Témoignages certains de ma constante foi,
Comment devenez-vous des armes contre-moi ?
Mon pere, expliquez donc ce funeste mystere ?

LUSIGNAN.

Ecoutez ; mon courroux étoit involontaire,
Je ne cherche toujours qu'à le justifier.
Je vois que de Boemond je dois me défier ;
Mais enfin c'est le seul, tout me porte à le croire,
Qui puisse démêler une trame si noire,
Et détruire l'horreur de cet enchantement.
Tancrede est prévenu pour lui si fortement,
Qu'il n'en croira point d'autre.

MÉLISENDE.

Et c'est ainsi qu'il m'aime !

LUSIGNAN.

Peut-être auroit-il peine à le croire lui-même ;
Si, par le repentir, ramené dans ces lieux,
Ce traître revenoit lui dessiller les yeux.
On le cherche par-tout ; mais la recherche est vaine :
Peut-être il ne vit plus.

MÉLISENDE.

O fortune inhumaine !
Que deviendrons-nous donc, cette victime & moi ?

LUSIGNAN.

Mes soins vont redoubler. Cependant, garde-toi
De te montrer. Allez, rentrez, infortunées.
O toi, dont je descends, veille à leurs destinées ;
Et si de tes vertus elles ont hérité,
Que ton ombre ait pitié de ta postérité !

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TANCREDE, LUSIGNAN.

LUSIGNAN.

Un moment.

TANCREDE.

Je ne puis.

LUSIGNAN.

Devenez plus tranquille.

TANCREDE.

Tout éclairciſſement me devient inutile ;
Et pourquoi vous donner tant de ſoins ſuperflus ?
Puiſque je ſuis vengé, je ne veux rien de plus.
Tout eſt fini pour elle.

LUSIGNAN.

Excepté ſa mémoire,
Dont je cherche du moins à réparer la gloire.
En faveur de ſa fille, un pere gémiſſant
Peut s'acquitter d'un ſoin ſi cher & ſi preſſant.
Elle peut mériter le retour le plus tendre.

TANCREDE.

Quelle importunité !

LUSIGNAN.

Si vous vouliez m'entendre, . . .

Digitized by Google

TANCRÈDE.

Elle n'eſt plus qu'une ombre errante chez les morts.
Eh ! que prétendez-vous ?

LUSIGNAN.

Vous donner des remords.

TANCRÈDE.

Non ; ſi je l'ai punie, elle a ſçu m'y contraindre.
A l'égard des remords, c'eſt à vous de les craindre.

LUSIGNAN.

Qui ! moi ?

TANCRÈDE.

Vous qui cherchiez à la juſtifier,
J'entrevois vos projets.

LUSIGNAN.

Daignez me confier....

TANCRÈDE.

Vous voulez la venger, & vous-même avec elle,
Du juſte châtiment qu'a ſubi l'infidelle.
Non, cruel ; non, vous dis-je, il n'y faut pas ſonger.

LUSIGNAN.

Comment ?

TANCRÈDE.

N'eſpérez pas de pouvoir me plonger
Dans les gouffres du doute & de l'incertitude :
Vous allez vous en faire une malgne étude ;
Mais j'aurai, malgré vous, ce ſupplice de moins.

LUSIGNAN.

Non ; interprétez mieux mes ſoupirs & mes ſoins.

TANCRÈDE.

C'en eſt fait ; déſormais le ſeul bien où j'aſpire,
C'eſt d'être abandonné de tout ce qui reſpire,

Digitized by Google

C'eſt d'en être effacé : je borne tous mes vœux
A tomber dans l'oubli. Quand on n'eſt plus heureux,
Il faut s'enſevelir dans le fond des ténébres.
Eh ! que ſervent les rangs, les noms les plus célébres,
Les palmes, les lauriers cueillis à pleines mains,
A qui doit éviter tous les yeux des humains ?
A travers les reſpects qu'ils rendroient à leur Maître,
Je verrois le mépris que le malheur fait naître ;
Leur aſpect, leurs regards, leur hommage trompeur,
D'autant de coups mortels me perceroient le cœur....
Qu'on ne m'approche plus ; qu'on ait ſoin au contraire
De m'éviter. Je ſçais punir un téméraire
Qui n'exécute pas mes ordres abſolus. (*Il ſort.*)

LUSIGNAN.

Ah ! Tancrede, arrêtez.... Il ne m'écoute plus.

SCENE II.

LUSIGNAN, *ſeul.*

De ſes ſens égarés il a perdu l'empire.
Je crains qu'il ne ſuccombe à cet affreux délire ;
Et que, dans ſes tranſports, il ne pouſſe l'horreur
Juſqu'à porter ſur lui ſes mains & ſa fureur.
Juſques au fond du cœur, je frémis, quand j'y penſe.
Ah ! ciel ! quelle ſeroit l'affreuſe récompenſe,
Et le funeſte effet des ſoins que je prends d'eux !
Je ne puis en perdre un, ſans les perdre tous deux.

Digitized by Google

Sa mort entraîneroit le trépas de ma fille.
O pere infortuné ! déplorable famille ! . . .
Observons-le des yeux.

SCENE III.

LUSIGNAN, UN GUERRIER, *de sa suite.*

LUSIGNAN.

N'a-t-on rien découvert ?

LE GUERRIER.

Seigneur. . . .

LUSIGNAN.

Eh ! bien ?

LE GUERRIER.

Boëmond erre dans ce désert.

LUSIGNAN.

Acheve, cher ami... Ciel ! notre état te touche !

LE GUERRIER.

Je viens de l'entrevoir. Comme une ombre farouche,
Il disparoît, si-tôt que l'on s'offre à ses yeux.

LUSIGNAN.

Il suffit qu'il respire, & qu'il soit en ces lieux.
Il faut absolument que la force en décide.
Rassemble promptement tes amis ; sois leur guide...
Mais Tancrede revient ; je n'ose m'éloigner.
Suis-moi, sans être vû : je te vais enseigner

Digitized by Google

Le service important que tu pourras me rendre.

LE GUERRIER.

Seigneur, ils sont tous prêts; vous n'avez qu'à m'apprendre..... (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

TANCREDE, *seul.*

Chaques réflexions, dans mon cœur furieux,
Sont autant de bourreaux ardens, ingénieux
A me faire éprouver la plus vive torture:
Elle augmente sans cesse. Est-il dans la nature
D'être si malheureux, sans être criminel?
Le Ciel veut que j'en sois un exemple éternel!...
Quelle fatalité du sort qui me déteste
Me ramene toujours vers cette urne funeste?
Sans cesse j'y reviens, sans m'en appercevoir....
Quelle main sacrilege a rendu ce devoir
Aux restes criminels de tout ce que j'abhorre?
Quel spectacle, pour moi, plus outrageant encore!
Quoi! ce vase d'opprobre est couronné de fleurs!
On n'aura pas manqué de l'arroser de pleurs.
Ainsi, sans le sçavoir, on honore le crime;
Et souvent il usurpe un culte illégitime,
Que la crédule erreur croit rendre à la vertu....
Mais d'où vient que moi-même, immobile, abbattu,
Je reste à contempler cet objet qui me tue?
Allons, détournons-en & mon cœur, & ma vûe.

Digitized by Google

Je me ſens attendrir; je ne dois que haïr :
Fuyons... Ah ! malheureux ; je ne ſçaurois me fuir !
Tout me ſuit. Où porter ma fureur & mes larmes ?...
(*On entend un cliquetis d'armes.*)
J'entends des cris confus, mêlés au bruit des armes ;
De quelque malheureux on attaque les jours....
Un ſeul contre pluſieurs : volons à ſon ſecours.
(*Il va pour ſecourir.*)

SCENE V.

PLUSIEURS GUERRIERS, *qui veulent forcer Boëmond à ſe rendre ;* TANCREDE, *armé, avec la viſiere baiſſée.*

UN GUERRIER.

Rendez-vous... Mais qui vois-je ? ... Ah ! fuyons, c'eſt lui-même.
(*Les Guerriers ſortent.*)

SCENE VI.

TANCREDE, *armé de toutes pieces ;* BOEMOND, *un peu en déſordre.*

TANCREDE.

C'eſt cet ami ſi cher à ma tendreſſe extrême ! . . .

BOEMOND.

Vous avez défendu les jours d'un malheureux :
Lorſque je dois la vie à vos ſoins généreux,

Digitized by Google

De quel Guerrier, Seigneur, faut-il que je la tienne?

TANCREDE.

De celui qui t'a dû plus d'une fois la sienne.

(*Il leve sa visiere.*)

Tiens, vois, mon cher Boëmond.

BOEMOND.

C'est Tancrede!

TANCREDE.

C'est moi,

Qui suis encor bien loin d'être quitte envers toi.

(*Il l'embrasse.*)

Quel bonheur!... Ah! faut-il, (pardonne ce reproche,)

Que ce soit le hazard enfin qui nous rapproche,

Et non pas l'amitié! N'en as-tu plus pour moi?...

Tu parois me lancer des regards pleins d'effroi;

Tu frémis du danger où t'a mis un perfide;

Mais tu seras vengé de sa rage homicide.

J'ai vû; j'ai reconnu, parmi ces assassins,

Des gens de Lusignan: sans doute, leurs desseins

Étoient de t'arracher ta vie infortunée.

Tu leur nuis: ils voudroient qu'elle fût terminée.

BOEMOND.

Ils seront, avant peu, vengés d'un malheureux:

Je ne reviens ici que pour combler leurs vœux.

TANCREDE.

Ne crains rien; je sçais tout: un Guerrier de ta suite

M'est venu révéler les causes de ta fuite.

BOEMOND.

Je viens désavouer ces funestes secrets.

Digitized by Google

TANCREDE.

Ah! n'en murmure pas, laisse-là ces regrets:
Le rapport qu'on m'a fait ne doit pas les produire:
De ce que je te dois, on n'a fait que m'instruire:
Est-ce t'avoir trahi, que de m'avoir appris
Que j'ai reçu de toi des services sans prix?
Devoit-on me cacher, me taire que ma vie,
Sans toi, plus d'une fois, m'auroit été ravie;
Et que sans cesse armé contre la trahison,
A détourner le fer, la flamme, & le poison,
Tu mettois constamment toute ta prévoyance;
Que tu t'es exilé, comptant que ta présence
Causeroit mon trépas? Tu n'as fui de ma Cour,
Que pour ne plus nourrir le trop funeste amour
Dont on brûloit pour toi: tu t'en es fait un crime,
Et tu t'en es rendu l'innocente victime.
Ah! devois-je ignorer qu'à la tendre amitié,
Jamais aucun mortel n'a tant sacrifié?
Non, l'aveu qu'on m'a fait n'est point une imprudence.

BOEMOND.

Le traître!...

TANCREDE.

Il m'étoit dû. Sans cette confidence,
Je serois demeuré le plus grand des ingrats,
Et du moins ce malheur ne m'arrivera pas.

BOEMOND.

Seigneur, un malheureux, poussé par un faux zele,
Pourroit vous avoir fait un rapport infidele.

Digitized by Google

TANCREDE.

Laisse-là ce détour, il te serviroit peu :
En vain tu veux avoir recours au désaveu,
Je n'y croirai jamais : ce n'est qu'un artifice,
Un mensonge obligeant, un nouveau sacrifice,
Que te suggere encor la plus tendre amitié.
Ne pousse pas plus loin ton zele & ta pitié.

BOEMOND.

Je ne puis convenir.... O Ciel ! comment lui dire ?...
Le désordre où je suis devroit bien vous suffire.

TANCREDE.

Oui, je vois clairement ce qui peut le causer.

BOEMOND.

On peut avoir eu l'art de vous en imposer ;
Vous avez pû vous-même aider à vous surprendre ;
Il n'est guere possible aux Rois de se défendre
D'une fatalité qui les suit en tous lieux.
Il semble que toujours invisible à leurs yeux,
Un nuage répand son ombre autour du trône ;
Le même tourbillon par-tout les environne ;
Sans cesse enveloppés, restreints de toutes parts,
Eh ! comment peuvent-ils étendre leurs regards
Hors de ce cercle étroit où leur Cour les renferme ?
Ils ne vont pas plus loin ; au-delà de ce terme,
Tout est vague pour eux, tout n'est qu'obscurité,
Et c'est-là qu'ils pourroient trouver la vérité.

TANCREDE.

Je ne la cherche plus ; ton zele m'importune,
Et ne fait qu'augmenter encor mon infortune.

Digitized by Google

Laisse-moi mon malheur, il ne peut plus changer.

BOEMOND, *à part.*

Ciel ! auroit-il été jusques à se venger ?

TANCREDE.

Enfin, sur le passé, je t'impose silence.

BOEMOND, *à part.*

Ah ! si je le croyois !... Faisons-nous violence.

TANCREDE.

Ecoute, & résouds-toi de seconder mes vœux.

BOEMOND, *à part.*

Tout augmente l'horreur de mes soupçons affreux.
(*haut.*)
Voyons, en quoi faut-il que mon bras vous seconde?

TANCREDE.

Je suis las d'occuper, sur la scene du Monde,
Ce poste éblouissant où je suis parvenu,
Et si fort envié, quand il n'est pas connu ;
Mais que je crois bien plus une charge importune,
Qu'une insigne faveur de l'aveugle fortune,
Dans l'état où je suis.

BOEMOND.

Que vous en jugez mal !

TANCREDE.

Je renonce à l'honneur d'être le point fatal,
Le centre des regards & des coups de l'Envie,
Et le dernier plaisir que j'aurois dans ma vie,
Seroit de te laisser le rang que tous nos Rois
M'ont fait au-dessus d'eux. Je te donne ma voix;
Et si tout l'Orient n'en juge pas de même,
J'ai de quoi réparer son injustice extrême,

Digitized by Google

Et du bandeau Royal illuſtrer la vertu.
Du pouvoir ſouverain ſois enfin revêtu.

BOEMOND.

Moi?

TANCREDE.

Que Tyr & Sidon te préparent des fêtes.
Tu m'as aidé toi-même à faire ces conquêtes.
Ces peuples, enchantés de paſſer ſous tes loix,
Béniront à jamais ma tendreſſe & mon choix.
Je m'acquitte envers eux, lorſque je te les donne;
J'aſſure leur bonheur; j'honore leur couronne.

BOEMOND.

Seigneur, y penſez-vous?

TANCREDE.

Au plus ſage mortel,
Je ne donne qu'un trône, il mérite un autel.

BOEMOND, *à part.*

Je ne puis ſoutenir l'encens dont il m'accable.

TANCREDE.

C'eſt le dernier bonheur dont je ſerai capable.
Il eſt rare qu'un Roi, l'amour de ſes Sujets,
Leur laiſſe un Succeſſeur qui ſuive ſes projets,
Et qui daigne avec ſoin imiter ſa conduite.
S'il a jamais été deux Auguſtes de ſuite,
On ne l'a vû qu'en France, où l'un des plus grands Rois
Qui jamais ait tenu le ſceptre des François,
Se trouve remplacé par un fils magnanime,
Dont la haute valeur, d'une voix unanime,
A déjà mérité, par des faits immortels,
De partager l'encens, le culte & les autels

Digitized by Google

Qui ſont dûs à l'auteur de ſa race héroïque.
Je veux revivre en toi ; ſois ma reſſource unique ;
La plus tendre amitié vaut bien les droits du ſang ;
Ma tendreſſe t'adopte & te donne mon rang.

BOEMOND.

D'où vient cet abandon ? Quels projets ſont les vôtres ?

TANCREDE.

Je ne veux plus regner : pour rendre heureux les autres,
Il faut l'être ſoi-même, & je ne le ſuis plus.

BOEMOND.

Eh ! vous l'êtes encore.

TANCREDE.

Eſſuirois-je un refus ?...
Parle.

BOEMOND.

L'Ambition, mere de tant de crimes,
Ne me compta jamais au rang de ſes victimes.
(*à part.*)
Plût au Ciel que l'ardeur de ſon affreux poiſon
Eût toujours dévoré mon cœur & ma raiſon !
(*haut.*)
Du moins, par cet endroit, vous pouvez me connoître ;
Je ſerois Souverain, ſi j'avois voulu l'être ;
Plus d'un ſceptre ſouvent s'eſt offert ſous mes pas ;
Il ne m'a point tenté, je ne changerai pas ;
Votre pourſuite eſt vaine, auſſi-bien qu'importune ;
Mon cœur, mes ſentimens, mon état, ma fortune
Et mes deſſeins ſeront les mêmes à jamais....
Mais pourquoi renoncer à regner déſormais
Sur des peuples ſi chers, que vous & la Victoire,
Au prix de tant de ſang, de travaux & de gloire,

Avez

Digitized by Google

Avez tirés du joug & des barbares mains
De cette Nation, l'opprobre des humains.
Puisque vous les avez tirés de leur misere,
Vous leur appartenez en qualité de pere.
Les avez-vous conquis pour les abandonner ?
La nature, d'ailleurs, doit vous déterminer ;
Et pourquoi dépouiller votre auguste famille ?
En attendant un fils, vous avez une fille ;
Vous avez une épouse : espérez qu'en son flanc
Le Ciel fera germer votre généreux sang,
Qu'elle vous rendra chef d'une race immortelle ;
Et qu'à jamais issus d'une tige si belle,
De nombreux rejettons, sans cesse renaissans,
Couvriront l'Orient de rameaux florissans.
Tel est votre avenir.

TANCREDE.

Inutile espérance.
Tu formes-là des vœux hors de toute apparence.
J'ai proscrit Sidonie à jamais.... Tu gémis....
Et quant à Mélisende,...

BOEMOND.

Achevez.... Je frémis.

TANCREDE, *en lui montrant l'urne.*

Tiens, vois.... Regarde là.

BOEMOND.

Quel spectacle funeste !

TANCREDE.

D'une indigne moitié, voilà tout ce qui reste.

BOEMOND.

Mélisende n'est plus !... Malheureux, défends-toi :
Tu me vois furieux.

TANCREDE.

Contre qui ? Contre moi ?

BOEMOND.

Oui, barbare.

TANCREDE.

Boëmond, quel délire est le vôtre ?

BOEMOND.

Il est digne de moi... Périssons l'un par l'autre.
Je ne te connois plus que pour un assassin.
Tu m'as fait cent fois plus que me percer le sein...
Ote-moi donc le jour... Acheve donc ma vie...
J'aimois l'infortunée à qui tu l'as ravie,
Je l'adorois... C'est toi qui me l'as trop fait voir.
Mon malheur n'étoit pas difficile à prévoir.
Tu n'as jamais voulu me permettre la fuite.

TANCREDE.

Ah ! perfide ! ainsi donc c'est toi qui l'as séduite ?

BOEMOND.

Arrête, sacrilege, & ne blasphéme pas.
Donne des pleurs de sang à ses divins appas ;
Tombe aux pieds de son ombre, adore cette épouse,
Que ta fureur toujours injustement jalouse,
T'a fait précipiter dans la nuit du tombeau.
Je venois à tes yeux présenter le flambeau.
Elle seroit encor... Mais... ô rage impuissante !...
Adore-la, te dis-je, elle étoit innocente.
Je ne vivois encor que dans le seul dessein
De remettre l'amour & la paix dans ton sein ;

Digitized by Google

J'y plongerai la mort... Se peut-il que la foudre
Ait toujours dédaigné de me réduire en poudre ?
Quel prodige inouï la retient dans les cieux ?
Ne seroit-elle plus que pour les malheureux ?

TANCRÈDE, abbattu.

Elle étoit innocente !....

BOEMOND.

Oui ; je suis seul coupable.
Dévoré, malgré moi, d'un amour implacable,
J'ai tenté, mais en vain, de t'arracher sa foi.
Les conseils d'un des miens, aussi pervers que moi,
M'ont poussé, par degrés, jusqu'au fond de l'abîme.
Hélas ! peut-on prévoir où mene un premier crime ?
C'est lui, de mon aveu, qui t'a toujours tendu
Ces piéges où cent fois tu te serois perdu....

TANCRÈDE.

Tu voulois mon trépas, & malgré ton envie,
C'est toi qui cependant me conservois la vie.

BOEMOND.

Il est vrai ; l'amitié qui triomphoit toujours,
Au moment du danger, volait à ton secours.
Quel coupable n'est pas la proye & la victime
Des vautours dévorans attirés par le crime ?
Le remords dans mon cœur ; mais toujours combattu,
Y jettoit quelquefois des lueurs de vertu.

TANCRÈDE.

Mais ces lettres enfin ?...

BOEMOND.

On les a détournées ;
C'est à toi que l'amour les avoit destinées.

Digitized by Google

TANCREDE.

A moi !...

BOEMOND.

C'eſt une fraude, un vol prémédité.
Ce miniſtre odieux de mon iniquité,
Vouloit m'en faire, un jour, des titres de vengeance.
Le ſort s'eſt, avec lui, trouvé d'intelligence.
Ces témoins, confirmés par les plus faux rapports,
Ont produit dans ton ſein les plus affreux tranſports.
L'infâme, à mon inſçu, ſous une ombre ſi noire,
A cru mettre à couvert mon honneur & ma gloire;
Il n'a mis que le comble aux crimes que j'ai faits :
La vengeance eſt toujours le plus grand des forfaits.

TANCREDE.

Ce dernier coup m'abbat. Quelle horreur vient d'éclore !...
Qu'ai-je appris ! Qui m'eût dit que l'on pouvoit encore
Accroître à l'infini mes maux & mes douleurs ?
Eh ! quoi ! je n'étois pas au comble des malheurs ?

BOEMOND.

Le voilà, mais trop tard, cet aveu déplorable
Qui fait que tu revois encore un miſérable...
Donne-moi donc enfin le prix de ma fureur;
Cede à ta rage... Eh ! quoi ! tu recules d'horreur !

TANCREDE.

Elle étoit fidelle !...

BOEMOND.

Oui... N'eſt-il en ta puiſſance
Que de faire couler le ſang de l'innocence ?...
Mais je lis dans ton cœur : le dernier des humains
N'eſt digne de périr que de ſes propres mains.

(Il ſort.)

Digitized by Google

SCENE VII.

TANCREDE, *seul.*

Voilà donc quelle étoit l'ame double & traîtresse
D'un monstre revêtu des traits de la sagesse,
Et des dehors trompeurs de la tendre amitié !
Avec quelle noirceur il m'a sacrifié !
O Ciel ! pour m'accabler de plus de barbarie,
La vertu se transforme & se change en furie ;
Et je n'ai découvert d'affreuses vérités,
Que quand j'ai mis le comble à mes iniquités !

SCENE VIII.

TANCREDE, LUSIGNAN.

TANCREDE.

Venez, infortuné ! Que n'ai-je pû vous croire !
Vous avez pénétré dans l'ame la plus noire.
Vous pouvez m'accabler ; je m'offre à tous vos traits ;
Boëmond n'étoit qu'un traître.

LUSIGNAN.

Il expire ici près.

TANCREDE.

Que m'importe à présent ou sa mort ou sa vie ?
Tout son sang ne sçauroit laver son infamie ;
Et quand il renaîtroit pour mourir chaque jour,
Il ne me rendroit pas l'objet de mon amour.

Digitized by Google

Redemandez-moi donc cette chere victime :
Eclatez, vengez-vous, tout vous eſt légitime.

LUSIGNAN.

Je ne ſçaurois que plaindre & reſpecter vos pleurs :
Ce droit inviolable eſt celui des malheurs.

TANCREDE.

Quelle indigne pitié ! Quoi, vous êtes ſon pere,
Et quand j'ai fait périr une fille ſi chere,
Vous plaignez l'aſſaſſin, au lieu de l'immoler !

LUSIGNAN.

Hélas ! je ne pourrois jamais me conſoler,
Si ma fille en effet avoit trahi ſa gloire ;
Mais puiſqu'elle remporte une entiere victoire
Sur ſon perſécuteur & ſur ſa trahiſon,
Mon fils, le déſeſpoir ſeroit hors de ſaiſon,
Et ne vous rendroit pas l'objet de votre flamme ;
Ne la faites-vous pas renaître dans votre ame ?

TANCREDE.

Je ne la perds pas moins, ſans eſpoir de retour.

LUSIGNAN.

Ne lui rendez-vous pas votre cœur, votre amour,
Et toute votre eſtime ?

TANCREDE.

Hélas ! ſi je l'adore !...

LUSIGNAN.

Elle a tout retrouvé, ſi vous l'aimez encore.

TANCREDE.

Je ferai plus... Et vous, les inſtans nous ſont chers ;
Faites chercher ma fille au fond de ces déſerts,
S'il en eſt tems encore.... O déplorable pere,
Les imprécations faites dans ta colere

Digitized by Google

Auront eu leur effet! ... Je suis si malheureux! ...
Allez, & puissiez-vous remplir mes derniers vœux!

(*Lusignan sort.*)

SCENE IX.

TANCREDE, *seul, à côté d'un monument, sous lequel Mélisende & Sidonie sont cachées.*

Et nous, ne songeons plus qu'à rejoindre sa mere.
Oui, je te prouverai combien tu me fus chere...
Ecartons nous; cherchons, au fond de ces forêts,
A nous mettre à l'abri des regards indiscrets,
Et des soins qu'on prendroit pour conserver ma vie.
Chere épouse, en quel lieu me fûtes-vous ravie?
Heureux, si je pouvois trouver l'endroit fatal! ....
(*Il apperçoit un monument.*) (*Il lit l'inscription.*)
Quel est ce monument? .... » A l'amour conjugal.
» C'est ici que repose une épouse fidelle,
» En attendant l'objet de sa flamme immortelle. «
Oui, je te suis. Ta mort & la mienne, en ce jour,
Seront également l'ouvrage de l'amour.
Je meurs pour t'aller rendre un éternel hommage.
Trop heureux d'expirer aux pieds de ton image,
Et qu'un même tombeau. ....

(*Il va pour se frapper.*)

SCENE X.

TANCREDE, LUSIGNAN, MÉLISENDE & SIDONIE, *se levant & arrêtant le bras de Tancrede.*

SIDONIE.

Mon pere !....

MÉLISENDE.

Cher époux !....

TANCREDE, *désarmé.*

Qu'entends-je !... Quel prodige a suspendu mes coups ?

MÉLISENDE.

Tancrede, reconnois ta fille & ton épouse.

TANCREDE.

Qui vous a pû sauver de ma fureur jalouse ?

MÉLISENDE.

Melusine & mon pere ont conservé nos jours.

TANCREDE.

Ah ! que ne dois-je pas à leur divin secours !
Vous vivez l'une & l'autre ! O ma chere famille !
Je me retrouve encore entre vous & ma fille,
Et je lis dans vos yeux un pardon généreux.

MÉLISENDE, *en embrassant son époux.*

Va, l'amour qui pardonne est encor trop heureux.

FIN.

ÉPITRE

Digitized by Google

ÉPITRE DE CLIO,

A MONSIEUR DE B***,

Au sujet des Opinions répandues depuis peu contre la Poësie.

TOI, jadis élevé dans mon sein,
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens, prends la plume & le style d'Horace,
Ecoute, écris & venge le Parnasse.
Le Fanatisme, au bas de ce Vallon,
Veut pervertir les enfans d'Apollon;
Et leur prêchant un nouveau catéchisme,
Porte avec lui le scandale & le schisme:
Tâchons enfin d'arrêter les projets
De l'hérétique. Assez de nos Sujets,
Comme brebis, se suivant l'une & l'autre,
Pour son bercail, ont déserté le nôtre.
Aux nouveautés toujours prostitué,
Et dans l'erreur Sophiste habitué,

Quand il lui plaît, sa plume hétérodoxe,
En axiome érige un paradoxe ;
Sa bouche exhale un aimable poison,
Le tort lui sert autant que la raison,
Et tout chemin le conduit à la gloire.
Ce fut ainsi qu'au temple de Mémoire,
Il appella de la prescription
Dont jouissoit le Chantre d'Ilion.

Mais ce n'est plus la querelle d'Homere,
Il donne encor dans une autre chimere ;
Il va, dit-on, du faux charme des vers,
Désabuser pour jamais l'Univers ;
Et pour donner plus d'essor au génie,
Anéantir la rime & l'harmonie.
Tel Alexandre, étant prêt d'échouer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénouer.

Pour maintenir notre gloire & nos charmes,
Je n'ai besoin que de nos propres armes ;
Quoique pourtant nos doux amusemens
Soient au-dessus des vains raisonnemens.

Loin tout Censeur qui n'a que du génie,
A qui souvent la Nature dénie
Ce sentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le vrai sçait d'abord prévenir
C'est au Goût seul à juger d'un ouvrage ;
Par le plaisir, il regle son suffrage ;
Doux préjugé de l'esprit & du cœur,
De l'analyse il brave la rigueur ;

Digitized by Google

Et dédaignant les disputes de Classes,
Ne reconnoît pour Juges que les Graces.
Mais rassemblons ces griefs prétendus,
Que l'ignorance a, chez vous, répandus.
Au bas du Pinde, il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint, *que nos folles humeurs*
Ont appauvri la langue & les rimeurs;
Que l'art des vers est un jeu d'aventure,
Où le bon sens se trouve à la torture;
L'esprit contraint par les difficultés,
N'y jouit plus des mêmes facultés.
Tyrannisé par des loix insensées,
Qui font toujours avorter ses pensées,
Il est enfin réduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altere la mesure,
Son synonyme allonge la césure:
Par l'hiatus, cet autre est éconduit;
La rime oblige à faire un long circuit;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer le sens dans les paroles,
Et les beaux vers sont enfans du hazard.
Ceux qui sont nés peu propres à notre Art,
Osent ainsi taxer, sans connoissance,
La langue, & nous, de leur propre impuissance.
Ainsi, jadis, avant que, sur les mers,
On eût trouvé mille chemins divers,

Digitized by Google

On regardoit ces barrieres profondes,
Dont l'Océan sépare les deux Mondes,
Comme un obstacle opposé par les Dieux,
Pour contenir les mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur Patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuse industrie,
De jour en jour, feroit des Matelots?
Qu'on les verroit, triomphans sur les flots,
Assujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle asservir les étoiles?
Telle pourtant l'adresse des humains,
D'un pôle à l'autre, a tracé des chemins;
Malgré les vents & les flots infideles,
Neptune a vû voguer les citadelles
Vers ces climats où Plutus, jusqu'alors,
Avoit caché ses funestes trésors.
Avec autant de courage & d'adresse,
On s'est frayé des routes au Permesse;
Sans remonter à la source des tems,
Le dernier siécle a des faits éclatans.
On boit encore à la même fontaine
Où s'est alors abbreuvé la Fontaine.
Comme autrefois, sur les pas des neuf Sœurs,
On voit encor renaître autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au Chantre heureux du Vainqueur de la Ligue.
Que cet exemple, en dépit des clameurs,
Dans leur métier rassure les Rimeurs;

Digitized by Google

En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mysteres :
Heureuse enfin, s'ils goûtent des avis
Que, dans ce siécle, on n'a gueres suivis !
Notre métier demande un long usage,
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sçachez qu'en vain un astre bienfaisant
A fait de vous un Poëte en naissant,
Si, dès l'enfance, une heureuse culture
N'ajoûte encore aux dons de la Nature ;
Si l'on ne prend ses premieres leçons
Des Anciens & de leurs Nourriçons :
Car cette source unique & bienfaisante
Doit abreuver toute Muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer ;
Il y faut boire, & non pas s'enyvrer.
Dans votre langue, avant de rien produire,
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage & de leurs sens divers :
La langue est une, en prose comme en vers ;
Et la Grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits, leur juste expression
Ne souffre entr'eux aucune extension ;
Chacun contient son sens & son image
Précis, distincts & marqués par l'usage :
C'est votre maître absolu dans son choix,
D'autre que lui ne peut changer ses loix.

L'esprit en vain brille dans vos ouvrages,
Quand votre langue y reçoit des outrages;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter,
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débrouillant le texte par la glose,
Et traduisant votre pensée en prose.

Plus d'un Rimeur dans sa langue indigent,
Pour ses défauts toujours trop indulgent;
Quand il en trouve un exemple authentique,
Croit triompher d'une injuste critique:
Vous les voyez soûrire en suffisans
A des avis donnés par le bon-sens:
Leur souvenir, au besoin trop fidele,
Me cite alors un illustre modele;
Et s'en faisant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui:
Ainsi, sans soins & sans exactitude,
De leur licence ils font une habitude.

Rien de nouveau ne se pense aujourd'hui,
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui;
Il est trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux Filles de Mémoire;
Mais dans sa langue un Rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor sur son modele:
N'a-t-on pas vû son Disciple fidele,
Ce Satyrique, ami de Juvenal, (1)
D'imitateur se rendre original?

(1) *Boileau.*

Digitized by Google

Ainſi Racine amena ſur la ſcene
Après Corneille une autre Melpomene,
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'eſt plus que dans les tours.
Tout devient neuf, quand on ſçait bien le dire;
L'expreſſion eſt l'ame de la lyre.
Le plus beau trait, dans un vers mal rendu,
Eſt, pour l'Auteur, preſqu'autant de perdu;
Et ſa penſée appartient au Poëte,
Qui ſçaura mieux en rendre l'interprete.
La langue enfin eſt la baſe de l'Art,
Sur le Bermeſſe on s'embarque au hazard,
Si l'on n'en fait une étude profonde;
Joignez encor la pratique du monde.
Là, vous prendrez ce tour noble & coulant,
Ce ſtyle pur, ce langage galant,
Qu'avec Chaulieu, la Fare eut en partage,
Et dont la Fare a fait ſon héritage.
Heureux qui peut, chez d'illuſtres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons un Muſe attentive,
Se ſent toujours de ceux qu'elle cultive.

A votre langue appliquez donc vos ſoins,
Elle a de quoi fournir à vos beſoins.
Tel eût trouvé qu'elle eſt plus étendue,
S'il en eût fait une étude aſſidue,
Et d'un jargon étrange & précieux,
N'eût pas ſouillé le langage des Dieux.

Ce fut ainsi que déjà l'ignorance
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un Pédant, le fléau du métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare;
C'étoit Ronsard, dont la verve bizarre,
Aux mots du tems ne pouvant se borner,
Gâta la langue en la voulant orner.
C'en étoit fait, si le Ciel n'eût fait naître
Un Nourrisson qui devint votre Maître;
Malherbe apprit à ses contemporains
A se passer de ces termes profanes;
Qu'au grand regret de la pédanterie
Il renvoya chacun dans leur Patrie.
Il fut suivi par Racan & Maynard:
Tous deux instruits des finesses de l'Art,
Sçurent, au Pinde, amener sur leurs traces,
La pureté, l'élégance, & les graces;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs,
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les Muses florissantes,
De jour en jour, devenir languissantes;
Et la folie alors nous infecta
De ces Sonnets que Dulot inventa; (1)
La folle pointe, à l'antithèse unie,
Prit dans les vers la place du génie;

(1) *Dulot, inventeur des Bouts-rimés. Voyez Sarasin.*

Digitized by Google

Et le bon-sens, timide & sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.
Rêveuse, un jour, sans suite & sans compagne,
(Il m'en souvient,) j'errois dans nos campagnes;
Je m'amusois, pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos prairies:
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries;
L'aimable aspect de ses bords enchantés,
Son doux murmure, & ses flots argentés,
Tout rappella, dans ma triste pensée,
Le souvenir de sa gloire passée:
Plus vivement je sentis mes malheurs:
Fleuve divin, dis-je, en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives!
Le barbarisme a dépeuplé tes rives:
Jusques à quand, ô source des beaux vers,
Couleras-tu sans fruit pour l'Univers?
A peine, hélas! Sarrasin & Voiture
Ont, en passant, goûté d'une eau si pure.
Le Fleuve alors, agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques eaux;
Et s'élevant sur son urne azurée,
Je fus ainsi par ce Dieu rassurée:
» Un autre goût va changer notre sort:
» La Terre s'ouvre, un nouveau Peuple en sort;
» Toutes mes eaux auront peine à suffire;
» Et toi, remets des cordes à ta lyre. »

Digitized by Google

Il dit ; l'espoir, plus prompt que les Zéphirs,
Vint dans mon cœur ramener les plaisirs.
Pour annoncer ma commune allégresse,
Je fus chercher les Nymphes du Permesse.
Dans un bocage, où je crus les trouver,
Un Inconnu s'occupoit à rêver :
Quel souvenir réveilla ma tendresse !
Je soupirai de joye & de tristesse.
Au même endroit, c'est ainsi qu'autrefois
Je rencontrai Sophocle dans ce bois ;
C'étoit lui-même ; il m'apprit son histoire :
» Pour achever ce qui manque à ma gloire,
» Le Ciel, dit-il, sous ces traits que tu vois,
» Me rend au Monde une seconde fois ;
» Et sous le nom de l'aîné des Corneilles,
» J'y produirai mes plus grandes merveilles.
» Va, laisse-moi recueillir mes esprits. «
Alors parut à nos regards surpris,
Dans les Etats de ma sœur Mélpomene,
Ce lumineux & nouveau phénomene,
Qui, moins brillant en commençant son cours,
A l'Hélicon donna de si beaux jours.
Cet avenir prédit par le Permesse,
S'ouvrit enfin, & remplit sa promesse.
De jour en jour, nos heureuses leçons
Firent alors d'illustres nourrissons.
Un autre Auguste eut un autre Mécene ;
Qui fit couler le Tibre dans la Seine.

Digitized by Google

Le Barbariſme, encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnaſſe François ;
Un Ariſtarque, avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette Hydre ridicule ;
Du Dieu des vers miniſtre ſouverain,
A la licence il mit un juſte frein :
Notre Art ſoumis à l'exacte Grammaire,
Comme autrefois, ne fut plus arbitraire ;
Ami d'un ordre, après lui, mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hazardé ;
Et ſe bornant à leur ſens légitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'eſt ſynonyme.
Le vers alors, pendant ſa dureté,
Avec la forme, acquit la pureté.
Pégaſe alloit par bonds & par ſecouſſes ;
Il lui donna des allures plus douces :
Sur le Parnaſſe, enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût ;
Et termina plus de travaux qu'Alcide.

Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui, ſur le ton le plus mélodieux,
Sçut moduler le langage des Dieux :
Lui, dont la veine harmonieuſe & pure,
Prenant ſon cours du ſein de la Nature,
Comme un ruiſſeau murmurant & flueux,
Charme l'oreille, & coule juſqu'au cœur :
Il vint apprendre aux Muſes délicates
A rejetter ces expreſſions plates,

Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille & discordans entr'eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et, comme lui, sauver leurs dissonances!
Il est des airs qu'on pourroit avouer;
Mais sur la lyre on ne peut les jouer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter : leur fausse mélodie,
Malgré son art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.
Il faut encor, outre un heureux génie,
L'oreille juste, & propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté :
Le vers n'est fait que pour être chanté;
Dans sa secrette & douce méchanique,
Il a son mode, & son genre harmonique;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner :
Ce que la langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne;
L'esprit, sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussi-tôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flatter l'organe est le point nécessaire:
A cet appas le cœur se livre, & suit
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la Nature est avare :
Tel en partage eut l'esprit le plus rare,

Digitized by Google

Mais, dans un vers toujours mal agencé,
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire,
Si vous forcez les cordes de sa lyre.
Il fut un tems moins facile aux Rimeurs,
Quand le langage, aussi dur que les mœurs,
A vos aînés ne fourniſſoit qu'à peine
De quoi ſuffire à leur ruſtique veine;
Dès-lors, au Pinde, en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en eſt un qui fut grévé de blâme; (1)
Pour avoir dit: *comparable à ma flamme.*
Cet hémiſtiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et ſoutenu par ceux que je condamne:
Mais je ne puis rafiner leur organe.
S'il m'en ſouvient, on a bien réclamé,
Certain Sonnet fait pour être blâmé.
A ce propos, on dit qu'un jour Thalie
Fut commander des vers à la Folie:
Çà, dit ma ſœur, ſous ton joyeux bonnet,
Il me faudroit trouver un plein Sonnet
De traits fallots, où l'antitheſe brille;
Je veux ſur-tout que la pointe y fourmille....
Soit, dans ce goût, aurez Sonnet exquis:
Je ſçais un fat, &, qui plus eſt, Marquis;

(1) *Malherbe.*

Digitized by Google

Tous les matins, il rime à sa toilette :
C'est-là sans faute où j'en ferai l'emplette....
Pas n'y manqua : dans un papier roulé,
Le doux Sonnet (1), bien musqué, bien moulé,
Par un Zéphir fut remis à Thalie.
Bon, dit ma sœur, ceci sent l'Italie ;
A nos gourmets j'en veux faire un présent ;
Sçachons au vrai quel goût regne à présent :
En plein Théâtre il faudra qu'on le lise.
Certain caustique en fit bien l'analyse,
Et le siffla ; mais le Sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avouerai, la prose est plus unie ;
Vous triomphez, disois-je à Polymnie, (2)
Tout est changé dessus notre horison,
La prose y va ramener la raison :
L'art de rimer n'est plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.
Non, reprit-elle, & leurs écrits pervers
Ne vaudront pas mieux en prose qu'en vers ;
Malgré mon air aisé, doux & facile,
Ils trouveront une Muse indocile,
Qui les séduit par des dehors flatteurs :
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les fastes de la prose :
Et quel est donc le titre qu'elle oppose ?

(1) *Le Sonnet du Misanthrope.*
(2) *Muse qui préside à l'Eloquence.*

Digitized by Google

Contre un Horace eſt-il plus d'un Varron ?
En vain je cherche encore un Ciceron ;
Si j'avois pû, compte que dans Athenes,
J'euſſe formé bien d'autres Démoſthenes.
Ce qu'ont écrit les Grecs & les Romains,
En chaque genre, eſt encor dans nos mains :
Qui des deux Arts, juſqu'au ſiécle où nous ſommes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes?
Raſſure-toi, laiſſe à ces détracteurs,
D'un autre ennui fatiguer leurs lecteurs ;
Et ne crois pas qu'on abjure une étude,
Dont le plaiſir a fait une habitude,
Et que le goût, en tout tems, en tous lieux,
A fait chérir des mortels & des Dieux.

Gardez-vous bien d'affranchir vos myſteres
De la rigueur de leurs loix ſalutaires :
La tolérance y nuiroit encor plus.
Déjà les vers ne ſont que trop déchus ;
Vous les perdrez par trop de complaiſance.
L'eſprit s'endort ſur la foi de l'aiſance.

Quand un projet conçu bien nettement,
Eſt à loiſir digéré mûrement,
On eſt ſurpris de ſa propre abondance :
Les vers heureux coûtent moins qu'on ne penſe,
Et les ſujets les ſont naître à leur gré ;
Comme un creuſet échauffé par degré,
L'eſprit veut l'être avec économie ;
Dans l'Art des vers, comme dans la Chymie,

Digitized by Google

Plus d'un Artiſte a ſouvent éprouvé
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé:
C'eſt un hazard, mais il eſt néceſſaire;
Et d'un Rimeur, c'eſt la chance ordinaire.
Qu'ils ſçachent donc, moins preſſés de rimer,
D'un feu pareil ſe laiſſer animer:
Mais leur jeuneſſe eſt follement avide
D'un nom précoce & toujours peu ſolide;
Au bas du Pinde ils viennent eſſouflés,
Et pour jamais ils y reſtent ſiflés.
Dis-leur de prendre une courſe moins vive.
Plus on ſe preſſe, & plus tard on arrive.
Je dirai plus: le langage des Dieux
S'eſt, de lui même, arrangé pour le mieux:
Son méchaniſme, appellé tyrannie,
Plus qu'on ne penſe, eſt utile au génie:
Cette contrainte eſt une invention
Qui le conduit à ſa perfection.
L'eſprit veut être un peu mis à la gêne;
C'eſt l'aiguillon qui le tient en haleine,
Qui, par l'obſtacle, irritant ſon reſſort,
Occaſionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un eſſor qui l'étonne.
C'eſt par effort que le ſalpêtre tonne;
S'il n'eſt contraint, il reſte ſans vigueur;
Et ne produit qu'une vaine vapeur:
Plus on le preſſe, & plus on le reſſerre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.

Ainſi

Ainſi l'eſprit, dans ſes difficultés,
Semble augmenter encor ſes facultés ;
A ſon profit il tourne les obſtacles,
Et la contrainte enfante les miracles.
Mépriſez donc des projets ſurannés,
Que le bon-ſens a déjà condamnés. . . .
Ainſi parla contre ſa propre cauſe,
Celle de nous qui préſide à la proſe.
C'eſt donc à tort qu'on blâme une rigueur,
Qui maintient l'Art dans toute ſa vigueur ;
Et qu'on réclame, avec l'indépendance,
La prétendue & nuiſible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proſcrits :
Contentez-vous de ceux qu'il a preſcrits.

Vertumne, un jour, au lever de l'aurore,
Aſſis au pied de celle qu'il adore,
Dans ſes cheveux entrelaçoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs :
La tendre Amante attentive & charmée,
S'abandonnoit au plaiſir d'être aimée,
Et ſes beaux yeux aſſuroient ſon vainqueur
Qu'un même amour regneroit dans ſon cœur.
» Ah ! dit alors, Vertumne à la Déeſſe,
» Voici le tems fatal à ma tendreſſe :
» Des ſoins plus doux que ceux de notre amour,
» Vont déſormais vous charmer tour à tour.
» A vos jardins la ſaiſon vous rappelle,
» Pour leur donner une façon nouvelle ;

» Et je verrai jusqu'au tems des moissons,
» Vos espaliers, vos nains & vos buissons
» Vous occuper, au mépris de mes larmes,
» Peut-être même aux dépens de vos charmes;
» Qui sçait encor (puissé-je mal prévoir!)
» Si vos vergers rempliront votre espoir.
» Sans leur donner sans cesse la torture,
» Laissez-les croître au gré de la Nature:
» Par trop de soins, & par trop de façons,
» Vous fatiguez vos tendres nourriçons,
» Et vous perdez leurs plus belles années;
» A peine on voit leurs tiges couronnées,
» Qu'à leurs rameaux naissans & malheureux,
» Vous imposez un lien rigoureux;
» Bientôt un fer, encore plus terrible,
» Dans vos vergers fait un ravage horrible;
» Et l'on n'y voit que Dryades en pleurs,
» Sur des monceaux de feuilles & de fleurs.

Pour me blâmer, lui répliqua Pomone;
Mon cher Vertumne, attends jusqu'à l'automne.
C'est par mon art & mes soins bienfaisans,
Que j'entretiens mes arbres florissans;
De celui-ci, que ce lien redresse,
Contre les vents, j'assure la foiblesse;
Et je corrige un penchant malheureux;
Pôte à cet autre un bois infructueux,
Où follement sa sève s'évapore;
Cet arbrisseau, comblé des dons de Flore,

Digitized by Google

Me promet plus qu'il ne pourroit tenir,
Et de ſes fleurs il faut le dégarnir ;
Comment veux-tu que cet autre profite,
En lui laiſſant cette herbe parasite,
Et ce feuillage, où l'Aſne qui nous luit
Ne peut mûrir & colorer ſon fruit ?
Ainſi ma main retranche avec prudence,
Pour m'aſſurer encor plus d'abondance.
Vains érudits, téméraires cenſeurs,
Qui prétendez enſeigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Ronsard vous redreſſe ;
Car c'eſt à vous que ſon diſcours s'adreſſe.
Mais tel ſe plaint qu'on a mal-à-propos
Appauvri l'Art de la moitié des mots,
Qui trouve encor aſſez de verbiage
Pour allonger un ennuyeux ouvrage ;
Et les Rimeurs auroient encor beſoin,
Qu'on eût pouſſé la réforme plus loin :
Mais ſous leurs yeux ils ont plus d'un modele, (1)
Qui leur en donne un exemple fidele ;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter,
Il en eſt un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher ſur ſes traces :
Tu le connois, ce favori des Graces,
Lui dont les vers conſacrés aux Amours,
Seront les ſeuls qu'ils chanteront toujours :

(1) *On prétend que Quinault n'a pas employé plus de ſept ou huit cens mots différens dans ſes Poëmes.*

Il avoit peu de cordes à sa lyre,
Et cependant elle a pû lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut, dans un cœur, inspirer tour à tour.
La fiere Armide, & la tendre Angélique,
Nous a fait voir sur la Scene lyrique,
Qu'en peu de mots on peut être abondant.

D'un choix heureux l'expression dépend,
D'un terme unique, employé dans sa place,
Elle reçoit & sa force, & sa grace:
Qui la surcharge aussi-tôt la détruit.
Celui-là seul en tire tout le fruit,
Qui rejettant l'étalage & l'enflure,
Sçait la réduire à sa juste mesure;
C'est le grand art. La vraie expression
Ne va jamais sans la précision.
L'unique objet que notre Art se propose,
Est d'être encor plus précis que la prose;
Est c'est pourquoi les vers ingénieux
Sont appellés le langage des Dieux.

La période, au cordeau compassée,
De la mémoire est bientôt effacée:
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir:
Elle s'envole, & ne laisse après elle,
Qu'un sens confus qu'à peine on se rappelle:
Mais dans l'esprit, & dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au vers doux & flatteur,

Digitized by Google

D'insinuer ses charmes & ses graces,
Et d'y laisser les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du souvenir,
Et par lui-même il sçait s'y maintenir,
Sans s'altérer, ni sans perdre aucun terme
Du tour heureux & du sens qu'il renferme.
Ainsi l'esprit, dans un vers séduisant,
Peut, sans travail, s'instruire en s'amusant,
Et s'abbreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la mesure & les rimes,
N'empêchent pas, quoi qu'on ose avancer,
De mettre en vers tout ce qu'on peut penser.
C'est une audace aussi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux légers :
Il en est peu qui nous soient étrangers.
La Poësie, ainsi que la Peinture,
Dans son ressort a toute la Nature.
De tous les Arts qu'on cultive avec soin
En est-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la source, aussi *sainte* & féconde,
Ait eu son cours dès l'enfance du Monde ?
Ce fut alors que notre Art immortel
Prit sa naissance, à l'ombre de l'autel,
Parmi les jeux, la musique & la danse,
Dont il suivit les loix & la cadence.
Les Laboureurs, pour prix de leurs moissons,
Sur des autels de mousse & de gazons,

Digitized by Google

N'offroient alors qu'un tribut d'allegresse :
On les voyoit pleins d'une aimable yvresse,
Parés de fleurs, danser à demi-nus,
Et seconder leurs transports ingénus
Par des chansons naturelles & vives,
Qu'ils ajustoient à leurs danses naïves.
Qui peut nombrer les usages divers
Où les humains ont employé les vers ?
Pour rendre aux Dieux un plus célebre hommage,
La Piété parla notre langage,
Et nous remit le culte des autels,
Avec le soin d'instruire les mortels :
La vérité se servit des Poëtes,
Et la Sagesse en fit ses interpretes ;
Médiateurs entre l'homme & les Dieux,
Ils ont ouvert le commerce des Cieux.
Ces fondateurs du temple de Mémoire
Furent commis par l'Amour & la Gloire,
Pour couronner de myrthe & de laurier
L'Amant fidele & le fameux Guerrier.
Ignore-t-on que le Fils & la Mere
Ne parlent point d'autre langue à Cythere ?
Ainsi naquit, chez les premiers humains,
L'art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont transmis ces grands Maîtres.
Mais le jargon de vos premiers ancêtres
Ne put suffire à nos arrangemens ;
Le vers souffrit d'étranges changemens,

Digitized by Google

Il ne trouva ni nombre ni cadence
Dans une langue encor dans son enfance ;
Où l'on ne put, quoique l'on ait tenté, (1)
Donner aux mots aucune quantité,
Pour suppléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers vers ont été décorés
D'accords nouveaux au Parnasse ignorés ;
Et l'unisson de la rime naissante,
Vint ranimer leur chute languissante,
Et rehausser, par cette nouveauté,
Un Art réduit à l'ingénuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille & la pratique,
De jour en jour, rendirent moins Gothique.
A pas réglés le vers François marcha,
Une césure en deux le partagea,
Par un repos qui varie & réveille
Une mesure uniforme à l'oreille.
De mots entr'eux trop pleins de dureté,
On adoucit la premiere âpreté ;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phœbus.
L'élision, funeste à l'hiatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie.
Ainsi la France emprunta d'Ausonie

(1) *On a voulu faire autrefois des vers mesurés à la façon des Latins.*

L'alignement & le même niveau ;
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à peu près son modele,
Et vint à bout d'en construire un chez elle,
Sur un terrein peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond
Propre à fournir aux Muses étonnées
Toutes les fleurs qu'elles ont moissonnées.
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Ministre encor au-dessus de sa place,
L'Atlas du Trône & celui du Parnasse,
Ne rougit pas d'encenser nos autels :
A notre culte il porta les mortels ;
Des doctes Sœurs, dans un nouveau Lycée,
Il réunit la troupe dispersée,
Et mérita cet hommage éternel,
Dont nous payons son amour paternel.
Hélas ! jamais la Parque inexorable,
En enlevant un pere secourable,
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verser tant de pleurs après lui.
Thémis, sensible à nos vives allarmes,
Prit son bandeau pour essuyer nos larmes,
Et nous commit son propre protecteur,
Pour nous servir de pere & de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin, ce Roi qui sur les deux collines,

Par

Par la Victoire en triomphe amené,
Fut, par nos mains, tant de fois couronné,
D'un nouveau faste accrut encor sa gloire,
Fit de son Louvre un temple de Mémoire,
Y rassembla tout le sacré Vallon,
Et prit sa place à côté d'Apollon.
Mais je soupire en rappellant nos fastes.
Qu'un siécle à l'autre oppose de contrastes!
Et quel délire à nos regards surpris,
Fait à présent fermenter les esprits!
Las du bon-sens, l'erreur & le sophisme,
Les vont enfin livrer au fanatisme.
Tandis qu'ainsi j'écrivois à l'écart,
Au bas du Mont, jettant l'œil au hazard,
Je vis à gauche une épaisse poussiere,
Qui tout-à-coup obscurcit la lumiere;
Un bruit confus, mêlé de cris perçans,
Jetta l'allarme & l'effroi dans mes sens:
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au sommet des montagnes;
Bientôt l'écho, parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du Dieu des vers;
Et notre troupe, encore plus troublée,
Dans notre temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phœbus offrir un foible appui.
Là, sur un trône aussi brillant que lui,
Environné par Corneille & Racine,
L'aimable Dieu de la double colline,

D'un doux soûris accueillit les neuf Sœurs ;
Il nous donna des couronnes de fleurs
Venez, dit-il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverser, par des coups éclatans,
Des Marsias érigés en Titans.
Les yeux alors plein du feu qui l'embrase,
Il prend sa lyre, il monte sur Pégase,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars !
On y voyoit une antique Matrone,
Sous l'attirail & l'habit d'Amazone ;
Et sur son front, nos lauriers prophanés
Entrelaçoient ses cheveux surannés ;
De mille atours messéants à son âge,
Elle étaloit le risible assemblage ;
C'étoit la Prose avec nos attributs,
Qu'on amenoit pour détrôner Phœbus ;
Et sur son char attelé de Modernes,
Environné d'un gros de subalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté,
Qui sous leurs pieds, avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.
Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta son cartel outrageux ;
C'étoit un Drame en prose alembiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,

Digitized by Google

Dont Apollon soudain, avec mépris,
Au bas du Mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui descend des montagnes,
Tous nos Guerriers, guidés par nos Compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomene, un poignard à la main,
Des yeux, du geste, & d'une voix tonnante,
Encourageoit sa troupe fulminante.
On vit alors deux célebres rivaux,
Courir ensemble à des exploits nouveaux;
Sur leur égide, aux eaux du Styx trempée,
Pour sa devise un d'eux avoit trompée;
L'autre y portoit, écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector:
Un autre armé d'un stilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un lion;
Et les auteurs de la rébellion,
Tels que brebis par les loups harcelées,
Fuyoient, tombant comme feuilles grêlées.
Non loin de lui, sous un casque brillant,
Certain Lyrique, ayant pour cri *Roland*,
Se signaloit en faveur de la Rime:
Courage, ami, je te rends mon estime,
Lui dit alors le critique surpris;
Ton nom sera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liste,
L'inimitable & divin Fabuliste,

Digitized by Google

Que la chronique & les rieurs du tems
Mirent jadis au rang des végétans :
L'homme d'Esope, inconnu de soi-même ;
Enfin sortant de l'ignorance extrême
Qu'il eut toujours de sa rare valeur,
Fit aux mutins sentir, pour leur malheur,
Qu'il auroit pû, comme un nouvel Horace,
Seul contre tous, défendre le Parnasse.
La Rime avoit aussi parmi les siens,
Ce successeur des Comiques anciens,
Encor plus grand, si, dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dédaigner les suffrages
Des sats du tems qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Renard suivoit l'Auteur du Misanthrope.
Ici marchoient Malherbe & Calliope ;
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits :
Les vents, l'orage & la foudre à la fois,
Sur les mortels, par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances célestes.
Tels en fureur, du haut de nos remparts,
On les vit fondre, à travers les hazards,
Et sur la Prose éperdue & fuyante,
Faire tonner leur lyre foudroyante.
D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les Plaisirs, les Graces & les Jeux,
Initiés jadis dans nos mysteres,
Dans ce grand jour, servant de Volontaires,

Digitized by Google

Suivoient Chaulieu, la Fare & Pavillon;
L'Amour menoit leur joyeux bataillon.
Pour éviter une entière défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos marais;
Quand tout-à-coup des escadrons tout frais,
Au dépourvu prirent nos téméraires.
Ainsi, deux vents furieux & contraires,
Contre un vaisseau, d'un souffle impétueux,
Réunissant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, & d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais sans entrer dans des détails plus longs,
De ces Rimeurs tu connois tous les noms.
Que celui-là soit réputé Barbare,
Qui ne connoît l'Eleve de Pindare.
Après ce chef des Poëtes du tems,
Suivoit cet autre encor dans son printems,
Qui plus chargé de lauriers que d'années,
Passa l'espoir des Muses étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnasse François:
Le grand Henri n'eût pas, disoit Virgile,
Mieux rencontré dans le Chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui voloient sur leurs pas,
Il en est un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois sa valeur Poëtique:
D'un nouveau genre inventeur dramatique,

Digitized by Google

Quand il lui plaît, Melpomene en fureur,
Répand l'effroi, l'épouvante & l'horreur,
Fait ruisseler le sang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes,
Que jusqu'alors les timides Rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuster à nos mœurs.
Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce nourrisçon, que, depuis sa naissance,
Le Dieu des vers a pris soin de former:
Toutes mes Sœurs semblent le réclamer,
Il est l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage est sa langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon;
Et pour sa gloire, & celle du Vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous, Bignon l'aime & l'honore.
Ah! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du Brodequin François?
Par la Nature instruit dans mes mysteres,
Nouvel Auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vû moissonner
Au même champ où Regnard vint glaner.
Je l'avouerai, je le pris pour Terence:
Oui, dit ma Sœur, c'est celui de la France.
Parmi la troupe il s'en mêla plusieurs,
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs,
Enfans hâtifs, épuisés de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse;

Que l'on a vûs toujours dégénérer,
S'anéantir & se deshonorer ;
Et c'est entr'eux que se forgent à l'ombre,
Ces noirs écrits, & ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exhalent, à longs flots,
Un fiel goûté des méchans & des sots.
De part & d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus & chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes nourriçons,
Qui sçauront mieux retenir nos leçons ;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'Art des vers, & dont la Renommée,
En parcourant depuis peu nos deux Monts,
A déjà pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles.
Entr'autre essai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entr'eux, chéri dans une Cour
Où les Beaux-Arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir, dernierement encore,
Nous relisions la Fable de l'Aurore !
Notre rivale & les siens aux abois,
Entre deux feux exposés à la fois,
Firent encor de vaines tentatives
Pour ranimer leurs troupes fugitives.
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux & général.
Comme autrefois aux pieds des murs de Troye,
Du fier Achille Hector devint la proye ;

Digitized by Google

Ainſi leur Chef ſubit, à nos regards,
Le même ſort autour de nos remparts.
Ainſi finit cette grande journée,
Qui décida de notre deſtinée,
Maintint la Rime, aſſura l'Art des Vers,
Et pour jamais remit la Proſe aux fers.

Fin de l'Epître de Clio.

Digitized by Google

COMPLIMENT AU ROI,

Prononcé le 17 & présenté le 20 Novembre 1744.

ENFIN je te revois, cher & nouvel Auguſte,
Que mon cœur, en ſecret, a toujours encenſé....
Pardonne, en ce moment, le tranſport le plus juſte;
Qui le ſçait exciter n'en peut être offenſé.
Non, l'effor que je prends ne ſçauroit te déplaire;
Le moindre des mortels, ſans être téméraire,
Peut laiſſer voir aux Dieux tout ce qu'il ſent pour eux.

FRANCE, tu m'applaudis; le même amour t'inſpire;
Tu n'as plus qu'à jouir du ſort le plus heureux;
Tu viens de recouvrer l'Ame de ton Empire.

ET TOI, daigne agréer l'hommage mérité,
Que t'offre, par ma voix, la ſimple Vérité.
La ſeule Flatterie a beſoin d'être ornée:
Eh! quand nous t'offririons ſes dangereux attraits,
Tu ne recevrois point la coupe empoiſonnée
Que le commun des Rois aime à boire à longs traits;

Digitized by Google

Fuis, malheureuse, ailleurs va porter tes prestiges,
Tu n'élevas jamais de véritable autel.

POURSUIS, PRINCE, poursuis ton cours & tes prodiges :
Tel jadis commença ton Ayeul immortel....
Que dis-je !... A peine entré dans la même carriere,
Quel amas de lauriers ! (1) La plus forte barriere
N'est qu'un frivole obstacle à tes premiers travaux ;
Et l'altiere Cité (2) qui bravoit ton tonnerre,
Sur ses débris sanglans, sert d'exemple à la Terre.
Tremblez, fiers Ennemis... Vous, Amphions nouveaux,
Formez-vous désormais à l'ombre de sa gloire....
Qui peut mieux vous ouvrir le Temple de Mémoire ?
Chantez, Muses, chantez ; voilà votre Apollon...

MAIS quels que soient les chants qu'elles fassent éclore,
Lis au fond de nos cœurs, tu liras plus encore
Que n'en peut exprimer tout le sacré Vallon.

---

(1) Ypres, Furnes, Menin.
(2) Fribourg.

Digitized by Google

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR L'AUTEUR

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*LE JOUR DE SA RÉCEPTION.**

MESSIEURS,

POUR vous témoigner combien je suis pénétré de vos bontés, il faudroit que j'eusse le talent que joignoit à tant d'autres vertus l'illustre Académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. C'est en ce moment que j'aurois besoin de cette éloquence aimable & naturelle qui le rendit toujours si cher à tous ceux que la nécessité ou leur bonheur faisoient approcher de

---

* *Mr. de la Chaussée ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de feu Mr. Portail, il y prit séance le Lundi 25 Juin 1736.*

Digitized by Google

lui. Quel charme étoit répandu dans ſes moindres diſcours ! Qui poſſédoit mieux cette facilité de s'exprimer, ces tours auſſi précis, que nobles & convenable, en un mot, cette ſcience qui fait l'objet de vos travaux ?

Vous ſçavez, MESSIEURS, quel uſage M. PORTAL a toujours fait du don de la parole. Heureux les Miniſtres de Thémis à qui l'on n'a point à reprocher d'en avoir abuſé ; qui, au contraire, ne l'ont jamais employé que pour faire pencher la balance du côté de l'innocence opprimée !

Tel étoit ce digne Chef du premier Tribunal du Royaume ; c'eſt-là qu'on l'a vû exercer, avec autant d'éclat que d'intégrité, un Art ſi néceſſaire à ceux qui, pour le bien de leur Patrie, ſont chargés des intérêts publics.

L'humanité eſt ordinairement le fruit que l'on retire de la culture des Lettres : elle étoit le partage de ce grand Magiſtrat : ainſi les veuves & les orphelins trouvoient toujours en lui une main prête à eſſuyer leurs larmes & à raſſurer leur fortune : ainſi le Prince avoit en lui un organe fidele, qui, en toute circonſtance, ſçavoit concilier la majeſté d'un Maître & la bonté d'un Pere.

Mais, MESSIEURS, où m'emporte un regret que mes expreſſions ne peuvent rendre auſſi ſenſible que je voudrois ? Quelles fleurs ai-je à jetter ſur ſon tombeau ? Eſt-ce à moi d'entreprendre un éloge qui ſe trouve gravé dans le fond de vos cœurs ? Non, MES-

Digitized by Google

SIEURS, avant que d'élever ma voix, je dois longtems vous écouter; c'eſt pour apprendre à m'énoncer, c'eſt pour être inſtruit par les Maîtres de l'Art, que j'ai recherché avec tant d'ardeur le bonheur de vous appartenir. Vous avez eu moins d'égard à ma témérité qu'à mes beſoins. Quel ſujet d'émulation! Quel ſujet d'eſperance pour tous ceux qui s'élevent dans le ſein des Muſes! Ils ne voyent plus de ſi loin cet heureux avenir que vous avez daigné rapprocher de moi. Que dis-je? Ils participent tous aux graces que je reçois, & partagent, avec moi, mon bonheur & ma reconnoiſſance.

En effet, MESSIEURS, qui ne ſeroit flatté d'être à la ſource des lumieres & des dons de l'eſprit, d'apprendre de vous-même une Langue qui raſſemble toutes les richeſſes des autres, & qui ſera immortelle comme vous? Que pouvois-je déſirer de plus doux & de plus avantageux que d'être aſſocié à des Sages qui renouvellent entr'eux l'union & les merveilles de l'âge d'Or, & qui s'enrichiſſent mutuellement de tout ce qu'ils ont acquis de plus rare & de plus précieux? Dans quel partage avez-vous daigné m'admettre! Quel bonheur me tranſporte! Mes eſprits, trop contraints, rompent le frein que je leur avois impoſé; le génie qui préſide aux miracles que je vois, m'entraîne au-delà de moi-même, & me force à parler ce langage divin....

Pardonnez cet effor: en quel tems, en quels lieux puis-je mieux employer le langage des Dieux?

Digitized by Google

France, quel changement rappelle ton enfance?
Tes Faſtes confondus, écrits par l'ignorance,
Dans un oubli profond ſeroient enſevelis,
A peine on connoîtroit la naiſſance des Lys:
Tes Peuples, en tout tems, étoient faits pour la gloire;
Mais ils ignoroient l'art d'aſſurer leur mémoire.
Ils avoient des Héros qu'ils ne pouvoient vanter,
Ils faiſoient des exploits qu'ils ne pouvoient chanter.
A peine ils jouiſſoient des dons de la Nature;
Leur langage, indigent, ſauvage, ſans culture,
Aux beſoins de la vie étoit preſque borné,
Et leur eſprit alors n'étoit pas plus orné.
La même aridité leur eſt toujours commune,
La langue & le génie ont la même fortune.
Quels progrès mutuels ont-ils fait à la fois?
Eſpéroit-on de voir un Parnaſſe François?
Comme un ruiſſeau naiſſant languit près de ſa ſource,
Sans trop s'en éloigner, il commence ſa courſe;
A peine il peut couler: on diroit que ſes eaux
Ne ſerviront jamais qu'à nourrir des roſeaux.
Cependant il s'accroît, il peut ſuivre ſa pente;
A travers de la plaine on le voit qui ſerpente;
On l'entend murmurer, & ſon cours s'embellit;
Il élargit ſa rive, il reçoit dans ſon lit
Des ſources, des ruiſſeaux, des torrens, des rivieres:
C'eſt un fleuve; il parcourt des Nations entieres;
Il porte l'abondance à cent Peuples divers,
Et du bruit de ſon nom il remplit l'Univers.

Digitized by Google

Du langage François telle fut la naissance,
Et tels sont devenus son cours & sa puissance.
Ministre souverain du plus juste des Rois,
ARMAND, vois ton ouvrage, & reconnois ma voix;
Applaudis, comme nous, à ton heureux génie.
Nous remplaçons enfin la Grece & l'Ausonie;
Ta langue est triomphante; apprends tous les succès
Dont tu n'as pû goûter que les premiers essais.
Chérie également & des Muses & des Graces,
Elle a tous les trésors des deux autres Parnasses.
France, tu peux enfin célébrer à la fois
Ton bonheur, tes plaisirs, tes trésors & tes Rois.
Rien ne manque à tes vœux; tu sçais l'art plein de charmes
D'employer la parole, & de vaincre sans armes.
Tu fais aimer ta langue à cent Peuples soumis;
Tu la fais adopter même à tes ennemis.
L'oserions-nous encore accuser d'indigence?
Ranimons-nous; honteux de notre négligence,
Daignons la cultiver, donnons-lui tous nos soins:
Son abondance ira plus loin que nos besoins.
Oui, lorsque l'on en fait une étude profonde,
L'esprit le plus fécond la trouve aussi féconde.
Eh! quoi! n'a-t-elle pas remis entre nos mains
Les richesses des Grecs, & celles des Romains?
De leurs divins écrits, interpretes fideles,
Si nous avons peut-être égalé nos modeles;
Dans le Monde sçavant, s'il ne s'est rien produit,
Sans être en notre langue heureusement traduit,

Digitized by Google

Elle peut donc suffire, & la plainte est injuste.
Rappellons-nous les tems de ce nouvel Auguste,
Dont ARMAND & SEGUIER furent les précurseurs.
Quels prodiges nouveaux n'ont pas vû les neuf Sœurs?
Héros, qui fut si cher aux filles de Mémoire,
Ne crains pas que jamais on doute de ta gloire:
L'avenir, comme nous, croira tes actions;
Il n'a qu'à parcourir tant de productions,
Tant d'ouvrages divers que ton regne a fait naître;
La gloire des Sujets prouve celle du Maître.

Peut-être croiroit-on que nos prédécesseurs,
Favorisés du Ciel, doués par les neuf Sœurs,
Ne doivent leur succès qu'à leur heureux génie.
Se seroient-ils acquis une gloire infinie,
S'ils n'avoient sçu, d'ailleurs, amasser un trésor
Capable de fournir à leur brillant essor?
Leur langue fut l'objet de leur plus chere étude;
Ils avoient avec elle une longue habitude;
Ils n'oserent écrire, ils n'oserent penser
Avant que d'être instruits dans l'art de s'énoncer.
Eh! que sert une idée à qui ne peut la rendre,
Si, telle qu'on la sent, on ne la fait comprendre?
L'ame de la pensée est dans l'expression;
Sans elle, on ne peut faire aucune impression;
Sans elle, ce n'est plus qu'une fausse peinture,
Qui dégrade à la fois le Peintre & la Nature.
Exprimez-vous, ou bien cessez d'imaginer;
Parlez; je veux entendre, & non pas deviner.

Pour

Digitized by Google

Pour démêler l'objet que l'on me défigure,
Faut-il que mon esprit se donne la torture?
Il aime que d'abord on sçache le saisir,
Et que nul embarras ne trouble son plaisir.
L'expression fait plus; elle fait la fortune
D'une pensée, au fond, ordinaire & commune;
Souvent un mot suffit. C'est donc mal-à-propos
Qu'on ose mépriser la science des mots.
Que dis-je! Est-ce pour l'homme une étude frivole
Que celle d'où dépend le don de la parole?

Tel étoit le présent qu'ARMAND nous avoit fait.
Ce génie éminent n'étoit point satisfait,
Si la langue, après lui, restoit mal assurée:
Il falloit garantir sa gloire & sa durée.
La langue est moins facile à fixer qu'à former.
Combien de Novateurs qu'on ne peut réprimer!
Ils regardent ses loix comme une tyrannie,
Et réclament toujours en faveur du génie.
La licence bientôt s'arme d'un front d'airain;
Chacun, libre du joug, s'érige en Souverain.
Le moindre Citoyen de la double colline
Ne veut plus reconnoître aucune discipline;
Il subjugue, il corrompt le goût des ignorans,
Qui se font un honneur d'imiter leurs tyrans.
Ainsi, par des revers aussi prompts que bizarres,
Les Romains étonnés se trouvèrent Barbares.
Ne soyons point surpris d'un désastre aussi prompt;
Il devoit arriver. La langue se corrompt,

Lorſqu'à l'indépendance elle eſt abandonnée ;
Elle a toujours beſoin d'être ſubordonnée.
Quand elle eſt parvenue à ſa maturité,
Il faut des ſurveillans, dont la ſévérité
Etouffe des abus toujours prêts à renaître ;
Il faut des défenſeurs qui ſoient dignes de l'être,
Et que leur propre gloire intéreſſe toujours
A fixer à jamais ſa richeſſe & ſon cours.

On choiſit autrefois les Vierges les plus pures
Pour mettre dans des mains auſſi ſages que ſûres
Le céleſte garant de la proſpérité
D'un Peuple dont enfin nous avons hérité.
Ce fut ſur leur exemple, & d'après ce modele,
Qu'ARMAND ſçut établir un culte plus fidele ;
Aux plus chers favoris qu'Apollon eût alors,
Il confia ſa langue avec tous ſes tréſors.
Il en fit un dépôt à jamais mémorable.
Une ſucceſſion toujours inaltérable,
Attentive à ſa gloire, en fait la ſûreté ;
Rien n'en pourra jamais ſouiller la pureté.
Déjà nous célébrons vos fêtes ſéculaires (1).
Depuis que vous tenez les rênes littéraires,
Vingt luſtres ſont rentrés dans l'abîme des tems,
Sans qu'on ait vû ternir vos faſtes éclatans ;
L'avenir coulera ſous les mêmes auſpices,
Vous ne pouvez avoir que des deſtins propices.

(1) *L'Académie a été fondée en 1635.*

Non, les diſpenſateurs de l'immortalité
N'ont point à redouter cette fatalité
Qui s'exerce, à ſon gré, ſur tout ce qui reſpire.
La Prudence elle-même a fondé votre Empire.
L'eſprit qui vous unit, la même autorité,
Y maintiendront en paix votre poſtérité.
C'eſt un germe éternel qui produira ſans ceſſe;
Vous renaîtrez toujours, enfans de la Sageſſe:
La gloire s'intéreſſe à ſoutenir vos droits.
Vous ſerez protégés, tant qu'il ſera des Rois.
Tel eſt votre deſtin: vous en avez des marques.
Illuſtre rejetton du plus grand des Monarques,
Objet de notre amour, digne préſent des Dieux,
Toi, qu'on n'a pas beſoin de nommer en ces lieux,
Toi, qui fais de nos cœurs les plus belles conquêtes,
Tu n'as pas dédaigné d'aſſiſter à nos fêtes (1).
Qu'Apollon fut touché de l'honneur éternel
Qu'ont reçu les neuf Sœurs en ce jour ſolemnel!
Qu'il fut charmé de voir leur Maître, au milieu d'elles,
Entendre, avec plaiſir, leurs chanſons immortelles!
C'eſt un goût qu'il a joint à l'amour de la paix:
Minerve l'a rendu ſenſible à ſes attraits:
Elevé dans ſon ſein dès ſa plus tendre enfance,
Son Diſciple a rempli ſa plus chere eſpérance.
Il l'aime; elle eſt ſon guide & ſon plus ſûr appui;
Et pour comble de biens, elle regne avec lui.

(1) *Le Roi honora l'Académie de ſa préſence en* 1719.

Digitized by Google

O vous, modérateurs du Temple de Mémoire,
Miniſtres attachés aux autels de la Gloire,
Jouiſſez de vos droits, & portez juſqu'aux cieux
Les titres éclatans d'un rang ſi glorieux !
Quelle place plus noble & plus digne d'envie,
Quel emploi pourroit mieux illuſtrer votre vie ?
Qu'ici l'adoption a des charmes flatteurs !
C'eſt l'éloge éternel de l'eſprit & des mœurs.

Pour moi, puiſſé-je en tout imiter mes modeles !
Et me former aux ſons de vos voix immortelles.
Vous prenez un Éleve ; il ſera trop heureux,
S'il peut juſtifier un choix ſi généreux.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE
M. L'ARCHEVÊQUE DE SENS,
AU DISCOURS
DE M. DE LA CHAUSSÉE.*

MESSIEURS,

Il arrive quelquefois, sur le Parnasse, ce que nous ne voyons que trop souvent parmi les mortels. La jalousie se met entre les sœurs, & au lieu d'être amies, elles deviennent rivales.

Vous l'avez vû, MESSIEURS, par les plaintes que la Muse CLIO vous a portées contre sa sœur CALLIOPE. Celle-ci, enflée de ses succès & de cette commode liberté dont jouit l'Eloquence, avoit entrepris, dit-on, de critiquer la régularité de sa sœur; & sous prétexte de la délivrer d'une gêne importune, elle avoit essayé de lui enlever la meilleure partie de ses charmes, en la dépouillant de sa cadence & de son harmonie. CLIO s'est défendue par cette Epître qui vous est connue : elle y justifie habilement la Poësie par la Poësie

* *Comme M. l'Evêque de Mirepoix fut reçu le même jour, on n'a pas cru devoir mettre la Réponse entiere de M. l'Archevêque de Sens; on n'a inséré ici que ce qui regarde M. de la Chaussée.*

Digitized by Google

même ; & elle fait sentir, par expérience, que l'essor du génie n'est pas toujours étouffé par la césure & par la rime. . . . . .

Pour vous, MONSIEUR, c'est avec des talens différens que vous remplacez cet illustre Magistrat que nous avons perdu ; & ces talens sont aussi précieux à l'Académie Françoise qu'ils ont été applaudis par le Public. Votre Muse, qui s'est essayée avec succès dans la *Fausse Antipathie*, s'est montrée, un an après, si mûre dans l'*Epître de Clio*, & dans les *Préjugés à la Mode*, qu'elle a fait concevoir de vous de hautes espérances. Si dans un an, & dans un âge peu avancé, vous avez fait tant de progrès, que sera-ce, si vous augmentez toujours de même ? Ne verra-t-on pas un jour revivre en vous cet ancien fléau des vices & du ridicule, le célebre Moliere ?

Ici je devrois peut-être, en qualité de Directeur d'une Académie à qui la Poésie est chere, m'étendre davantage sur le mérite de vos Comédies ; mais l'austere dignité dont je suis revêtu, m'oblige à être réservé. N'aurois-je pas même à craindre qu'on ne me fît un reproche, si je louois également l'Orateur Chrétien & le Poëte profane, & si je distribuois à la fois des éloges & à celui qui a préparé des scenes au Théâtre, & à celui qui a compté les Théâtres au rang des scandales qui excitoient son zele ?

Non, MONSIEUR, le reproche seroit injuste. Je puis, sans blesser mon caractere, donner, non aux Spectacles que je ne puis approuver, mais à des pieces

Digitized by Google

aussi sages que les vôtres, & dont la lecture peut être utile, une certaine mesure de louange; tandis que l'Académie, en vous adoptant, donne à la beauté de votre génie, & aux graces de vos Poésies, la couronne qu'elles méritent à ses yeux.

Celui-là en effet mérite sans doute, même de nous, quelque éloge, qui a banni de la Scene les passions criminelles qui corrompent communément nos Spectacles, & qui a sçu faire servir ses fictions poétiques à donner aux hommes d'utiles leçons: ainsi, en rendant justice à la sagesse de vos vûes, on pourra convenir sans peine qu'il y a quelque rapport entre celui qui condamne nos Théâtres & celui qui essaye de les corriger.

Continuez, MONSIEUR, à fournir à nos jeunes gens, je ne dis pas des Spectacles, mais des lectures utiles, qui, en amusant leur curiosité, les rappellent à la vertu, à la justice, aux sentimens d'honneur & de droiture que la Nature a gravés dans le cœur de tous les hommes, & à répandre un salutaire ridicule sur les bizarres goûts de la Jeunesse de notre siécle. Les Orateurs Chrétiens trouveroient moins d'obstacles au fruit qu'ils désirent, si les esprits étoient préparés aux vérités chrétiennes par les vertus morales, & par les sentimens que la raison inspire. Car, hélas! qu'il est difficile de faire de vrais Chrétiens de ceux qui n'ont pas encore commencé d'être des hommes raisonnables!

Tels sont ceux que vous avez si bien caractérisés dans les *Préjugés à la Mode*; gens qui n'ont ni sentimens, ni mœurs, ni amitié, ni pudeur, ni connoissance des

Digitized by Google

devoirs de la société & des regles de la bienséance ; qui font sans attention pour les Anciens, sans docilité pour les vieillards, sans égards pour les Sçavans, sans respect pour la Religion, même sans vraie amitié pour les compagnons de leurs plaisirs ; qui critiquent tout, sans rien sçavoir ; & qui, sans expérience & sans étude, décident hardiment de toutes choses ; qui se croyent sçavans, quand ils ont mépriſé tout remords, & secoué par impiété tout principe & toute croyance ; enfin, qui ne connoissent de vertu qu'une valeur féroce, une franchise grossiere, une générosité prodigue, une probité mal conçue & mal soutenue. Voilà ce que, de nos jours, on est déjà à vingt ans ; voilà le caractere de cette Jeunesse, qui se figure qu'il est du bon air d'avoir déjà, à cet âge, mépriſé tous les devoirs & épuiſé tous les vices : caractere si étrange & néanmoins si commun, que le sacré & le profane, le sérieux & le comique, la chaire & le théâtre doivent se liguer pour rendre ces libertins aussi ridicules qu'ils le sont, & aussi odieux qu'ils méritent de l'être !

Cependant, MONSIEUR, nous jouirons des douceurs de votre société : vos amis rendent témoignage combien elle est aimable. L'on voit par les sages & nobles sentimens que vos Poëſies expriment, qu'ils sont empreints dans votre cœur, & que la vertu & la probité donnent ce vrai prix à vos talens, sans lequel les plus brillans n'empêchent pas ceux qui les possedent d'être souverainement mépriſables.

Fin de la Réponse.

LETTRE

LETTRE

SUR

LA COMÉDIE

DE

L'ÉCOLE DES AMIS;

Traduite en François par M. FLONCEL, *Avocat en Parlement, Censeur Royal, Membre de l'Académie des Arcades de Rome, de celles des Apatistes de Florence, des Etrusques de Cortone, & de celle de Bologne; ci-devant Secrétaire d'Etat de la Principauté de Monaco, & depuis Premier Secrétaire des Affaires Etrangeres sous le Ministere de M. Amelot & de M. le Marquis d'Argenson.*

Digitized by Google

LETTRE

DE MONSIEUR

LOUIS RICCOBONI,

A

M. LE DOCTEUR MURATORI,

Bibliothécaire de M. le DUC DE MODENE, *de la Société Royale de Londres*, &c. &c.

MONSIEUR,

Si les tumultes de la guerre m'ont privé de l'honneur que j'avois de vous écrire de tems en tems, & du plaisir de recevoir de vos nouvelles, souffrez, je vous prie, que la tranquillité de la paix me rende l'un & l'autre. Si les armes ont toujours été contraires aux Belles Lettres, comme vous me fites l'honneur de me le marquer en dernier lieu, à présent que tout est tranquille en Italie & en France, elles reprendront leur ancienne vigueur. J'espere sur-tout que nous verrons

Digitized by Google

LETTERA

DEL SIGNOR

LUIGI RICCOBONI,

AL

SIGNOR' DOTTOR' MURATORI,

Bibliothecario DEL SERENISSIMO DUCA DI MODENA, *della Reale Societa di Londra*, &c. &c.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE,

SE i rumori di guerra mi tolsero l'onore che aveva, di tempo in tempo, di scriverle, e di essere favorito di sue risposte, mi permetta che la tranquillità de la pace mi ridoni questo contento. Se le armi furono sempre funeste a le Lettere, come nel ultima sua mi scrisse, ora che tutto è calmo in Italia ed in Francia, riprenderanno esse l'antico vigore; spero sopra tutto, che in fine com-

Digitized by Google

enfin paroître votre dernier grand ouvrage, dont les troubles de la guerre ont empêché l'impreſſion. Je ne veux pas, de ma part, laiſſer paſſer l'occaſion de vous annoncer une nouvelle Littéraire de France, qui juſqu'à préſent ne fait qu'un certain éclat; on peut même dire que ce n'eſt qu'une étincelle; mais peut-être qu'en moins d'un ſiécle elle deviendra une lumiere brillante, capable d'éclairer toute l'Europe.

Le Théâtre François, depuis les trois fameux Auteurs qui en ont fixé la forme, paſſe pour le meilleur de l'Europe. Il m'a paru, depuis vingt-un ans que je ſuis à Paris, (& toute la Nation eſt du même ſentiment,) qu'il n'eſt pas éloigné de ſa décadence; le tragique des Poëtes modernes n'a plus la force de Corneille, ni le beau naturel de Racine; & le comique eſt auſſi différent du bon goût de Moliere, que cet Auteur s'eſt diſtingué, par ſes belles Comédies, de ceux qui l'avoient précédé.

Le Théâtre François étant parvenu à ce point, on entendoit toujours, au milieu même des applaudiſſemens, & du ſuccès de quelque Tragédie ou Comédie nouvelle, les plaintes du Public, qui ſe rappelloit le ſouvenir des excellens Drames de ces trois Poëtes. Les Beaux-Eſprits ſe décourageoient & mettoient rarement la plume, pour ne pas s'expoſer à la comparaiſon que les Spectateurs faiſoient d'abord des Auteurs précédens avec eux. D'autres Poëtes médiocres en couroient les

Digitized by Google

partirà a la luce quel l'ultima sua grand' Opera la di cui impressione fu da bellici sussurri impedita. Dal canto mio non voglio trascurare l'ocasione di darle una nuova Letteraria di Francia: in oggi non fà ella gran' rumore, e può dirsi che non è che una scintilla, ma forse in men' di un' secolo può ella divenire un' gran' fiamma che per tutto risplenda.

Il Teatro Francese, doppi trè famosi Poëti chè ne hanno assodata la forma, è valutato per il migliore di tutti in Europa. Doppo vent' un' anno che sono in Parigi è mi paruto, e tutta la Nazione è dello stesso sentimento, che non fosse lontana la sua decadenza. Il tragico de' moderni Poeti non ha piu la forza di Cornelio, o la bella natura di Racine: il comico pure è tanto lontano da la manieta di Moliere quanto questo Poeta lo fu da suoi predecessori con le di lui belle Comedie.

Giunto a questo segno il Teatro Francese, si sentivano sempre le doglianze del publico, (in mezzo ancora de gli applausi nel succesSo di qualche nuova Tragedia o Comedia) che si richiamava in mente i bellissimi Drami delli tre' di sopra nominati Poëti; i belli ingegni si scorragivano, e poche volte mettevano la mano a la penna, per non esporsi al paragone che gli spettatori facevano tosto de i passati con i viventi.

Digitized by Google

risques en leur place, & la réputation du Théâtre François déclinoit de jour en jour. Dans ce même tems un de ces génies peu communs dans cette Nation, & dont cependant la République des Lettres a un si grand besoin; un de ces génies, dis-je, amateur de la nouveauté, & assez hardi pour en hazarder une contre le torrent de l'usage ordinaire, voulut secouer le joug; il s'ouvrit une nouvelle carriere, puisque celle qu'on avoit suivie jusqu'alors; en marchant sur les traces des illustres Poëtes que je viens de nommer, n'étoit plus du goût des Spectateurs. La personne dont je parle est *M. Nivelle de la Chaussée*, un des quarante de l'Académie Françoise.

Il a inventé un nouveau genre de Comédie. Elle avoit toujours représenté les incidens domestiques des Bourgeois, des gens aisés, & quelquefois même des Artisans: le Théâtre ancien, tant Grec que Latin, ne nous fournit plus d'autres modeles, que ceux de cette nature, que les modernes ont imités: il y a cependant dans la société une espece de personnes qui sont exclues d'une action comique; on croit les Gentilshommes & les Seigneurs d'une haute naissance trop élevés pour entrer dans les situations domestiques, qui ont toujours été le partage & l'objet de la Comédie; ils ne peuvent pas non plus agir dans le tragique, puisqu'ils ne sont pas assez grands pour chausser le cothurne, qui n'appartient qu'à des Princes & à des actions hé-

Digitized by Google

In vece loro altri Poetastri sottentravano al peso, e la fama del buon' Teatro Francese andava di giorno in giorno indebollendo. In questo mentre uno di quegli ingegni, che non sono ben frequenti fra questa Nazione e de' quali tanto abbisogna la Repubblica delle Lettere, voglio dire, uno spirito amante della novità, ed assai corraggioso per intraprenderla contro il torrente della consuetudine del volgo, pensò di scuotere il giogo; tentò egli un' nuovo camino giache il calcato fin' ad ora, sul' imitatione de bravi' Poeti di sopra citati, riusciva non dilettoso a spettatori. La persona di cui parlo è il Sig. *Nivelle de la Chaussée*, uno de i quaranta del Academia Francese.

Ha egli imaginato un nuovo sistema di Comedia. In quella si trattarono sempre gli affari domestici de cittadini e de benestanti, o pure de mecanici operari delle città: non abbiamo dal Teatro antico, cosi Greco che Latino, altri modelli che di questa natura, e che i moderni hanno imitati. Si trova però nella società una sorte di persone che sono exclusé dal azione comica: i Gentiluomini, ed i Signori di portata e d'illustre nascita sono creduti troppo grandi per trattare gli affari domestici, che sempre furono l'appanaggio de la Comedia: come ne pure possono aver loco nel Tragico, poiche sono troppo piccoli per calzare il coturno, in cui

roïques. Ce ſont ces mêmes perſonnes qui occupent, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, une eſpece de niche iſolée, & un certain milieu entre le rang élevé de la Tragédie, & le populaire de la Comédie, que M. *de la Chauſſée* a imaginé de faire entrer dans une action qui puiſſe avoir tantôt l'intéreſſant de la Tragédie, & tantôt les ſituations de la vie civile entre des gens de condition, & qui conſerve ainſi le caractere de la Comédie. Cet Auteur en a donné trois modeles, qui rempliſſent parfaitement ſon deſſein, comme je le dirai en ſon lieu.

Pour ce qui eſt de l'action tragique, il me paroît que la Religion & nos mœurs, ſi différentes de celles des Anciens, ne ſouffrent plus le merveilleux de la Tragédie : en effet, nous ſommes aſſez heureux pour que l'on n'ait plus beſoin d'inſpirer au peuple la haine contre les tyrans. Je crois auſſi que l'on ne devroit pas permettre la repréſentation des actions violentes, qui, par le fer & le poiſon, conduiſent à de grands attentats, ou excitent à la vengeance. De pareils exemples ne peuvent, ſelon moi, que révolter les Spectateurs, quand même ils ſeroient portés à ſe livrer à de ſemblables ſentimens, ou qu'ils les déteſteroient.

Quant à la Comédie, il ſeroit à ſouhaiter que tous les Auteurs ſuiviſſent le plan de la Fable, que l'illuſtre Moliere a établi. Je pourrois cependant croire que ſi

Digitized by Google

ſolo Principi di alto grado intervengano per grandi azioni. Di queſti tali perſonaggi, che occupano una nichia iſolata e frapoſta tra il primo rango de la Tragedia, e l'infima de la Comedia, ha penſato il Sig. *de la Chauſſée* di farne un' azione, che alcuna volta adegui l'intereſſe de la Tragedia, ed alcun' altra maneggi gli affari de la ſocietà civile fra gente di nobile conditione e ſoſtenga coſi le veci de la Comedia: ne ha dato l'Autore tre exemplari nè quali ha compito a pieno il ſuo diſſegno, come dirò a ſuo loco.

In quanto a ciò che riguarda l'azione tragica par' mi che la Religione ed i coſtumi de popoli, tanto da gli antichi tempi diverſi, non poſſino piu admettere lo eſtraordinario de la Tragedia: in fatto la republica non è più nel caſo d'inſinuare nel animo de' cittadini un' ſentimento averſo a tiranni: come non par' mi che ſi doueſſe permettere di preſentare al popolo delle azioni violenti, che con il mezzo de i veleni e del ferro ſi faccino ſtrada a grandi attentati, o che diano adito a le vendette. Tali eſempi, cred' io, non poſſono che apportar ſcandalo a ſpettatori; o inclinati, o averſi che ſiano a tali formole di penſare.

Circa poi a la Comedia ſi dourebbe deſiderare che tutti i Poeti ſeguitaſſero il ſiſtema di favola che il bravo Moliere introduſſe: tuttavia voglio darmi ad intendere che, ſe

ce grand homme vivoit aujourd'hui, sans abandonner son système, il lui donneroit une forme plus convenable à nos usages; il employeroit des personnes plus distinguées; & par conséquent, en ennoblissant l'action théâtrale, il varieroit considérablement celle qu'il a employée si long-tems. Ne puis-je pas même assurer qu'il l'avoit imaginé, puisqu'il nous en a laissé un témoignage certain dans la Comédie du *Misanthrope*, qui devoit peut-être servir de base au grand édifice qu'il projettoit, si la mort ne l'eût prévenu.

Notre Auteur, (je parle de M. *de la Chaussée*,) pour suivre cette idée, a donné trois Comédies. On remarque que dans la premiere, *la Fausse Antipathie*, il ne marcha qu'en tremblant, craignant sans doute de choquer le goût des Spectateurs, comme il l'annonce clairement dans le Prologue de cette même Piece. Dans la seconde, *le Préjugé à la mode*, il n'introduisit sur la Scene que des personnes d'un rang distingué; mais il ne représenta qu'une action familiere, qui leur étoit convenable, & il ne s'éloigna pas beaucoup de l'ancienne, en traitant cette même action. Notre Auteur intéressa habilement, dans cette seconde Comédie, le cœur de toutes les femmes, soit parce que plusieurs d'entr'elles étoient dans le cas malheureux d'avoir des époux qui avoient honte de les aimer, soit que les autres craignissent que ce malheur ne leur arrivât; & c'étoit-là le défaut que M. *de la Chauss-*

Digitized by Google

quel' grand' ingegno viveſſe, ſenza abbandonare quel' ſuo ſiſtema, darebbegli una forma più adequata a noſtri tempi: inalzarebbe forſe ancor' egli il grado delle perſone, ed in conſeguenza darebbe loro un' azione più riguardevole, che molto la renderebbe varia da quella per tanto tempo da lui uſitata; ne ſarei lontano dal credere che certamente lo aveſſe penſato, avendocene laſciato un' teſtimonio ben certo nella Comedia del *Miſentrope*: doveva forſe quella ſua favola ſervir di baſe al grande edificio, ſe la morte non glielo aveſſe impedito.

Il noſtro Poeta (parlo del Sig. *de la Chauſſée*) per eſeguire il di lui penſamento ha dato tre' Comedie. Si vede che nella prima (1) andò tentone e con iſpavento, temendo forſe una generale rivolta de ſpettatori, come ben chiaro la fà egli comprendere nel Prologo di quella. Nella ſeconda (2) preſe più di corragio: ſtabili gli Attori tutti perſonaggi di rango, ma non trattò che un' affare domeſtico a quelli convenevole, ne molto del antica formola ſi dicoſtò in quanto à la maniera di maneggiarlo. In queſta ſua ſeconda favola artificioſamente il Poeta intereſsò il cuore di tutte le donne: fiaſi, o perche molte fra quelle provaſſero la diſ-

(1) La Fauſſe Antipathie.

(2) Le Préjugé à la mode.

Digitized by Google

Sée prétendoit corriger. Toutes les femmes donc se déclarerent en faveur de cette Piece. Les Spectateurs connurent, plus que jamais, que les pleurs & les ris pouvoient noblement paroître associés ensemble dans une Comédie. Un si grand succès encouragea notre Auteur à faire la derniere tentative : il donna pour cela, au commencement de cette année, sa troisieme Piece, *l'Ecole des Amis*. Les personnages étoient du même rang que ceux de sa seconde ; les événemens qui forment l'action, tels qu'ils pourroient arriver à des gens de toute espece : mais les sentimens & les maximes y sont traités avec tant de force & de délicatesse en même-tems, qu'ils ont fait goûter aux Spectateurs le même plaisir qu'ils auroient trouvé dans une Tragédie bien intéressante. Les larmes ont triomphé jusqu'au point d'exciter le caprice des Auditeurs, (qui sont par-tout les mêmes ;) ils se sont plaints de ce qui les avoit touchés si délicatement, à cause seulement qu'ils n'étoient pas accoutumés à goûter un plaisir semblable dans d'autre composition dramatique, que dans la Tragédie, & qu'il leur paroissoit qu'ils ne devoient pas le ressentir dans la Comédie.

Digitized by Google

grazia di avere de i mariti che arrossivano di comparire amanti delle proprie mogli, (che era il vizio che il Poeta aveva intrapreso di correggere,) o siasi per la tema che avevano di caderci, tutte le donne si dichiararono fautrici di questa Comedia. Piu che mai conobbero gli spettatori, che il *riso* ed il *pianto* potevano nobilmente comparire congiunti assieme in una azione comica; una cosi grande riuscita incorreggi il nostro Poeta a far' l'ultimo passo. Diede egli però à principi di quest' anno la sua terza Comedia (1). Gli Attori erano dello stesso rango che quelli della sua seconda: I fatti che costituiscano l'azione, gli stessi che avenir' potrebbero in ogni grado di persone: ma i sentimenti ed i pensieri con tale delicatezza, e con tanta forza ad un tempo, vi sono maneggiati, che hanno fatto gustare à spettatori lo stesso piacere che in una bene interessante Tragedia potrebbesi trovare. Le lagrime hanno trionfato fino al segno di commovere, e di irritare il capricio de spettatori (che in ogni parte del Mondo sono gli stessi) per fare che si siano dolsi di ciò che tanto li dilettava, solo perche non erano avezzi a provare consimile piacere in altra dramatica composizione che nella Tragedia, e che pareva loro che non dovessero gustarlo nella Comedia.

(1) L'Ecole des Amis.

Digitized by Google

Enfin, l'*Ecole des Amis* a été représentée avec succès & avec un grand secours; elle a reçu des applaudissemens; & cependant elle a été chaque jour vivement critiquée, seulement parce que le Public étoit prévenu contre une pareille nouveauté. On lui reproche de manquer de certaines choses, qui, si par hazard elles y étoient, deviendroient des défauts. On dit surtout, *il n'y a point de Comédie, on n'y rit point.*

Si en disant, *il n'y a point de Comédie*, les critiques entendent ce que cette expression signifie véritablement, c'est-à-dire, qu'il n'y a point d'intrigue & de mouvement; j'estime, au contraire, qu'il y en a un peu trop, & que pour la réduire à un point raisonnable, il faudroit en diminuer. Si l'*on n'y rit point*, tant mieux, puisque le rire seroit un poison dans une pareille Piece. Les Spectateurs blâment aussi le dénouement, par rapport à ce que *Monrose* est arrêté, & parce qu'il y a un pareil incident dans une autre Comédie, & ils n'ont peut-être pas tort. Ils disent encore qu'il ne convient pas qu'*Ariste* demande & obtienne le consentement du Roi pour épouser *Hortense*, dans l'intention de la céder ensuite à son ami. Pour moi, je pense qu'on ne peut reprocher à l'Auteur qu'un peu de négligence. Pour le premier article de ces deux critiques, avec peu de vers, en supprimant l'Exempt qui arrête *Monrose*, la ressemblance qu'on lui reproche ne s'y trouve plus: à l'égard du second, il ne faut que peu de paroles pour ôter toute équivoque.

Digitized by Google

In somma *la Scuola degli Amici* ha riuscito : è stata rappresentata con gran' concorso : ascoltata con applauso , e pure è stata ella ogni giorno sommamente criticata , solo perche era prevenuto il Publico contro una tale novità. Imputano a questa Comedia di mancar ella di alcune cose , che se per acidente vi fossero , sarrebbero difetti : dicono sopra tutto che *non vi è Comedia , e che non vi si ride.*

Se dicendo che *non vi è Comedia* , pretende il Publico dinotare ciò che una tale espressione significa , cioè , che manca d' intreccio e di moto , io giudico anzi che vene sia un pò di troppo , e che per ridurla ad una convenevole misura bisognarebbe diminuirlo ; se non si ride , ben fatto , poiche sarebbe il riso il velen' di una tal' favola ; si dolgono parimenti gli spettatori dello scioglimento , in quanto a la forma del arresto di *Monrose* , perche si trova cosa simigliante in altra Comedia , e non han' forse torto : dicono in oltre , che non sia bene che *Ariste* dimandi , ed ottenga il consenso del Re per maritarsi lui medesimo con *Ortensia* , per farne poi la rinunzia al amico. Io per me giudico che non si possa tacciare il Poëta che di un poco di trascuraggine. Per il primo de i capi di queste due critiche , con pochi versi , togliendo via quel' officiale , si ripara a la somiglianza : e per il

Digitized by Google

En effet, jamais l'Auteur n'a penſé à faire demander *Horténſe* en mariage, par *Ariſte*, au préjudice de ſon ami : c'eſt au contraire pour ſon ami même qu'il obtient le conſentement du Roi. Voici ce que la conduite d'*Ariſte* & le dénouement de la Comédie prouvent, c'eſt qu'*Ariſte* avoit, peu de jours auparavant, obtenu les charges de *Monroſe*, & que ce même jour il avoit enfin trouvé le moment favorable d'obtenir la permiſſion du Roi de les céder à ſon ami. *Dornane*, jeune homme, & qui dans toute la Piece n'a fait voir que le caractere d'un étourdi, ſans réflexion, qui penſe & propoſe tout ce qui lui vient dans l'imagination, écrit de la Cour à *Aramont*, qu'*Ariſte* eſt un faux ami, un traître, qu'il a obtenu les charges de *Monroſe*; & comme dans le même tems le bruit s'eſt répandu que le même *Ariſte* a demandé le conſentement du Roi pour le mariage d'*Hortenſe*, *Dornane* croit ſans balancer que c'eſt pour lui qu'il l'a demandé, comme il paroît en effet qu'on le peut ſuppoſer ſuivant l'apparence de la premiere trahiſon : les deux Amans le penſent de même, & ſe livrent à la plus grande douleur; *Ariſte* arrive, qui explique l'énigme des charges obtenues, & de la permiſſion de les céder à ſon ami. Et venant enſuite à l'article du mariage, il s'adreſſe à *Hortenſe* en ces termes :

Madame, c'eſt pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main; vous pouvez vous unir.

ſecondo

secondo con poche parole, si toglie l'equivoco.

In fatto non fù mai vero che il Poeta pensasse e facesse fare ad *Ariste* la dimanda del matrimonio d'*Ortensia* à pregiudizio del' amico, anzi tutto al contrario e per l'amico stesso ch' egli ottiene il consenso del Re. Ciò che si deduce dalla condotta di *Ariste*, e dallo scioglimento si è: che pochi giorni prima aveva *Ariste* ottenute le cariche di *Monrose*, e che quel giorno medesimo aveva in fine trovato il punto favorevole per ottenere dal Re la permissione di farne la cessione al amico. *Dornane* giovano di carattere, come lo vediamo in questa Comedia, stordito e senza riflessione, che pensa e propone quanto gli viene in capo, scrive da la corte à *Aramont* che *Ariste* è un finto amico e traditore, avendo ottenuto dal Re le cariche di *Monrose*; e per che nello stesso tempo si è sparsa voce che lo stesso *Ariste* abbi chiesto l'assenso del Re per le nozze d'*Ortensia*, lo stesso *Dornane* non esita punto a credere che la dimanda non sia per lui stesso, come pare in effetto che si debba presuporre seguendo l'apparenza del primo tradimento. Tutto credono i due amanti e si disperano. Viene *Ariste* che scioglie l'enigma de le cariche ottenute, e de la permissione di cederle à l'amico; e quando si arriva al gran' punto del matrimonio;

Il ſemble que cette expreſſion n'éclaircit pas aſſez la vérité du fait, & que l'on peut encore croire qu'il a demandé *Hortenſe* pour lui, quoique dans le deſſein de la céder à ſon ami. C'eſt ſeulement cette légere négligence, comme je l'ai déjà dit, que l'on peut reprocher à l'Auteur.

Si ces deux vers diſoient clairement qu'*Ariſte a demandé le conſentement du Roi pour le mariage d'Hortenſe avec Monroſe*, les Spectateurs reconnoîtroient d'abord que *Dornane* a pris le change, & donné de faux avis; & que dans la Lettre qu'il a écrite, il s'eſt, ſuivant ſa coutume, livré aux mouvemens de ſon caractere. On voit donc évidemment qu'avec peu de mots retranchés ou ajoutés, ces prétendus grands défauts diſparoiſſent, marque ſenſible que le mal n'eſt point dans le fonds. Enfin toutes les critiques que l'on fait, naiſſent, non de la réalité de quelque défaut qui pourroit y être, mais de la nouveauté qui a ſurpris & mal diſpoſé quelques Spectateurs.

Liſez, Monſieur, cette Comédie, & je ſuis aſſuré que vous applaudirez à la belle morale & à l'heureux talent de ſon Auteur. Au reſte, le Public s'appercevra,

Digitized by Google

Ariſte dice ad *Ortenſia* queſti due verſi:

Madame, c'eſt pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main; vous pouvez vous unir.

Pare che queſta eſpreſſione non baſti per mettere in chiaro la verità del fatto; e pare che ſi poſſa tuttavia credere ch' egli ha dimandate le nozze per lui ſteſſo, quantunque con intenzione di cedere *Ortenſia* a l'amico. Ecco di che ſi può tacciare il Poeta, come diſſi, di un poco di negligenza.

Se queſti due verſi diceſſero ben chiaro ch' *egli ha dimandato al Re il di lui conſenſo per che* Monroſe *poſſa maritarſi con Ortenſia*, lo ſpettatore ſi accorgerebbe, ſenz' altro, che *Dornane* ha dati degli aviſi, o falſi, o mal' digariti: e che ne la Lettera ſcritta, ſecondo il ſuo coſtume, aveva ſeguiti gl' impulſi del ſuo caratere. Chiaro ſi vede adunque che, con poche parole aggiunte, e con poche levate, queſti preteſi coſi grandi errori ſvaniſcono, ſegno evidente che il male non è nel tronco. In fine tutte le critiche che ci ſi fanno, derivano non da la realità di qualche diffetto che vi poſſa eſſere, ma da la novità che ne ha ſorpreſi e male intentionati alcuni.

V. S. Illuſtriſſima legga queſta Comedia, e ſono certo ch' ella farà applauſo al coſtumato e felice talento del di lei Autore. Per altro, queſto Publico conoſcera fra poco

Digitized by Google

dans peu, qu'il eſt bien plus aiſé de parvenir à la correction des mœurs par des Pieces de ce caractere, que par la Tragédie; dans cette derniere, on ne met ſur la ſcene que des perſonnes qui nous paroiſſent organiſées & penſer autrement que le commun des hommes, & que nous n'oſerions jamais imiter, parce que nous les croyons fabuleuſes ou ſurnaturelles.

Ce même Public ſentira que la vertu des Héros tragiques, parce qu'elle agit ſur des perſonnes trop élevées, ne fait aucun effet ſur les cœurs & ſur les eſprits; mais qu'au contraire, quand nous la voyons briller dans des perſonnes qui ne ſont au-deſſus de nous que d'un ſeul degré, nous ſentons combien il ſeroit aiſé à tout le monde de ſe rendre la vertu propre & familiere, ſi nous nous diſpoſions à la ſuivre; on s'apperçoit à chaque inſtant, dans les premiers, qu'ils n'agiſſent que par le fanatiſme de la gloire; & dans les ſeconds, par le ſeul mouvement de la vertu. Enfin, ſi les traits les plus forts de la morale, & les ſentimens les plus élevés, nous paroiſſent étrangers dans les uns, ils nous deviendront familiers dans les autres; & l'on conviendra ouvertement qu'il n'eſt pas néceſſaire d'employer un art infini pour nous préſenter les prodiges de la nature dans les Scipions & les autres Héros tragiques, lorſque ce même art peu plus naturellement, & avec plus d'utilité, nous préſenter des perſonnes qui ſont à notre portée, & qui peuvent penſer & agir

Digitized by Google

quanto più facilmente si possa pervenire a la correzione de costumi in Comedie di tal' caratere, di quello che si faccia nella Tragedia: in questa solo intervengano persone che ci sembrano organizate in altro modo che il communi degli uomini, e le quali non ardiressimo già mai di pensare ad imitare, poiche, o le crediamo favolose, o le imaginiamo quasi divine.

Vedrà questo Publico che la virtu delle persone tragiche, (perche troppo in alto collocata) non ha alcun' vigore sopra degli animi; ma che al contrario, qual' ora ella è posta nel cuore di persone che non sono che di un passo da noi distanti, potiamo conoscere quanto facile sarebbe ad ogni uno di farsi un' costume de la virtù se ci disponessimo ad abracciarla. Ne i primi si concepisce ad ogni istante che solo sono mossi dal fanatismo de la gloria: ne altro si può dedurre da i secondi, che solo l'istinto de la virtù li conduce. In somma i tratti più forti de la morale, ed i più sollevati sentimenti se ci riescano stranieri negl' uni, ci diverranno famigliari negl' altri: ed in conclusione si toccarà con mano, che non accorre che l'arte si affatichi per presentarci i prodigi de la natura ne i Scipioni, ed in altri virtuosi Eroi, se può con più naturalezza e con maggior frutto esporci persone, che sono à la nostra portata, e che possono pensare ed operare tanto

Digitized by Google

avec autant de vertu que ces grands hommes de l'Antiquité.

A l'égard du rire, il seroit à souhaiter que le Théâtre pût s'en passer; je parle de ce ris immodéré que les Spectateurs demandent le plus souvent, & que les honnêtes gens, pour ne rien dire de plus, blâment si fort. Dans la Comédie dont il s'agit, il y a des caracteres enjoués sans être bouffons, tels que celui d'*Aramont*, ami sincere, qui, par zele & par bon cœur, imaginent des expédiens, qui, s'ils ne ruinent pas entierement les affaires de son ami, y portent cependant un certain désordre; caractere neuf, & noblement enjoué : au reste, toute cette Comédie est remplie de traits fins, délicats, sublimes, & dignes du plus grand génie.

Lisez-la, Monsieur, & je suis sûr que vous vous féliciterez avec son ingénieux & sage Auteur, qui aura un jour la gloire d'avoir été l'inventeur d'une espece de Comédie que l'on attend depuis plusieurs siécles, & & que des Spectateurs Chrétiens pourront voir sans rougir.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
L. RICCOBONI.

A Paris, le 30 *Mai* 1737.

Digitized by Google

virtuosamente quanto che grandi uomini dell' Antichità.

Circa il *riso*, volesse il cielo che se ne perdesse l'usanza in Teatro! Parlo di quel' fregolato riso che addimandano il più delle volte gli spettatori, e che la società civile (per non dir' di più) tanto condanna. Nella Comedia di cui si tratta vi sono carateri giocosi senza che siano buffoneschi: tale è quello di *Aramont*: amico sincero, che per un' effetto di buon' cuore imagina degli espedienti, che se non apportano danno, per lo meno causano del disordine negli affari del' amico: caratere nuovo e nobilmente faceto; è ripiena la favola poi di grandi bellezze, e di tratti sublimi e degni di qual' si voglia grande ingegno.

V. S. Illustrissima la legga, e mi assicuro che si congratuler à con questo onorato e savio Poeta, che aurà la gloria un giorno di essere stato l'inventore di una sorte di Comedia, che si aspetta doppo tanti secoli, affinche il Teatro vivente sia convenevole à spettatori Christiani.

Ed umilmente inchinandomeli sono con il maggior rispetto,

DI V. S. ILLUSTRISSIMA,

Um.mo dev.mo & obl.mo serv.re
LUIGI RICCOBONI.

Parigi li 30 *Maggio* 1737.

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

AUX

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA CHAUSSÉE.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXII.

Digitized by Google

AVIS DU LIBRAIRE.

AYANT appris qu'on faiſoit à Paris une édition du Théâtre de M. DE LA CHAUSSÉE, *& nous étant informés des Pieces qui y étoient contenues, nous avons ſçu qu'on n'y avoit point inſéré les Ouvrages de la jeuneſſe de cet Auteur. Nous croyons que le Public nous ſçaura gré de lui en faire part.*

LE
RAPATRIAGE,
COMI-PARADE.

Digitized by Google

ACTEURS.

ISABELLE, en Gilles, en Diable, & en Notaire.

CASSANDRE, pere de Léandre.

LÉANDRE, habillé d'un côté en homme, de l'autre en femme.

GILLES, Valet de Léandre.

PERRETTE, Servante d'Isabelle.

Madame CROQU'OISON.

La Scene est au Pont-aux-choux.

Digitized by Google

DISCOURS POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE.

DANS le tems jadis d'autrefois,
La Parade, en plein vent, excitoit la riſée
Du Gentilhomme & du Bourgeois;
Nous jouïons les dehors : ſte maniere eſt uſée.
C'eſt note Zizabelle, il en faut convenir,
Qui nous apprit, Meſſieux, t'a vous mieux divertir.
Il faut dreſſer, s'fit-elle, un jour, au biau Liandre;
Faut monter, ſe fit-elle, au bon-homme Caſſandre,
Dreſſer un biau Thiâtre; & tous d'affection,
Nous viendrons t'a l'envi, pour amuſer le monde,
Y montrer notre invention;
Et pour que, drès demain, le beau monde y abonde,
Le Thiâtre dreſſé, vous viendrez en *chaurus*;
Zizabelle y ſera, nous monterons deſſus.
On dreſſe, on monte, on joue, & le monde de rire.
Meſſieux, dit Zizabelle, entrez à tout moment:
C'eſt le dehors qui vous attire;
Mais on n'a de plaiſir que lorſqu'on eſt dedans.

Digitized by Google

C'eſt depuis ce fier jour, jour dont toute la Foire,
Gardant le ſouvenir, conſerve la mémoire,
Qu'en affluence ici, z'à tout moment,
Il n'eſt z'aucun qui ne vienne ſe rendre,
Cherchant le divertiſſement.
L'un le prend à gogo, l'autre le laiſſe prendre.
Cent diables, diſoit, l'autre jour,
Un' Dame ed qualité qui fréquente la Cour,
D'la Comédie à ça, lia ben d'la différence;
Les Comédiens, par jour, ne font qu'un' fois leur jeu:
L'ont-ils fait, ça finit avec la révérence.
A la Parade, teſtubleu,
Ça vous plaît, ça finit: eh! bien, ça recommence.
Eh! venez-y donc tout', Meſdam', on commencera,
Pour ne jamais finir, qu'vous n'ayez dit: holà.

Digitized by Google

LE RAPATRIAGE, COMI-PARADE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, PERRETTE.

ISABELLE.

C'est ici qu'est logé le put ingrat des hommes;
Il s'y faut introduire.

PERRETTE.

Eh! tredame, j'y sommes;
On n'aura pas de peine à nous mettre dedans.

ISABELLE.

Il faut avoir bon pied, bon œil, & bonnes dents.

PERRETTE.

De quoi cela sert-il, quand on n'a croix ne pile?
Mais d'où vient qu'Isabelle est habillée en Gilles?
Votre fesque trapetce à travers vos habits.

ISABELLE.

C'est pour mieux pénétrer au fond de ce taudis,

Que je mets, depuis peu, la culotte en uſage.

PERRETTE.

Mordienne, j'ai bien peur qu'on vous y déviſage.

ISABELLE.

Par où, Perrette?... Enfin, c'eſt un faire de faut,
Pour ravoir mon Léandre... Hélas! c'eſt un fer chaud.
Tu ſçais qu'après m'avoir... Ah! douleur trop amere!
Le traître en veut pouſſer...

PERRETTE.

A qui donc?

ISABELLE.

A ma mere.

PERRETTE.

Notre-Dame!

ISABELLE.

En perſonne.

PERRETTE.

Ah! jarni, queu cadet!

ISABELLE.

Je veux, entre elle & lui, dérouter le baudet.
L'amour va faire ici le pus grand des vacarmes,
Et je vais employer tout, ſoins, coups, cris, pleurs, charmes.

PERRETTE.

C'eſt ben dit; il lui faut ficher du calambou.
Morgoiſe, à votre endroit, faut lui river ſon clou:
Ces ingrats attrappont toujours les pauvres filles,
Et ſi, j'ons pourtant plus de trous que de chevilles.

ISABELLE.

Suffit; j'entends qu'on vient: vîte, il faut détaler;
Ma chere mere aura tantôt à qui parler.

Digitized by Google

SCENE II.

LÉANDRE, GILLES.

LÉANDRE.

Viens, Gille, & prête-moi l'une de tes oreilles.

GILLES.

Laqueulle ?

LÉANDRE, *lui faisant faire la pirouette.*

Eh ! double sot, toutes deux sont pareilles.
Approche donc, butor ; te voilà bien surpris
De me voir vêtu comme une chauve-souris.

GILLES.

Ah ! ah !...

LÉANDRE.

Je vais tâcher de te faire comprendre.

GILLES.

Com... prendre !...

LÉANDRE.

Eh ! non ; tais-toi, je vais te faire entendre.
Ecoute ; &, de parbleu, souviens-toi d'oublier
Ce que, de bout en bout, je te vas confier.

GILLES.

Allez, Monsieur Léandre ; eh ! laissez faire à Gilles ;
Pour en cas d'oublier, je suis des plus habiles ;
J'y damerois le pion à trétous : mais, au fait :
Serez-vous toujours mâle & femelle à forfait ?

LÉANDRE.

Je ne suis pas moins fils du bon-homme Cassandre ;

Digitized by Google

Au Pont-aux-choux, tout comme ailleurs, je suis
Léandre,
Presqu'autant, pour le moins, que je le fus jadis;
La panse fait le Moine, & non pas les habits.
Si je me cache ici, ce n'est pas pour des prunes;
Quand on a sur le corps deux ou trois infortunes...;
Car tu n'ignores pas, en sçachant qui je suis,
Que je cours le danger des périls que je fuis,
Dont le moindre est un cul, mon cher, de basse-fosse.
J'ai d'un pere, en fuyant, vuidé le haut-de-chausse,
Et quitté la maison dont j'étois né natif.
Ce qui m'oblige à fuir, c'est encor un motif;
Isabelle, en son sein, (mais soit dit sans reproche,)
Porte, de ma façon, une anguille sous roche.

GILLES.

Voilà donc l'encolure; & vous la plantez là,
Pour ne pas l'épousser?

LÉANDRE.

Justement, t'y voilà.
Ma vertu prolifique a passé mon attente;
C'est un petit neveu que j'ai fait à sa tante:
L'Amour, s'il vient à bien, y pourvoira *gratis*.
Pour mettre, avec mon front, mon dos *à remotis*,
Je me rends orphelin, veuf; enfin, pour conclure,
J'abandonne à la fois l'Amour & la Nature.
(*Il s'essuye.*)

GILLES.

N'en diroit du sermon du Curé de ceux nous;
Guia marle ou parroquet qu'en sçache autant que vous.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Ce n'eſt pas cependant que, dans ces circonſtances,
J'abjure la culotte avec ſes dépendances.
(*Gilles s'endort.*)
Je m'en ſers au contraire alternativement.
C'eſt pourquoi tu me vois muer comme un ſerpent.
Comme le Roi David, je change d'attitude;
La ſeconde nature eſt une autre habitude...
Ne ronfle pas ſi haut... Je compte, ſi je puis,
Etre dans quelque tems auſſi riche qu'un puits.

GILLES.

Cette richeſſe n'eſt que de l'eau claire à boire.

LÉANDRE.

Je ne pouſſerai pas plus long-tems mon hiſtoire;
C'eſt trop m'entretenir avec un animal.

GILLES.

Tout ça, Monſieur, pourroit fort bien vous bâter mal.

LÉANDRE.

A cauſe?

GILLES.

Ce tracas ne vaut pas une gogue.
Ce n'eſt pas pour ici trancher du pet-en-gogue;
Mais, ſauf votre reſpect, trop eſt trop à la fois,
Et j'aimerois bien mieux qu'vous fiſſiez un bon choix,
Que d'être, tout enſemble, Iſabelle & Léandre.
Vous voulez épouſer, & qui? Monſieur Caſſandre,
Rapport à ce qu'il a des écus à foiſon.
Outre qu'vous êtes mâle, ainſi que de raiſon,
C'eſt que ce vilain ladre eſt Monſieur votre pere.
Fi! un fils épouſer le mari de ſa mere!

Digitized by Google

Jarni, c'eſt un inſecte, au moins à ce qu'on dit;
Et tout ce qu'en revient eſt autant de maudit.
Mordienne, faut avoir un peu de ſacriſtie.

LÉANDRE.

Tu m'endors à ton tour.

GILLES.

Jarnon-pas de ma vie,
Bran des Prédicateux! Je n'en ſçais pas ſi vieux;
Mais, pour vous & pour moi, ne vaudroit-il pas mieux
Epouſer tout-à-fait la mere d'Iſabelle,
Madame Croqu'oiſon? Alle a de la vaiſſelle.
Pourvû qu'elle vous baille, avant tout, ſon avoir;
Pis après on verroit....

LÉANDRE.

C'eſt ce qu'il faudra voir;
Mais je veux être encor Iſabelle & Léandre,
Juſqu'à ce que j'aviſe au parti qu'il faut prendre.
Ménageons cependant nos deux vaches à lait;
L'argent, non pas l'amour, fait mon plus doux ſouhait.
Pour toi, Gilles, motus, bouche cloſe & conſue;
Par ton maudit canal, ſi la choſe étoit ſçue,
Si t'en ſouffles jamais en derriere de moi,
Aujourd'hui pour demain, ce ſera fait de toi.
Pour te dédommager du chagrin de te taire,
Mon fils, je te permets d'être, à ton ordinaire,
Yvrogne, ſac-à-vin, glouton, cochon, gourmand,
Fripon, eſcroc, vaurien; &, qui pis eſt, Normand;
Pourvû qu'à mon endroit, comme il eſt convenable,
Tu ſois ſage, poſé, diſcret & raiſonnable.

Digitized by Google

Il me faut un Valet pour augmenter mon train;
Prends soin de m'en trouver; j'en veux un de ta main:
Je prétends que, chez moi, le domestique abonde.
Adieu.

GILLES.

Monsieur....

LÉANDRE.

Eh! bien?

GILLES.

J'entends coigner du monde;
Faut-il vous l'introduire?

LÉANDRE.

Oui; mais tout bellement.

GILLES.

J'entends.

LÉANDRE.

Je n'aime point qu'on entre brusquement.
(*On heurte plus fort.*) (*Léandre sort.*)

GILLES, *ouvrant.*

Ventredié, vous allez écalventrer la porte.

SCENE III.

ISABELLE, *en Gilles;* GILLES.

ISABELLE.

T'es lent à me l'ouvrir; que le diable t'emporte:
Te fusses-tu rompu la mâchoire en chemin!
(*à part.*) (*haut.*)
Il faut l'amadouer.... Allons, baille la main.

Digitized by Google

GILLES.

Est-ce à moi que s'adresse....

ISABELLE.

A qui donc, jarni diantre!
Qu'est-ce donc? On diroit, à te voir par le ventre,
Que tu ne connois pas ton frere... Ouvre les yeux.

GILLES.

Vous! le fils de ma mere?

ISABELLE.

Ah! tu fais l'oublieux!
Mordienne, flaire-moi de la bonne maniere,
Et sans dessus dessous, & sans devant derriere.
Irai-je le galop, le trot, l'ambre, le pas?
Suis-je ton frere? Quoi! tu ne le remets pas?

GILLES.

Si-fait, quelque fois... Mais, puissé-je avoir la rage,
Si je vous en connois pour cela davantage!

ISABELLE.

Gilles, t'es un ingrat... Hélas! je m'y connois.

GILLES.

C'est que vous portez....

ISABELLE.

Quoi?

GILLES.

La mine d'un minois,
Dont le visage a l'air d'une philosomie
Que je ne vis jamais nulle part de ma vie,
A moins que ce ne soit ailleurs.

Digitized by Google

ISABELLE.

Et juſtement;
Car j'y vais quelquefois.

GILLES.

Ah! c'eſt donc ça, vrament.
Mais comment pouvez-vous être mon propre frere,
Drès-là que je ſuis fils unique de ma mere?

ISABELLE.

Eſt-ce qu'on peut jamais au juſte, en cas de ça,
Sçavoir toutes les ſœurs & les freres qu'on a?
Faudroit être Sorcier ou Docteur de Sorbonne.

GILLES.

Morgué, je ne ſis pas goûteux de ſoupe-bonne,
Et ſtapendant je crois, frere, qu'vous m'en coulez.
Tant y a, ſoyons couſins, drès que vous le voulez.

ISABELLE.

Ainſi tu ne crois pas que je ſois Zizabelle?
Ne vas pas te ficher cela dans la cervelle,
Rapport à ce que j'ai tous ſes traits, trait pour trait.

GILLES.

Ah! fuſſiſſiez-vous elle, & non pas ſon portrait!

ISABELLE.

Ton Maître s'en bat l'œil. La chance eſt bien tournée.
C'eſt fait, quand on nous prend un pain ſur la fournée.
L'amour du cœur de l'homme eſt un vrai Juif haran,
Bientôt je chiens de cour deviens le chien courant.
On ſe torche à préſent de la foi conjugale.
Quoi qu'il en ſoit, Léandre a chié dans ma mollet.
Quant à moi, je voudrois lui ſervir de Valet.
On dit qu'il engrenche un pié ſur le volet,

Et je ſerois charmé de prendre ſa livrée ;
Gilles me voudroit-il faciliter l'entrée ?

GILLES.

J'y boutrons de l'aiſance.

ISABELLE.

Ah ! frere, Dieu vous gard.

GILLES.

Attendez ; ſtapendant, av'ous queuqu'un d'hazard
Qui réponde de vous ?

ISABELLE.

Non ; je réponds moi-même.

GILLES.

Y a ben du mal ici ; c'eſt pis qu'un ſtratagême :
Il faut être à deux mains.

ISABELLE, *lui donnant deux ſoufflets.*

J'en ai de bonnes, vois.

GILLES.

Farni, c'eſt bienheureux qu'vous n'en ayez pas trois.
Frottez-vous ?

ISABELLE.

Comme un diable.

GILLES.

Et pis il faudra battre,
Une fois par ſemaine....

ISABELLE, *le battant.*

Oh ! je bats comme quatre.

GILLES.

Mais ce ſont les habits.

ISABELLE.

C'eſt le tien que je bats.

GILLES,

Digitized by Google

GILLES.

Mais, morguenne, attendez que mon dos n'y soit pas.
Or sus, Monsieur Léandre, il est mâle & femelle;
Partant, il le faudra coëffer en Zizabelle:
Dites-moi, frisez-vous?

ISABELLE.

Naturellement.

GILLES.

Bon!
Sçavez-vous habiller?

ISABELLE.

Un lapin?

GILLES.

Oh! que non.
Vous en êtes, mordienne, à plus d'une lieue.
Sçavez-vous mettre un' robbe, & trousser une queue?

ISABELLE.

En moins d'un tour de main.

GILLES.

Tous les jours que Dieu fit,
Faudra, cinq ou six fois, raccommoder le lit:
Sçavez-vous bien le faire?

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! comme un Ange!

GILLES.

Allons, je vous retiens.

ISABELLE, *à part.*

Il prend pourtant le change.

GILLES.

Vous nous viendrez ici de cire comme un gand.

ISABELLE.

Je vais querir mon coffre, & reviens sur le champ.

Digitized by Google

SCENE IV.

GILLES, *ſeul.*

Ah ! ah ! que je ne ſuis Glaude qu'en apparence.
Certain je ne ſçais quoi me boute en eſpérance
Qu'il eſt Dame Iſabelle. Or à bon chat, bon rat ;
J'en aurai le cœur net comme une écuelle à chat.
Ce ſera drès demain, avant la réveilſette.
Il n'eſt, pour tout potage, ici qu'une couchette ;
Drès que nous y ſerons couchés, autant de pris :
Comme l'on n'y voit goutte & que tous chats ſont gris,
J'irai, comme un larron, prendre un bout de chandelle ;
Et pis, comme un Eſprit, j'irai par la ruelle,
Et pis j'avallerai la couverture en bas,
Tout comme pour chercher les puces dans les draps.
Drès-là je verrai bien ſi c'eſt puce ou pucelle ;
Mais que tant ſeulement ce ſoit une fumelle,
Si Dieu me prête vie, elle en aura ſa part.
Queu nôce ! nous verrons qui mangera le lard.

Digitized by Google

SCENE V.

GILLES, ISABELLE, *avec une bouteille d'osier.*

ISABELLE.

Tu ne douteras plus que je ne sois ton frere ;
Je t'apporte la part des biens que notre pere
A délaissés le jour qu'à son moment dernier,
Il éprouva le sort de la vache à Panier.

GILLES.

Je sens, à cet aspect, mon ame qui frétille ;
Je reconnois mon sang. Ce titre est de famille.
Je vais bien m'en refaire. Allons, baille, cadet.
(*Isabelle rince un verre.*)
Va, pour boire où tu sçais ne faut point de godet.
Qu'il est doux d'hériter ! Prête-moi l'héritage.
Ça, frere, à la santé de tout le parentage.
(*La bouteille s'enflamme.*)
Miséricorde ! à l'aide ! elle a le diable au corps.

ISABELLE.

C'est l'ame du défunt.

GILLES.

N'a-t-il pas le cou tors ?
Foin ! mon ame s'en va le trot, sans dire garre.
Que vois-je ? Sous mes pas, j'apperçois le Tartare !
Maugredienne de vous & de tous nos parens !
Foin ! ma pauvre enfance est dans de beaux draps blancs.

SCENE VI.

ISABELLE, PERRETTE.

ISABELLE.

Viens çà, tandis que Gille enfile la venelle,
Perrette, commençons une autre ritournelle.

PERRETTE.

Madame, il vaudroit mieux oublier un cocu,
Qui se donne, sans vous, des talons dans le cu,
Et qui voudroit vous voir à plus d'une lieue.
Vaudroit autant tirer le diable par la queue.

ISABELLE.

Hélas! elle pourroit me rester dans la main.

PERRETTE.

C'est toujours ça.

ISABELLE.

N'importe: allons notre chemin.

PERRETTE.

Mais que prétendez-vous faire ici, ventrebible?

ISABELLE.

Ramener un ingrat.

PERRETTE.

C'est la chose impossible.
Drès que ces rénégats ont mis la voile au vent;
Les damnés chiens qu'ils sont, vont toujours en avant.
Le vôtre reviendra se remettre à l'attache;
Lorsque l'égoût Montmartre ira vers saint Eustache.

Digitized by Google

Si j'étois que de vous, sans en être aux abois,
Je reprendrois mon cœur. Qu'est-ce? Toutes les fois
Qu'on me l'a planté là, l'ai-je été dire à Rome?
J'ai pris un autre ami; faites tout ainsi comme...

ISABELLE.

Que de projets ma tête avorte tour à tour!
Poussons toujours ma pointe & celle de l'amour.
Amour, dont le doux nom m'échappe,
Daigne enluminer mon cerveau!
Toi, qui m'as fait mordre à la grappe,
Ah! daigne protéger la vache avec le veau.
O Ciel! resterai-je bredouille
Avec un poupon sur les bras?
Est-ce donc en brouet d'andouille
Que devoient s'en aller des feux si pleins d'appas?
Cher séducteur de mon adolescence,
Ah! rends-moi mon cœur, si tu l'as.
Du moins rends-moi mon innocence;
Rends-la-moi; c'est un bien qui ne se garde pas.
Que dis-je! malgré ton parjure,
Si tu m'en faisois le renvoi,
Ce ne seroit, je te le jure,
Que pour le perdre encor, & sans cesse, avec toi.

PERRETTE.

Vous pleurez?

ISABELLE.

N'as-tu pas un mouchoir de visage?

PERRETTE, *montrant ses doigts.*

Qui? moi! voici le seul qui soit à mon usage.

Digitized by Google

ISABELLE.

Garde-le ; vas chercher l'Accoucheuse du coin ;
Mon cœur me dit bientôt que j'en aurai besoin.

PERRETTE.

L'Accoucheuse ! Eh ! pourquoi faire ?

ISABELLE.

Des Demoiselles.

PERRETTE.

J'entends à demi-mot... Nous en verrons de belles.
Allons ; il m'est avis de prendre ces instans
Pour me faire, avec elle, accoucher tout d'un tems.

SCENE VII.

ISABELLE, Mad. CROQU'OISON.

ISABELLE.

Que veut cette guenon ?

Mad. CROQU'OISON.

C'est Gilles que j'avise.
Ton Maître est-il céans ?

ISABELLE.

Il est dans sa chemise.

Mad. CROQU'OISON.

Je vais donc l'y chercher ; car je veux aujourd'hui
Avoir un petit bout d'accointance avec lui :
Je suis déterminée à nous mettre en ménage ;
Et ne vous rien qui traîne en fait de mariage.

Digitized by Google

ISABELLE.

Comme elle y va dru, dru !

Mad. CROQU'OISON.

Çà, Maître Aliboron,
M'as-tu mirée assez avec ton œil vairon ?

ISABELLE.

C'est que plus je vous vois, & plus je vous regarde.
Est-ce elle ?... Par hazard, seriez-vous, par mégarde,
Madame Croqu'oison ?

Mad. CROQU'OISON.

Tout juste, mon mignon.

ISABELLE.

N'auriez-vous pas été la mere d'un trognon,
Non de pomme ou de choux, mais d'un tendron de fille ?
Isabelle, autrefois, fut son nom de famille.

Mad. CROQU'OISON.

Ah ! si je la tenois, avec certain vaurien,
Je vous la torcherois, mais en fille de bien.
Ficher le camp ! quitter la maison paternelle,
Pour s'en aller ailleurs cueillir la pimprenelle !
Mais en perdant ses gants, elle a perdu son rang,
Et je voudrois pouvoir lui reprendre mon sang.
Descendît-on du ciel droit comme une faucille,
Qui forligne n'est plus un enfant de famille :
Ainsi je la renonce ; & pour mieux l'oublier,
Monsieur Léandre & moi, nous allons nous lier
Par des nœuds éternels, qui tiendront comme teigne.
Je prétends lui donner jusqu'à mon dernier peigne.

Quand j'aime, tout y va, la paille avec le blé :
Le véritable amour joue au Roi dépouillé.

ISABELLE, *se retirant de côté.*

Je fais un *à parte*, bouchez-vous les oreilles,
Ou bien faites semblant d'abboyer aux corneilles.
(*Elle lui fait faire le moulinet.*)
Oh ! jour, non pas de Dieu, quel quatre-tems fatal !
Ma rivale est ma mere en propre original.
Du même gueux que moi son vieux cœur s'amourache;
Elle veut me couper l'herbe sous la moustache...
Mais mon Léandre s'offre à mes yeux réjouis :
Fuyons, pour cause; allons voir ailleurs, si j'y suis.

SCENE VIII.

Mad. CROQU'OISON, LÉANDRE, *en homme d'un côté.*

Mad. CROQU'OISON.

Enfin, je te revois, beau briquet de ma flamme,
Douce & chere amadoue, étoupe de mon ame !

LÉANDRE.

Cela vous plaît à dire.

Mad. CROQU'OISON.

Ah ! c'en est trop, mon cher !
Sçais-tu bien que mon ame est mise au feu d'enfer,
Et n'est plus qu'un charbon traîné parmi la cendre ?

LÉANDRE.

Corbieu ! vous me brûlez, Madame, à vous entendre.

Vous

Vous sentez le roussi, je ne le sens pas moins;
Votre nez & le mien en sont de bons témoins.

Mad. CROQU'OISON.

Ah! que l'amour est bon, drès qu'il est réciproque!
Viens, mon Ange; je veux te manger à la coque.
Allons, tends-moi le bec, mon petit passereau;
Prends des arrhes au coche, allonge le museau.

LÉANDRE.

Le respect sert de bride à l'amour qui m'emporte.

Mad. CROQU'OISON.

Le respect est un sot, & celui qui le porte;
Quand il est bon à perdre, il n'est plus de saison.
Sur ta bouche d'yvoire abbreuve ton oison.
(*en le baisant.*)
Ah! chien!

LÉANDRE.

Qu'avez-vous fait? Holà, ventres de chevres!

Mad. CROQU'OISON.

C'est le vin du marché que j'ai bû sur tes levres.
(*Elle se pâme.*)

LÉANDRE.

Vous en trouvez-vous mal?

Mad. CROQU'OISON.

Au contraire, mon cœur;
Je m'en trouve bien mieux; c'étoit une vapeur.
Venons à nos moutons: ce sont nos amourettes.
Quand ne ferons-nous plus qu'un lit de deux couchettes?

LÉANDRE.

Tout me sert de témoins que je voudrois...

Digitized by Google

Mad. CROQU'OISON.

Quoi donc ?

LÉANDRE.

M'unir comme le lierre à votre aimable tronc,
Pour y vivre & mourir tant que la mort s'enfuive;
Mais....

Mad. CROQU'OISON.

Qu'eſt-ce que ce mais ? Tu m'auras morte ou vive,

LÉANDRE.

Plût à Dieu !

Mad. CROQU'OISON.

Tu veux dire, avec ton plût à Dieu !

LÉANDRE.

Qu'il m'eſt dur !... Je ne puis achever cet aveu.
Ne pouvoir vous le faire, eſt aſſez vous le faire.

Mad. CROQU'OISON.

Non, ce n'eſt pas aſſez ; redis-moi ton affaire,

LÉANDRE.

Que ne ſuis-je de verre, ou du moins de cryſtal ;
Vous verriez ſi je ſuis de bronze ou de métal.
Ah ! mon cœur eſt de chair & d'os, comme vous êtes :
Je n'en ſouffre pas moins qu'un faiſeur d'allumettes.

Mad. CROQU'OISON.

Quoi ! ton amour déjà contrefait l'eſtropié !
Crois-tu que je ſois femme à me moucher du pié ?

LÉANDRE.

Il faut donc s'aboucher : ſoit dit, ſans vous déplaire,
Votre antique beauté, votre âge ſéculaire,
La crainte d'être veuf le plutôt qu'on pourra,
Seroit, pour m'arrêter, un foible remora,

Mad. CROQU'OISON.

Qu'eſt-ce donc qui te fait faire un pas d'écreviſſe?

LÉANDRE.

Je ſuis gueux comme un rat.

Mad. CROQU'OISON.

Pauvreté n'eſt pas vice.
Va, l'Amour étoit nud : c'eſt comme je te veux.
Tu ſçais qu'en mariage, il faut, pour être heureux,
Avoir toujours un peu de cornes... d'abondance.

LÉANDRE.

Il eſt vrai.

Mad. CROQU'OISON.

T'en auras de quoi faire bombance.
Je ne t'épouſe pas pour te mettre à l'étroit.
Va, va, j'ai du comptant, & plus qu'on ne m'en croit.
D'ailleurs, gna qu'à s'aimer ; retiens cet apozême :
L'on vit toujours au large avec ce que l'on aime.
La pauvreté m'eſt chere. Avale ton ſouci.
Si tu n'as la main gourde, empoigne-moi ceci.
(*Elle fait ſomer une bourſe.*)
Tous tes parens ont-ils le nez fait de la ſorte?

ISABELLE, *en Gilles, traverſe le Théâtre en courant & emporte la bourſe, en diſant :*

Non ; ils ſont tous camus : le diable les emporte.

Mad. CROQU'OISON.

Au voleur, au voleur ! Qu'eſt-ce donc? Cours après.

LÉANDRE.

C'eſt Gilles, mon Valet, qui prend vos intérêts.
Le drôle, en faiſant raffle, épargne ma vergogne ;
Il veut, entre nous deux, avancer la beſogne.

Mon affaire étoit prête à tirer en longueur ;
Mais il a, pour le coup, violé ma pudeur.
Comme il ne rendra pas la bourse qu'il a prise,
Madame, il faudra bien livrer ma marchandise :
Ajoutez de quoi boire, & mon cœur est à vous.

Mad. CROQU'OISON.

Mais vraiment tu l'entends comme à ramer des choux !
Va, tu n'es qu'un blanc-bec ; c'est-à-dire, un bec-jaune :
Tu m'en aurois donné, mais tout du long de l'aune ;
Si je t'avois vû ferme & roide jusqu'au bout,
Je t'aurois acheté crin, queue, oreille & tout :
J'aurois plutôt vendu mon cotillon pour boire.
C'est pour une autre fois ; mets ça dans ton grimoire.

LÉANDRE.

C'est mon apprentissage, & j'y suis tout fin neuf ;
Mais je m'en souviendrai, drès que je serai veuf.

Mad. CROQU'OISON.

En attendant, pas moins, pour nous mettre en ménage,
Faisons faire au Notaire un mot de griffonage,
Qui nous fangle à jamais l'un & l'autre à forfait ;
Et je reviendrai drès, quand il me l'aura fait.

SCENE IX.

LÉANDRE, *seul*,

Ah ! maudit rénégat que je suis, quand j'y songe !
Ciel ! dans quel gouffre affreux est-ce que je me plonge !

Digitized by Google

Pour faire du bon pain, rien n'eſt tel qu'un vieux four;
Mais j'en avois un jeune, où cuiſoit mon amour.
Las! il ſouvient toujours à Robin de ſes flutes!
Iſabelle, quel prix de l'amour que vous m'eûtes!
Un tintoin qui me corne, ainſi qu'un vieux rebec,
Me met l'ame à l'envers, & la cervelle avec.
Faut-il, à l'appétit d'un peu plus de mitrailles,
Que j'aille m'empêtrer dans de vieilles ferrailles?
La jeune a des attraits, la vieille a des teſtons:
Faut-il? Ne faut-il pas? Voyons à mes boutons.
Il m'en manque un peu trop... Cherchons un autre oracle.
Gilles me vient à point, juſte comme un miracle.
C'eſt un ſot qui pourra m'aviſer ſur ceci.

SCENE X.

GILLES, *en tremblant*, LÉANDRE.

GILLES.

L'ame à mon pauvre pere eſt-elle encor ici?

LÉANDRE.

Çà, la bourſe.

GILLES.

Au voleur!

LÉANDRE.

Ah! gibier de Bicêtre!

GILLES.

Au gué, au reguingué! Fuyons, tirons nos guêtres.

LÉANDRE.

Il fuit comme un tonneau ; le marouffle aura bû.
La pauvre bourſe a l'air d'en avoir dans le cu.
Gilles ?

GILLES.

Plaît-il ?

LÉANDRE.

Approche.

GILLES.

Eh ! oui ! c'eſt pour Dimanche.

LÉANDRE.

Approche donc, butor, ſouffle-moi dans la manche.
Ah ! que tu ſens le vin ! As-tu bû tout ton ſaoul ?

GILLES.

J'ai bû comme il en pleut ; je devrois être ſaoul.
Ventre-de-ſon ! j'allois m'en donner pour la veille ;
Mais l'ame de mon pere étoit dans la bouteille,
Qui ſortant toute en feu par le haut du goulet,
M'a baillé, de ſa grace, un vilain camouflet :
Car....

LÉANDRE.

Il faut rendre gorge : allons, changeons de game.

GILLES.

Morgué, j'ai tout rendu ce que j'avois dans l'ame.
Regardez-y plutôt.

LÉANDRE.

Cornes de Belzébut !
Vous êtes un fripon, ſi jamais il en fut ;

Digitized by Google

Mais vous aurez affaire avec maître Jérôme.
Coquin, rends-moi la bourse; ou sinon, je te paume.

GILLES.

Jarni, nous ferons deux.

SCENE XI.

ISABELLE, LÉANDRE, GILLES.

ISABELLE, *avec un flambeau, les bat tous deux.*

Et moi, ça fera trois.

GILLES, *battu.*

Holà donc!

LÉANDRE.

Insolent!

GILLES.

Son bras n'est pas de bois.

LÉANDRE.

Tu frappes comme un sourd.

GILLES.

Vous battez comme plâtre.

(*Ils s'enfuyent.*)

SCENE XII.

ISABELLE, *seule.*

Eh! la scene a fini par des coups de Théâtre.
Qu'à mon goût la vengeance est un mets délicat!
Qu'il est doux de pouvoir rondiner un ingrat,

Digitized by Google

Et nous venger ainſi de tout ce qu'il nous ôte !
J'aurois dû, pour le moins, lui caſſer une côte ;
Mais l'Amante qui frappe a le bras de coton ;
L'Amour, entre ſes mains, amollit le bâton.
Je ne ſçais quelle ſotte & tendre défaillance
M'empêchoit, ſur ſon dos, d'appuyer ma vaillance ;
J'éprouvois, au moment que je l'ai bâtonné,
Que ce qu'on crache en l'air retombe ſur le né,
Que toujours un volage eſt un autre ſoi-même,
Qu'on ſe meurtrit des coups qu'on donne à ce qu'on aime....
Mais je vois le penard avec qui, ſous mon nom,
Mon ingrat veut paſſer pour un joli tendron.

SCENE XIII.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

C'eſt céans qu'eſt l'objet pour qui l'Amour me pique.
Mais j'aviſe, je crois, Monſieur ſon Domeſtique.
Bon jour, Gilles, bon jour : que le Ciel ſoit céans.
La charmante Iſabelle eſt-elle là-dedans ?

ISABELLE, *à part.*

Léandre prend mon nom ! Ah ! le voleur ! le traître !

CASSANDRE.

Le ſoleil eſt levé, l'aurore le doit être.

Digitized by Google

ISABELLE, *à part.*

Je veux un peu dauber ce vieux singe pelé.
(*à Cassandre.*)
Monsieur, n'êtes-vous pas défunt Mathieu Sallé?

CASSANDRE.

Je ne crois pas avoir été mort de ma vie ;
Et Cassandre est en vie, en dépit de l'envie.

ISABELLE.

Cassandre ! C'est le nom d'un vieux Fesse-Mathieu...?

CASSANDRE.

Eh ! non, Gilles ; c'est moi.

ISABELLE.

D'un ladre, verd & bleu,
Comme lard jaune. Pût-il rendre son dernier souffle !
Du reste, je le tiens pour le plus vieux marouffle
Qui se trouve à l'entour des environs d'ici.

CASSANDRE.

C'est mon coquin de fils qui me périt ainsi ;
(Ce pendart, que ma femme eut d'une fausse couche :)
C'est Léandre.

ISABELLE.

Ah ! quel nom vous tombe de la bouche !

CASSANDRE.

Il tient de la guenon de qui j'étois l'époux.
C'est un dénaturé sans nature : entre nous,
La sienne ne vaut pas le manche d'une étrille.
C'est assez l'ordinaire aux peres de famille
Que leur postérité dégénere en serpens :
On ne sçait ce qu'on fait, quand on fait des enfans.

Digitized by Google

ISABELLE.

Hélas ! Marchand d'oignons ſe connoît en ciboule.

CASSANDRE.

Que n'a-t-on le ſecret de les jetter en moule ?

ISABELLE.

Laiſſons-les faire ainſi qu'on les fit de tout temſ.
Léandre eſt votre fils ; ſuffit, je vous entends.

CASSANDRE.

Il le fut autrefois ; il a ceſſé de l'être :
Ce n'eſt qu'un garnement, un franc....

ISABELLE.

Tais-toi, vieux Reître.
Tu viens donc céans, pour épouſſeter auſſi
La belle Iſabelle ?

CASSANDRE.

Oui.

ISABELLE.

Tararre !

CASSANDRE.

Qu'eſt ceci?
Oui, je l'épouſerai.

ISABELLE.

Comme il pleut des andouilles.

CASSANDRE.

Je lui vais en couler trois mots & ſix bredouilles.

ISABELLE.

Zeſt.

CASSANDRE.

Que rabaches-tu !

Digitized by Google

ISABELLE.

Pour en couler, néant.

CASSANDRE.

Mais tout ceci me fait tomber de mon séant.
Qui diable pourroit donc empêcher notre nôce?
J'entrevois du mic-mac; apprends-moi ce négoce:
Quelque rival ici m'a-t-il rompu le cou?
Tiens, je te prêterai de quoi t'avoir un sou,
Si tu veux dégoiser: va, c'est de l'or en barre.

ISABELLE.

Monsieur, mettez-en deux.

CASSANDRE.

Diable! l'argent est rare.

ISABELLE.

Quand tu m'irois jusqu'à dix, douze, quinze, vingt,
J'aimerois mieux cent fois que la galle te vînt.
Tu te débats ici de la chappe à l'Evêque:
Tu n'épouseras rien.

CASSANDRE.

Pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi? C'est que...
Suffit: attends le bout; tu sçauras, vieux barbu,
Le secret de ton fils, & celui de ta bru....
(*à part.*)
Mais je me sens piquer par de certaines mouches:
Dans la premiere allée, allons faire nos couches;
Et revenons ensuite implorer, dans ces lieux,
La Nature, l'Amour, le Devoir & les Dieux.

Digitized by Google

SCENE XIV.

CASSANDRE, *seul.*

Queu pot-pourri que ça ! Quelle galimafrée !
Que prétend ce faquin, cette tête engauffrée ?
Je n'épouserai rien, dit-il. Rien ! C'eſt beaucoup.
Il parle de mon fils.... A ce nom, tout-à-coup,
Certain preſſentiment, du plus beau noir du monde,
Me coule, au fond du cœur, une terreur profonde.
Quand je touche à la veille, & preſque au lendemain,
Mon bonheur me chieroit du poivre dans la main !...
Ah ! c'eſt mon fils !... Il eſt le rival qui me torche...
Pour crier en aveugle, attendons qu'on m'écorche.
Rien n'eſt tel que d'aimer pour devenir foireux.
L'on dit bien que l'Amour eſt un enfant peureux,
Qui ſe livre toujours aux terreurs les plus fauſſes :
L'Amour prend, bien ſouvent, ſes feſſes pour ſes chauſſes...
Mais queuque choſe ici frappe mon odorat :
Ah ! c'eſt mon Iſabelle avec tout ſon éclat.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

CASSANDRE, LÉANDRE *en femme d'un côté.*

CASSANDRE.

Pour le pauvre Caſſandre, hélas! quelle nouvelle!
Ah! l'on vient quaſiment de m'en dire de belles!

LÉANDRE.

C'eſt vous, pere Caſſandre! Ah! je vous croyois mort.

CASSANDRE.

Si vous ne m'aimez plus, aurois-je ſi grand tort?
(à part.)
Au lieu de m'écouter, la cruelle s'épluche.
Hélas! devois-je aimer cette aimable guenuche?
(à Léandre.)
Gilles... Madame...

LÉANDRE.

Eh! bien, vous a-t-il bâtonné?

CASSANDRE.

C'eſt le coup du trépas que Gilles m'a donné.

LÉANDRE.

Gille a cela de bon, quand il bat, il aſſomme.

CASSANDRE.

Si Gilles ne m'a point aſſommé, c'eſt tout comme...
Mais avec moi daignez agir plus rondement.

LÉANDRE.

Je n'eus jamais l'honneur d'en agir autrement.

Digitized by Google

CASSANDRE.

J'ai cent fois, au tuyau de votre chere oreille :
Fait l'aveu de mon feu. C'eſt de la nompareille,
Pourquoi s'en goberger ? Je ſçais que je ſuis vieux ;
J'ai rôti le balai ; mais mon cœur l'eſt bien mieux :
Quand même vous ſeriez ladre ou bien enrhumée,
Vous devriez du moins en ſentir la fumée.
Vous faut-il des ſermens ?

LÉANDRE.

Eh ! non, c'eſt pour demain.

CASSANDRE.

Qu'une bouche qu'on aime a l'éloquence en main !
Mais vous ne ſonnez mot ?

LÉANDRE.

Mon cœur reprend haleine.

CASSANDRE.

Vous me cauſez un vrai raviſſement d'Hélene.
Souffrez qu'un bon contrat me rende, entre deux draps,
Propriétaire enfin de vos friands appas.

LÉANDRE.

Je voudrois en avoir à remuer à la pelle,
Pour mériter l'honneur où votre amour m'appelle ;
Mais vous avez un fils, & c'eſt un autre cas.

CASSANDRE.

J'en ai quelque part un. Qui diantre n'en a pas ?

LÉANDRE.

Cela ſeroit bien dur que d'épouſer ſon pere.

CASSANDRE.

Parbleu, j'ai bien fait pis en épouſant ſa mere.

Digitized by Google

Soyez toujours ma femme : il peut, à cela près,
Aimer sa belle-mere, ou se coucher auprès;
C'est comme si son chien avoit mordu le nôtre.

LÉANDRE.

Il est votre héritier.

CASSANDRE.

Qu'il hérite d'un autre.
C'est un filou d'escroc, un fripon de voleur.
Sans que vous ressemblez à ce traîne-malheur,
Si bien qu'on vous prendroit pour lui dessous vos cottes,
J'y penserois pas plus qu'à mes vieilles culottes;
Tant y a que je vous aime autant que je le hais.
Quand il seroit pendu....

LÉANDRE.

Laissez-le vivre en paix.
Ah! c'est votre cher fils qu'vous envoyez aux peautres.
Pensez-y bien.

CASSANDRE.

Bon! bon! on vous en fera d'autres.

SCENE XVI.

ISABELLE, *en Diable, avec un poupon dans un panier;* CASSANDRE, LÉANDRE.

ISABELLE.

En voici toujours un de fait; prends ce poupon.

CASSANDRE.

Ah!...

Digitized by Google

ISABELLE.

Reste, où je te tords le cou comme un chapon.

CASSANDRE.

Ne me le tordez pas.

LÉANDRE.

Quelle est cette aventure?

ISABELLE, *à Cassandre.*

Vois un échantillon de ta race future.
Comme en toi la nature a fort peu d'entre-gent,
J'engendrerai pour toi.

CASSANDRE.

Vous êtes obligeant.

ISABELLE.

Nous t'avons, tous les deux, fabriqué cette hoirie.
En doutes-tu? Regarde un peu cette voirie;
Vois-tu cette caboche en forme d'alembic;
Ce chef pelé, qu'ombrage un poil de porc-épic;
La face rechignée en pagode à l'antique;
Ce front fait en plastron de poulet-d'Inde étique;
L'œil d'un mouton qui rêve, & l'autre de blereau?
Regarde bien sur-tout sa barbe de poireau:
Est-ce là ton portrait & celui d'Isabelle?
Qu'en dis-tu? Parle donc?

CASSANDRE.

Oui, je me le rappelle:
Oui, c'est moi tout craché. Je suis aise à tel point
Que je ne me sens pas au fond de mon pourpoint.
(*à Léandre.*)
Tout ce qui vient de vous n'a pas besoin de sauce;
Donnez,

Digitized by Google

Donnez, je le reçois comme un préſent de nôce.
Iſabelle eſt féconde ! Ah ! bonheur ſans égal !

ISABELLE.

Je pourrai bien ſouvent te faire ce régal.

LÉANDRE.

Je reſte comme un œuf.

CASSANDRE, *embraſſant l'enfant.*

L'aimable créature !

ISABELLE.

Je te fagoterai de la progéniture,
Autant comme un Evêque en pourra bénir.

CASSANDRE.

Bon !
Vous, n'acceptez-vous pas, ma chere, ce bon don.

LÉANDRE.

Si c'eſt votre plaiſir que de porter des cornes,
J'ai de l'obéiſſance; elle ſera ſans bornes.

CASSANDRE.

Iſabelle y conſent, & j'en ſuis ſatisfait;
Tout ce que vous ferez, ſera toujours bien fait.

ISABELLE.

C'en eſt aſſez. Adieu; je vais changer de forme.
Je reviens tout-à-l'heure; attendez-moi ſous l'orme.

SCENE XVII.

CASSANDRE, LÉANDRE.

CASSANDRE.

Enfin, je te tiens donc, cher petit écureuil !
Ma personne avoit peine à te donner dans l'œil :
Et la raison pourquoi tu l'avois dégreignée,
Je la vois : tu craignois de rester sans lignée ;
Mais le diable à plaisir aura soin d'y pourvoir.
Une femme est toujours maîtresse d'en avoir ;
Elle n'a qu'à siffler pour être bientôt mere,
Et sa postérité ne manque point de pere.
Mais tandis que j'irai chez le Tabellion,
Pour qu'il vienne bâcler notre heureuse union,
Prends soin du nouveau né ; buvez chopine ensemble :
Je vais aller le trot, & je reviendrai l'amble.

SCENE XVIII.

LÉANDRE, *seul.*

Je suis un véritable thuri de Chaillot,
Quand je jette les yeux sur ce singe en maillot.
Le diable fait ici la servante à Pilate,
Et fort mal-à-propos met la main à la pâte :

Digitized by Google

Mais que dis-je, le Diable! il eſt à l'Opéra;
Je n'en reconnois point d'autre que celui-là.
Tout beau, ne tranchons point ici du politique.
Cependant tout ceci me paſſe d'une pique.
Quand j'y penſe, Iſabelle eſt un maître Gonin.
Le Diable véritable eſt l'eſprit feminin.
C'eſt elle qui nous fait ce joli tour de Pages,
Et qui nous laiſſe ici cet enfant pour les gages.

SCENE XIX.

GILLES, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Holà, Gilles; viens-çà, Jean-Gilles, joli Jean.

GILLES.

Eſt-ce pour me bailler encore quelque emplan?
Les Cordeliers ſont ſaouls, portez le reſte aux Carmes.
Mon dos eſt fourragé, comme ſi les Gendarmes
Avoient paſſé deſſus.

LÉANDRE.

Mais, ſi je m'y connois,
C'eſt toi qui m'as gaulé, comme on gaule des noix.
Je vais me marier.

GILLES.

Eſt-ce avec Iſabelle?

LÉANDRE.

Eh! non; puiſque déjà je le fais avec elle.

Digitized by Google

C'eſt aſſez d'une fois ; le ſort en eſt jetté.

GILLES.

Qui donc épouſez-vous ?

LÉANDRE.

J'épouſe, d'un côté,
Madame Croqu'oiſon ; & de l'autre, Caſſandre.
Quand on prend de l'hymen, on n'en ſçauroit trop prendre.
D'ailleurs, c'eſt pour m'ôter de l'embarras du choix.

GILLES.

Oh ! morgué, c'eſt plaiſant ! Vous allez à la foi
Être votre biau-pere & votre belle-mere.

LÉANDRE.

Il te faut découvrir tout le fond du myſtere.
J'épouſe tous les deux, pour faire mon bonheur ;
J'entends, pour les plumer en tout bien, tout honneur.
Du reſte, c'eſt à tort que Gilles me ſoupçonne ;
Car je ne prétends pas toucher à leur perſonne.
Après boire, il faudra, ſans qu'ils en ſçachent rien,
Les mener ſe coucher enſemble bel & bien :
Tous les deux croiront être avec moi tête à tête ;
Tandis qu'apparemment ils s'entre-feront fête,
Et qu'ils s'en donneront, ou bien feront du lard,
Nous ferons, tous les deux enſemble . . .

GILLES.

Lui à part.

LÉANDRE.

Tu fais le coq-à-l'âne ; il s'agit bien de botte.

GILLES.

Morgué, le coq-à-l'âne eſt dans votre culotte.

LÉANDRE.

Ecoute jusqu'*amen*, ou plutôt jusqu'au bout.
Tandis qu'ils dormiront, faisons raffle de tout ;
Puis avant que la nuit ait cessé d'être brune,
Zest, nous ferons deux trous....

GILLES.

A quoi donc ?

LÉANDRE.

A la Lune.

GILLES.

J'entends. Ensuite,....

LÉANDRE.

Après un coup si fortuné,
Laissons faire le sort, sans y fourrer le né....
On coigne, on entre, on vient : ce sont nos épousailles.

GILLES.

Double nôce, morgué ! Jarni, que de ripailles !

SCENE XX.

ISABELLE, *en Notaire*, CASSANDRE, Mad. CROQU'OISON, LÉANDRE, PERRETTE, GILLES.

PERRETTE, *à Isabelle.*

Eh ! comme vous voilà ! C'est pis qu'un Mardi gras.
Sons-je dans la semaine où l'on donne des rats ?
J'en avons, jarni, plus que de pieces tapées.

Digitized by Google

(*Voyant Madame Croqu'oison.*)

Foin ! je crains pour mon dos quelques franches lipées.

ISABELLE.

Or sus, verbalisons.

CASSANDRE.

Çà, Monsieur Pardevant,
Dérouillez votre outil ; mettez la plume au vent.
(*Voyant Madame Croqu'oison.*)
Qu'est cette vieille chevre ? A qui diable en veut-elle ?

ISABELLE.

Tout bellement ; c'est-là la mere d'Isabelle.

(*Elle lui rit au nez.*)

Mad. CROQU'OISON.

Eh ! Garde-note, un mot. Qu'est ce vieux marcassin ?

ISABELLE.

Tout doux ; il vient ici pour cracher au bassin :
C'est le pere à Léandre.

Mad. CROQU'OISON.

A-t-il de la vaisselle ?

ISABELLE.

Beaucoup.

CASSANDRE.

Met-elle point la main à l'escarcelle ?

ISABELLE.

C'est fait.

Mad. CROQU'OISON.

Votre servante.

CASSANDRE.

Et moi, de même.

ISABELLE.

Holà, Perrette !

Digitized by Google

PERRETTE.

Vous plaît-il ?

ISABELLE.

La table.

PERRETTE, *présentant le dos.*

La voilà.

ISABELLE.

Plus haut, plus bas, fort bien. La chose est entendue.
Peste soit de la plume ; on me l'a trop fendue.
(*Elle lui met la plume dans la bouche.*)
Item, chacun de vous... Ouvre donc le cornet...
Donne, en se mariant, tout son bien clair & net,
En ne se réservant que sa vieille chemise.
(*à Léandre.*)
N'y consentez-vous pas ? Signons donc sans remise.

LÉANDRE.

Je ne sçais point signer.

CASSANDRE.

Ni moi.

Mad. CROQU'OISON.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

Je vous en livre autant.

CASSANDRE.

Nous n'avons, au surplus,
Qu'à faire une croix.

ISABELLE.

Oui ; croix ou pile, n'importe.
C'en est donc fait. Il faut chanter d'une autre note.

Digitized by Google

(*Elle jette sa robbe & son chapeau.*)

Alte-là, tous les trois ! Vous épousez trop dru.

(*à Madame Croqu'oison.*) (*à Cassandre.*)

Malheureuse ! tu vois ta fille ; & toi, ta bru.

TOUS, *sur un ton différent.*

O Ciel !

ISABELLE, *à Léandre.*

Toi, reconnois ta femme sans culotte.

Que l'on tombe à mes pieds, qu'on me colle la botte ;

Obéissez ; à bas, mere, beau-pere, époux.

(*Tous se mettent à genoux.*)

ISABELLE, *à Léandre, qui se gratte la tête.*

Tu feins de t'éplucher. Eh ! laisse-là tes poux.

LÉANDRE.

Ah ! chien ! c'est ma moitié.

ISABELLE.

Non ; c'est moi toute entiere.

Donne-moi du tabac, pour entrer en matiere.

Il est fort comme un âne ; il monte au nez, Vat-chié...

Qu'on releve ces veaux, & qu'on m'écoute en pied.

Mad. CROQU'OISON.

Mais qu'est-ce à dire donc que cette manigance ?

CASSANDRE.

Quel est ce tripotage ?

ISABELLE.

Une reconnoissance

Double, triple, quadruple, où vous devriez tous

Larmoyer, sangloter, hurler comme des loups.

Voyez Perrette en pleurs.

PERRETTE,

Digitized by Google

PERRETTE.

Eh ! non, c'eſt la roupie.

GILLES.

Morguenne, tout ceci me donne la pépie.

ISABELLE.

Il faut donc vous ſortir tout cela plus au long.
Çà, qu'on me violonne un peu de violon.
Vous voulez mon hiſtoire, & vous l'allez apprendre.
Le chant ſervira mieux à me faire comprendre.

L'Amour me fit, l'Amour m'a fait
Le cœur, comme l'avoit ma mere :
Un tendre Amant, ſur la fougere,
A treize ans, fut ſon fait. (*bis.*)

L'Amour s'y mer, l'Amour s'y mit,
Par un trou qu'il fit à mon ame :
Léandre le vit tout en flamme,
Il en fit ſon profit. (*bis.*)

Il me promet, je lui promis
De nous aimer toujours de même :
Que devient ſon amour extrême?
Autre part il l'a mis. (*bis.*)

Je perds le ſien, ô cruauté!
Se peut-il qu'Amour le permette?
Grand Dieu, fais qu'il me le remette,
Pour ne plus m'être ôté. (*bis.*)

Digitized by Google

Si tu me le fais revenir,
Je t'en ferai faire un de cire,
Pour conserver, dans ton Empire,
Un si beau souvenir. (*bis.*)

De Gilles j'ai pris les habits,
J'ai fait le Diable & le Notaire :
Pour attrapper qui sçait nous plaire,
On feroit encor pis. (*bis.*)

CASSANDRE.

Je commence à sentir que je nombe des nues.

ISABELLE.

Eh ! bien, ramasse-toi.

Mad. CROQU'OISON.

Nous sommes tous des grues.

LEANDRE.

Mon pere, je ne puis être que votre fils.

CASSANDRE.

Oui : vraiment, à ce troc, je fais de beaux profits !
En donnant tout mon bien, j'ai fait mon épitaphe.

Mad. CROQU'OISON.

A ce damné contrat, j'ai mis ma patarafle !
(*à Isabelle.*)
Quoi ! tu serois ma fille ?

ISABELLE.

Oui-dà, vantez-vous-en.

Mad. CROQU'OISON.

Eh ! double fille de...

Digitized by Google

ISABELLE.

Rien n'eſt plus vrai, maman.

CASSANDRE, *à Léandre.*

Mon amour étoit donc la voix de la Nature?

Mad. CROQU'OISON.

Mon amour étoit donc de l'amitié future?

LÉANDRE.

Tout comme il vous plaira.

ISABELLE.

Lalira ; cours après.

(à Léandre.)

Or çà, veux-tu m'aimer toujours ſur nouveaux frais?

LÉANDRE.

Va, tu ferois au Diable avaler la pillulle:
Allons, mon inconſtance a fait la baſſe-cuſe.

GILLES.

Jarnonbille! & nous deux, Perrette, ſans façon,
Veux-tu qu'on t'en découſe?

PERRETTE.

Qui, beaucoup, mon garçon.

LÉANDRE.

J'approuve un ſi beau choix: votre fortune eſt faite,
Et je mettrai demain dans la boëte à Perrette.

ISABELLE.

Vous autres, portez-vous, l'un portant l'autre, bien.
Nous allons nous coucher. Pour qu'il n'y manque rien,
Faut pourtant leur ſervir, avant de faire Gille,
Une longe de Vau...deville.

(On chante le Vaudeville ſuivant.)

VAUDEVILLE.

CASSANDRE.

Que Cassandre soit amoureux
De la fringante Zizabelle,
Le fait, hélas! n'est pas douteux;
Mais qu'il soit aimé de la Belle,
Et qu'en brûlant des mêmes feux,
Pour lui seul elle soit sensible,
C'est la chose impossible.

LÉANDRE.

À gauche, d'un fidele Amant
Ici j'affecte l'encolure;
À droite, d'un sexe charmant
Je veux imiter la figure!
Mais deviner, en ce moment,
De quel côté je suis sensible,
C'est la chose impossible.

Mad. CROQUOISON.

Je sçais bien que j'ai soixante ans,
Et que mon visage est horrible.
Je ne mords plus, faute de dents;
Ma démarche est lente & pénible:
Mais doutez-vous, pour mon argent,
Qu'on ne me perce comme un crible?
La chose est très-possible.

GILLES.

Mesdames, si nous avons fait
A votre pudeur quelques niches,
Pour un aussi mince forfait,
De pardons ne soyez pas chiches;
Une Parade, sans cela,
Qui soit amusante & risible,
C'est la chose impossible.

Fin de la Comi-Parade.

CONTES.

LE CANCRE.

DANS les Journaux des Filles de Mémoire,
D'un Cancre aurez sans doute lû l'histoire,
Qui, par Junon, contre Hercule envoyé,
Mordit au pied ce brave fils d'Alcmene,
Dont sur le champ fut occis pour sa peine,
Et dans l'état des Astres employé.
Un autre fut, par Messer Cocuage,
Envoyé contre un jaloux personnage;
Car volontiers il chasse à tels oiseaux:
Aussi jaloux sont-ils friands morceaux.
Nouveaux plaisirs naissent de leurs allarmes,
Dans leur épouse on trouve plus de charmes.
Sur un cocu qui ne soit pas jaloux,
On perd moitié des plaisirs les plus doux.
Mais sans rester plus longuement à l'ancre,
Or revenons à notre nouveau Cancre.
L'Hercule en fut un certain vieil Argus;
Celà s'entend, la perle des cocus.

Digitized by Google

Vieux & jaloux en sont le synonime.
Le Roi du lieu, depuis peu, par estime,
D'une Cité l'avoit fait Gouverneur;
De plus l'époux de certaine éveillée.
C'est bien & mal, marchandise mêlée;
Et rarement sans charge il est d'honneur.
Le Cancre enfin, dont se conte la chance,
De maints & maints confreres escorté,
Par un Pêcheur fut, à leur Excellence,
Dans un panier, un matin, apporté;
Qui près du lit mit la troupe entassée:
Car le jaloux, avec son épousée,
Goûtoit encor ses douceurs du sommeil.
On leur devoit présenter au réveil.
Certaine odeur lors piquant la narine
D'un des compaings de la troupe marine,
Le plus hardi d'entr'eux se jette à bas,
Va sous le lit. Certain vase aquatique
Y renfermoit la source odorifique.
Il saute au fond; mais long-tems n'y fut pas.
Besoin pressant réveilla la femelle,
Qui, sans y voir, prit son official (1);
Lors, à grands flots, cette Aurore nouvelle,
De sa rosée inondoit l'animal;
Quand, s'allongeant, l'Ecrevisse échaudée,
Happa l'endroit d'où tomboit telle ondée.

(1) *Vieux mot qui signifie* pot-de-chambre; *il est tiré de l'Italien.*

Digitized by Google

Qui fit des cris ? Elle fit, comme il faut ;
Ceux que peut-être elle auroit fait moins haut
Avec tout autre, en pareille aventure.
Le Cancre point ne lâcha sa capture.
Lui de serrer ; la Dame d'appeller ;
Et son jaloux aussi de s'éveiller,
Qui ne rêvant que cocuage & corne,
A son honneur crut trouver quelque écorne.
Il courut vîte en faire l'examen.
L'Huissier nouveau du cabinet d'Hymen,
Au même instant, vint s'offrir à sa vûe.
Pour mieux encor en faire la revue,
Sur son long nez lunettes accrocha,
Et de si près du Cancre s'approcha,
Que l'animal eut encor l'insolence
De se jouer au nez de l'Excellence,
Qu'il agrippa si bien, & tenailla,
Qu'onc de ses jours ne le fourrera là ;
Et fera bien : car qu'est-ce qu'on retire
A, de si près, regarder sa moitié ?
C'est, tôt ou tard, d'apprêter de quoi rire.
Mal de jaloux à nul ne fait pitié.

Digitized by Google

LA CLÉMENTINE.

Or écoutez, vous, femmes inhabiles
A célébrer les doux jeux de Vénus:
Et vous aussi, bachelettes nubiles,
Si mes avis jà n'avez prévenus.
Mais, en tout cas, c'est à vous que s'adresse
Certaine Bulle, en ce point, très-expresse.
A Clément six, l'Esprit saint la dicta;
Car, comme on sçait, c'est lui qui les inspire.
Le tendre Amour à l'instant l'adopta:
Même l'on dit que ce Dieu la fait lire,
Chaque Dimanche, aux Prônes de Paphos.
Quoi qu'il en soit, je vais en peu de mots
Conter d'où vint la réforme nouvelle.
Vous sçaurez donc qu'Hymen à sa cordelle
Avoit, dit-on, attrappé, depuis peu,
Froide pucelle & galant plein de feu.
C'est-là souvent des tours de l'Hyménée.
Rien n'y plaignoit, ni soir, ni matinée,
L'époux nouveau, plus ardent qu'un tison,
Pour réchauffer la belle inanimée;
Mais tous ses feux s'en alloient en fumée;
Et sa moitié, plus froide qu'un glaçon,
Ne s'en haussoit, ni baissoit davantage.
Lui seul enfin, tel étoit son usage,
Vaquoit au jeu, qui seroit bien plus doux,

Digitized by Google

Si, par malheur, le Dieu de Phyménée
N'en faisoit pas un devoir aux époux;
Œuvre joyeux, que femme rafinée,
Avec l'ami, rend encor plus charmant.
La mort enfin la mit au monument;
Et de façon vous trousſa la pauvrette,
Qu'à ſes côtés, dans la même couchette,
Son mari même ignoroit ſon deſtin.
Son ame étoit peut-être encore en route,
Quand, tourmenté du Démon du matin,
Il s'éveilla : comme Amour ne voit goute,
Bref, le paillard rendit au pauvre corps
Tout autre enfin que le devoir des morts.
Froids habitans de la nuit ténebreuſe,
Si les devoirs qu'on vous rend à la mort
Peuvent là-bas adoucir votre ſort,
Ame jamais fut-elle plus heureuſe?
Il achevoit de faire un compte rond,
Quand, tout-à-coup, l'aſtre du jour trop prompt
Vint découvrir tout le triſte myſtere.
Bien jugerez de ſon affliction,
Et des regrets qu'un tendre époux peut faire.
Mais, las! ſur-tout la profanation
Par lui commiſe envers la trépaſſée;
Terriblement bourreloit ſa penſée,
Si qu'il s'en fut, avant Pâques venu,
A ſon Curé conter par le menu
Qu'innocemment il avoit troublé l'ame
Et le repos de la défunte Dame.

Digitized by Google

Pour tels forfaits mes pouvoirs ſont trop courts ;
Dit le Paſteur ; au Pape ayez recours.
Il s'en fut donc, avec pleine eſcarcelle,
Au Conducteur de la ſainte Nacelle.
Pas ne doutez qu'il n'obtînt ſon pardon :
Il l'eut enfin ; mais il lui coûta bon.
Pour obvier à pareil ſacrilége,
On aſſembla l'infaillible Collége :
On y dreſſa bonne Bulle de Dieu.
La *Clémentine* eſt ſon nom de baptême,
Comme l'on voit, du nom du Pape même.
Ores ſçavez ce qui lui donna lieu.
La voici donc ; beſoin n'eſt d'apoſtilles.
Or écoutez, vous, femmes ; & vous, filles.
Lorſqu'un Amant vous tiendra dans ſes bras,
(Epoux, Amant, en ceci c'eſt le même,)
Si ne voulez encourir l'anathême,
Prouvez-lui bien que vous ne dormez pas.
Faute de quoi, fût-ce une Impératrice,
Sous tel prétexte ou cauſe que ce ſoit,
Nous relevons, envers telle infractrice,
Epoux, Amans, de tout amoureux droit.

Digitized by Google

IMA.

Filles de Rois, comme nous, ont une ame
Auſſi ſenſible à l'amoureuſe flamme.
Celle du Roi nommé Charles le Grand
Va, dans ce Conte, en être le garant.
C'étoit Ima, jeune, & partant gentille;
Car à quinze ans point n'eſt de laide fille.
L'Amour prit donc un jour un de ſes traits,
Et d'un ſeul coup fit deux nouveaux ſujets.
L'un fut Ima, puis l'autre un Secretaire
Du Conſeiller de l'Empereur ſon pere.
Ce Secretaire, on l'appelle Eginard.
En fait d'amour, c'étoit un fin renard.
Tendron n'étoit, dont la mine fût gente,
Sur qui l'Amour ne lui dût quelque rente.
Filles de Rois ne lui faiſoient pas peur,
Encore moins celle de l'Empereur.
Il ſe prit donc à mettre en batterie
Tout ce qu'Amour avoit d'artillerie,
S'entend ſoupirs, pleurs, fins regards, langueur,
Inventions pour conquêter un cœur,
Et dont eſt plein l'arſenal d'Amathonte.
D'autre côté, quelque légere honte
Faiſoit qu'Ima rougiſſoit de ſon choix;
On ſe citoit maintes filles de Rois,

Digitized by Google

Qui bien plus bas placerent leurs tendresses ;
On se souvint de nombre de Déesses ;
Car, quand on a besoin d'autorité,
La Fable prouve & devient vérité.
Qui capitule est bien prêt à se rendre.
Pas ne tarda la Princesse trop tendre,
Qui, quand la nuit venoit faire son tour,
Se consoloit des contraintes du jour ;
Et, dans les bras de son Amant fidele,
Redevenoit une simple mortelle.
Il s'avisa de neiger, une nuit
Qu'Ima l'avoit dans sa chambre introduit :
Or, pour sortir de chez notre *galande*,
Falloit passer une cour assez grande ;
Pas ne pouvoit qu'Eginard n'imprimât
Des traces d'homme, & ne commît Ima.
Que faire ? Mais que fille a de ressource !
Déjà le jour recommençoit sa course :
On tint conseil ; l'Amour y présida,
Et la Princesse enfin y décida
Qu'il leur falloit renouveller l'histoire
De ce Troyen de pieuse mémoire,
Qui sur son dos mit son pere & ses Dieux,
Et les sauva du Grégeois furieux.
Eginard donc, aidé d'une escabelle,
Grimpe & se met sur le dos de la Belle ;
Puis, sans broncher sous un poids que l'Amour
Avoit rendu de la moitié moins lourd,

Digitized by Google

Elle tira son Cavalier d'affaire.
Le bon Troyen, en emportant son pere,
Ne fut, je crois, si vîte de moitié;
Mais l'Amour est plus fort que l'Amitié.
La nuit revint; & l'heure convenue
Du rendez-vous étoit aussi venue;
Mais il avoit encor neigé le soir;
Et notre Ima vit avec désespoir
Que son Amant ne venoit point s'y rendre.
Dans l'avant-cour la belle alla l'attendre;
Car, sans se voir, comment passer un jour?
Eginard vint tout transporté d'amour;
Mais le trajet n'étoit pas praticable;
Point d'autre aîde ou suc, ou convenable,
Que cette chambre où la Belle couchoit.
Eh! direz-vous, alors qui l'empêchoit
D'en faire autant comme la nuit derniere,
Et le porter de la même maniere?
En soupirant, Eginard s'en ouvrit
Par ce discours, qui bientôt l'attendrit:
Ah! lui dit-il, il n'est pas si facile d'attendre
Au lendemain; il faut toujours tout prendre;
En fait d'amour, rien ne doit être dû;
Ce qu'on differe est autant de perdu.
Tant de raisons la firent enfin rendre:
Encore un coup, la Princesse trop tendre
Tendit le dos; & notre Amant monté,
Fut dans la chambre en triomphe porté.

Digitized by Google

Il revenoit par la même voiture :
Le Roi le vit passer sur sa monture,
Fors éveillé par inspiration ;
Mais ce ne fut sans admiration,
Ni sans courroux contre le téméraire.
A son Conseil il fut porter l'affaire ;
Car un bon Roi ne fait rien de son chef.
A la rigueur on jugeoit le méchef ;
Tel qui trouvoit le crime bien pendable,
En eût voulu, je crois, être coupable.
Le tout alla pourtant plus doucement :
C'est la vertu d'un Roi d'être clément.
Charles le fut, si toutefois c'est l'être,
Quand on se sert d'un Notaire & d'un Prêtre.
Est-ce pardon, est-ce punition
Que d'épouser ? Jugez la question.

L'ORIGINE DE LA BARBE.

PAUVRES époux d'une moitié rebelle,
Votre malheur n'est pas chose nouvelle,
Et l'art de faire enrager un mari
N'est pas un art inventé d'aujourd'hui
C'est un secret aussi vieux que les hommes,
Perpétué jusqu'au siècle où nous sommes ;
Mais où le Diable & l'esprit féminin
Ont, à présent, mis la dernière main.

Digitized by Google

Qu'ainſi ne ſoit : Adam, notre bon pere,
Fut, comme vous, dans la même miſere ;
Hors qu'à préſent on peut, chez ſes voiſins,
S'aller par fois venger de ſes chagrins.
Le pauvre Adam fut bien plus miſérable ;
Car il n'avoit que ſa femme & le Diable.
C'eſt-là le rien qu'a toujours eu l'hymen.
Mais quelle femme avoit le bon humain !
Combien de fois regretta-t-il ſa côte !
La Belle étoit aigre, hargneuſe, haute ;
Pour ſon bon-homme elle avoit trop d'appas ;
C'étoit un ſot qui ne la valoit pas.
Jamais époux a-t-il valu ſa femme ?
Las à la fin des mépris de la Dame,
Au Créateur il fut conter le tout.
Seigneur, lui dit le pauvre époux à bout,
Rends-moi ma côte, & reprends ta femelle,
Ou fais exprès un Paradis pour elle.
Anges, ſous cape, en ſouriront entr'eux :
On rit toujours d'un époux malheureux.
Le Seigneur ſeul eut pitié de ſa peine.
Prends, lui dit-il, cette huile ſouveraine ;
Va t'en frotter le viſage en ſecret.
Tel en ſera le ſalutaire effet,
Qu'il te rendra la face redoutable,
Et te fera l'air mâle & reſpectable.
Il faut noter que le moindre coton
N'avoit encor ombragé ſon menton.

Digitized by Google

A peine Adam mit le baume en usage,
Quand il sentit pousser sur son visage
Ce qui, chez nous, vient, avec les desirs,
Nous annoncer la saison des plaisirs.
Surpris alors de ce qu'il sentoit naître,
Plus il tâtoit, plus il le faisoit croître.
Il l'essaya sur maints & maints endroits,
Par-tout le baume opéra sous ses doigts.
Alors, tout fier de sa toison nouvelle,
Il fut trouver l'intraitable femelle.
Quel changement! Ce redoutable aspect
A la pauvrette imprima du respect.
Eve devint douce, tendre & docile;
Et notre époux, grace à cette heureuse huile,
Eut un repos qu'il n'osoit espérer.
Bonheur d'époux n'est pas fait pour durer.
Adam, un jour, dans un bocage sombre,
Pour son secret, se retiroit à l'ombre.
Là se servoit de ce baume divin.
Quand son tendron, conduit par le malin,
Vint dans le fond de ce bois solitaire,
En tapinois, y lorgner le mystere.
Eve en sourit, & se mordant le doigt,
De tous ses yeux, elle épia l'endroit.
Où, par Adam, la phiole fut cachée.
Long-tems ne fut sans être dénichée.
A peine Adam fut décampé du bois,
Qu'Eve d'abord allois, du bout des doigts,

Sur

Sur ſon viſage eſſayer la recette,
Quand tout-à-coup démange ſon ſecrette,
Je ne ſçais où, lui fit porter la main.
Là ne rata le baume ſouverain.
Il fit effet; & ſa vertu fut telle,
Que, loin d'ôter des appas à la Belle,
Elle y gagna de ſecrettes beautés.
Lors un buiſſon frémit à ſes côtés;
Un rien fait peur à ce ſexe timide.
Eve s'enfuit où ſa crainte la guide;
Mais, en fuyant, elle fait un faux-pas,
Caſſe la phiole, & répand tout à bas.
Grace au faux-pas de ſa moitié peu ſage,
Voilà comment l'homme eut ſeul en partage
Ce ſceau divin de la virilité,
Qu'il a tranſmis à ſa poſtérité.
Eve reprit ſon allure ordinaire.
Que fit Adam? Ce qu'un époux doit faire;
Pour éviter un éclat indiſcret,
Il apprit l'art d'engager en ſecret.

LE ROI HUGON.

Il fut jadis un ſaint parmi nos Rois.
A grand marché l'on l'étoit autrefois;
A cela près, Héros de ſa perſonne.
Saint Charlemagne eſt le nom qu'on lui donne.

Il revenoit, avec ses Paladins,
De Palestine, ainsi que Pélerins.
Or pour rentrer par le plus sûr en France,
La caravane avoit pris par Bizance:
Dieu sçait combien le Roi de la Cité
Se fit honneur d'être ainsi visité.
C'étoit Hugon; il avoit femme & fille,
L'une encor bonne, & l'autre assez gentille.
C'étoit de quoi fêter nos gens de bien;
Chacun aussi rien n'y plaignit du sien.
Le soir venu, nappe blanche fut mise,
Et l'on servit. La Reine fut assise
Au côté droit du Monarque Gaulois;
Ensuite Ogier, le Chevalier Danois:
A gauche on mit la Princesse sa fille,
Roland, Richard, Hugon & sa famille,
Ainsi du reste, & par humilité,
Au dernier bout Turpin s'étoit planté,
Tout vis-à-vis la belle Jacqueline.
Ce Turpin fut Moine en ses jeunes ans,
Depuis Prélat, mais ribaud en tout tems.
Partant le feu prit sous son étamine,
Dès qu'à ses yeux Jacqueline brilla;
Mais coup de dents n'en perdit pour cela:
Ains, comme un Moine, il se remplit la panse,
Du reste en Dieu mettant sa confiance.
Minuit sonnant, nos compagnons refaits,
Dans un sallon, trouverent leurs lits faits.

Digitized by Google

Chacun couché, l'on souffla la chandelle.
Lors le caffard de songer à sa Belle.
Or l'Empereur ne put fermer les yeux.
Aux Chevaliers, qui ne dormoient pas mieux,
Il proposa de gaber; c'est-à-dire,
De lui servir chacun un plat pour rire.
Gage, dit-il, aussi net que navet,
Fendre, d'un coup, un homme & son armet.
Je ferai plus, dit le neveu de Charle.
Tu feras plus! Comment donc cela? Parle.
Je veux, parbieu, que murs tombent d'abord
Que, tant soit peu, j'aurai sonné du cor.
Devant Richard, amis, baissez la pique;
Sans nul secours, art, ni pacte magique,
Qu'un cheveu mis autour de ce poteau,
Je gagerois d'abattre ce château.
Ils avoient tous gabé fort à leur aise,
Quand Turpin dit: Amis, qu'à Dieu ne plaise
Qu'au dam d'autrui je me serve jamais
D'aucun des dons que le Seigneur m'a faits;
Mais seulement, si sa bonté divine,
Pour cette nuit, me prêtoit Jacqueline,
Vertu de froc, pas ne verrois le jour
Sans lui prouver quinze fois mon amour.
Sçaurez qu'Hugon, au creux d'une colonne,
Avoit caché sa royale personne.
De les entendre il étoit curieux;
Quand tout à coup, en sortant furieux,

C'eſt d'un mépris, dit-il, trop téméraire
Payer l'accueil qu'on eut tort de vous faire.
Or, de par Dieu, tous le pas fauterez,
Ou de vos gabs vous vous acquitterez.
Nous allons voir, parlant à Charlemagne,
Si mettez bien la flamberge en campagne.
En filant doux, on crut fléchir Hugon;
Mais il devint plus dur qu'un Pharaon.
Que fit le Roi dans ce beſoin extrême?
Il implora l'aſſiſtance ſuprême;
A ſes ſoupirs, Turpin mêla ſes vœux:
Le Ciel alors les exauça tous deux,
Un Ange vint, qui leur mit cœur au ventre.
Enfans, dit-il, vous ſerez ſecourus
Pour cette fois; mais n'y revenez plus.
Cela diſant, il s'envole. Hugon rentre.
Charles alors: Sire, on vous ſervira,
Et, pour ſi peu, nul ne ſe dédira;
Si vous avez quelques gens à pourfendre,
Plus longuement ne me faites attendre.
Il en vint un; mais il l'avoit bien dit,
Tout net en deux il vous le pourfendit.
Chacun à chef eût mis ſon aventure,
Lorſqu'étonné de la déconfiture,
Le fier Hugon mit de l'eau dans ſon vin;
Mais par bonheur, pour ſa fille & Turpin,
Il s'obſtina dans le gab du Lévite.
Je ne crois pas que celui-ci l'évite:

Digitized by Google

Quinze, dit-il ! Jacqueline les vaut ;
Mais ce paillard l'a pris un peu trop haut.
Le Muletier, que tondit Agilulfe,
Ne les fit pas ; si valoit ce Tartuffe.
(Au bon Hugon je dirois volontiers,
Moine, à ce jeu, vaut quatre Muletiers.)
Frere, voyons ce que vous sçavez faire,
Si l'entendrez mieux que votre Bréviaire ;
Sans doute : mais pour tous vous payerez.
Soit, dit Turpin, sûr de son allumelle,
Que l'on me lâche à présent la donzelle ;
Demain matin nouvelles en aurez.
Or arriva Jacqueline en chemise.
Fille à son pere onc ne fut plus soumise.
Sur son honneur, (mais peut-être sur rien ;
Car dix-sept ans la fillette avoit bien ;)
Hugon la fit jurer d'être fidelle :
Accuse juste au moins, dit-il, pucelle,
Si-non au Ciel, un jour, en répondras.
Elle jura, puis dans le fond des draps
Le Moine en rut tira la créature.
Hugon s'en fut dessous sa couverture,
Y méditer un supplice au Pater ;
Mais sans son hôte il ne faut pas compter.
Bien jura-t-il d'en faire une grillade.
Turpin bientôt vous tripla l'enfilade,
Moment après, & de cinq il compta.
A ce calcul la Belle s'emporta.

Digitized by Google

Tout beau, mon Pere, encor n'eſt-ce que quatre ;
Turpin, de cinq, ne voulut rien rabattre :
Or puiſqu'enfin tous deux n'en ſçavons rien,
Recommençons, dit-elle, & comptons bien.
C'en ſeroit vingt, dit-il à ſa tricheuſe ;
Mais pour n'avoir d'erreur auſſi fâcheuſe,
Et tout d'un coup trouver le compte net,
Comptons tous deux avec ce chapelet.
Au point du jour, douze des patenôtres
Il ſe trouva ; reſtoient encor trois autres ;
Mais il rendit les armes à l'Amour :
Las, accablé, le ſommeil eut ſon tour.
A ſon réveil, épuiſement de force,
Le feu ne prit qu'un coup à ſon amorce :
Mourons, dit-il ; auſſi-bien, s'il le faut,
Mieux le vaut là que ſur un échafaud ;
Puis en mourant tira ſon pénultieme,
Et tout-à-fait lui rata ſon quinzieme ;
Quand cil qui tient tous les cœurs dans ſa main,
Rendit celui de la Princeſſe humain.
A l'Egliſe onc ne ſera tel dommage
De la priver d'un ſi grand perſonnage ;
Je n'en vaux tant, mon Pere ; & pour un point,
Mieux vaut mentir, & ne vous perdre point.
Ah ! dit Turpin, auſſi généreux qu'elle,
(Car, pour un Moine, il avoit l'ame belle,)
En l'autre Monde onc ne l'emporterez ;
Ce point, ma ſœur, dons pour moi mentirez.

Digitized by Google

Pour tout délai, ce soir, je le rembourse.
Phœbus étoit presque au quart de sa course,
Quand, par Hugon, Turpin fut réveillé;
Mais du rapport tant fut émerveillé,
Qu'un pied de plus sur son chef on vit croître
Ce que jadis son épouse y fit naître.
A son papa la fillette mentit;
Lui de son ire enfin se départit.
Mais toutefois la Reine soupçonneuse,
(Car, en ce point, elle étoit connoisseuse,)
C'est se moquer, dit aigrement au Roi,
Qu'à cet enfant d'ajouter tant de foi.
S'il les a faits, il peut les faire encore.
Je gagerois que c'est une pécore,
Qu'il n'a pas eu grand' peine de duper;
Fin seroit bien, s'il sçavoit m'attrapper:
Pour votre honneur, ne soyez si crédule;
Et qu'avec lui, Sire, une autre calcule.
Ah! dans ce cas, dit le Roi des cocus,
La plus Agnès compteroit moins que plus.
C'en est assez. Enfin, comblé d'éloge,
Notre futur suppôt du Ménologe,
Envers l'Infante acquitté sauf & franc,
Revint en France avec Charles le Grand.

Digitized by Google

LA LINOTE DE JEAN XXII.

Etre discrete & femme tout ensemble,
Ce sont deux points que jamais on n'assemble ;
Et la moins femme, en ce sexe indiscret,
Garderoit mieux son honneur qu'un secret.
C'est, dira-t-on, trop outrer la pensée ;
Quitte à prouver l'hyperbole avancée.
Nones étoient dans un fameux Couvent,
Où Jean vingt-deux alloit assez souvent
Faire, en pardons, des dépenses de Pape.
C'est Fontevrault, de peur qu'il ne m'échappe.
Au demeurant, Couvent des mieux famé,
Gîte fâcheux, où le Diable affamé
Etoit réduit à quelque peccadille,
Menu secours qu'il tiroit de la grille.
Car, comme on sçait, l'ennemi des humains,
Par le babil, tient toujours aux Nonains.
Le saint Pasteur, muni de sainte Bulle,
Leur vint, un jour, faire baiser sa mule ;
Dieu sçait comment les pardons y trottoient,
Si qu'on eût dit que rien ne lui coûtoient.
Insatiable est la gent monastique :
Bien l'allez voir, à l'indult fantastique
Qu'on s'étoit mis en tête d'obtenir.
Elles vouloient avoir, à l'avenir,

Pouvoir

Pouvoir d'aller l'une à l'autre à confesse.
Pere très-saint, entre nous, dit l'Abbesse,
On s'avoueroit bien plus sincerement
Tout ce qu'au Prêtre on dit légerement,
Cent petits riens, bagatelles en somme,
Dont on rougit d'aller instruire un homme;
Homme, sur-tout, qui souvent peut causer
Ce dont, à lui, Nonne va s'accuser.
Vous, confesser! Le cas n'est pas possible;
J'ai, dit le Pape, une raison plausible
Qui vous fera refuser à regret:
Ce Sacrement exige un grand secret,
Et le babil, dans l'engeance femelle,
Fut autrefois la tache originelle.
Depuis long-tems cet unique grief
Fait, à vos vœux, refuser le saint Bref;
Mais j'en veux faire enfin l'expérience,
Et le sçavoir de ma propre science.
Tenez, dit-il, je mets, jusqu'à demain,
Cette boëte en garde en votre main;
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
Faute de quoi l'on se verroit privée
Du saint Indult, qui demain vous est dû,
Si n'ouvrez pas le coffret défendu.
Il sort: voici notre boëte en voye;
Que je la touche; & moi, que je la voye;
C'étoit à qui pourroit se l'arracher;
Mais, sans l'ouvrir, on fut pourtant coucher.

Auſſi plus d'une en gagna la jauniſſe.
On dormit peu : le lendemain l'Office,
Comme on peut croire, alla tout de travers ;
Peut-on ſuffire à tant de ſoins divers ?
Un rien démonte une tête guimpée.
Ah ! dit l'Abbeſſe, à la gent attroupée,
Le Pape joue à nous faire ſécher.
Quel grand ſecret a-t-il à nous cacher ?
Pour le garder ne ſommes-nous pas bonnes ?
Il fait, vraiment, un grand honneur aux Nonnes !
Pour nous venger, ouvrons : qui le dira ?
Comme elle était, on la refermera.
A ce diſcours taupa chaque Veſtale.
L'Abbeſſe ouvrit la boëte fatale ;
Qu'y trouva-t-elle ? Une Linotte au fond,
Qui tout-à-coup prit ſon vol au plafond ;
Fit, en ſifflant, des rondes autour d'elles ;
Puis, par un trou, s'enfuit à tire d'ailes.
Ce n'eſt pas tout : on heurte rudement ;
Le ſaint Pontife entre au même moment :
Çà, ma boëte : orés voyons, Meſdames,
Si l'on ſe peut confier à des femmes ;
Car votre Indult eſt dedans tout ſcellé.
Oh ! oh ! dit-il, il s'en eſt envolé.
Seriez, vraiment, de maîtreſſes commeres
Pour confeſſer. Allez, diſcrettes Meres,
Onc ne ſera Confeſſeur féminin.
Tant mieux, reprit tout bas une Nonain ;

Digitized by Google

Je n'étois pas pour la métamorphose ;
Un Confesseur est toujours quelque chose.

L'ORIGINE
DE LA FOSSETTE DU MENTON.

Jadis Amour fut, après bien des larmes,
L'Amant aimé d'un objet plein de charmes ;
Mais, non content de ce titre si doux,
Il y joignit encor celui d'époux.
Quelle imprudence aux Amans, ordinaire !
Sans que l'Hymen se mêle de l'affaire,
Hélas ! on cesse assez tôt de s'aimer.
Or il fallut, comme on peut présumer,
Faire à Psyché, (c'est le nom de la Belle,)
Un équipage, une cour immortelle,
Pleine de Jeux, de Graces & de Ris,
Train convenable à la bru de Cypris.
On manda donc Flore avec ses compagnes,
Nymphes des eaux, des bois & des campagnes ;
Ce que la Terre a de Jeux & d'Amours,
Tout fut sommé de venir au concours.
Pour en répandre encor mieux la nouvelle,
Amour choisit un messager femelle ;
Et par ainsi, pas ne fut arrêt creux,
Réduit secret, inégal d'amours heureux,

Digitized by Google

Où ne fut bruit du mandement suprême.
Le rendez-vous étoit Cythere même.
Là, dans le fond d'un bocage charmant,
Asyle propre au bonheur d'un Amant,
Où tout sembloit annoncer la présence
Du Dieu qui tient les cœurs sous sa puissance,
Etoit un temple, où l'Amour adoré,
Est d'une foule en tout tems imploré;
Car tout mortel, à son tour, l'importune;
Et prudes même y viennent à la brune;
C'étoit-là, dis-je, où tout le peuple allé,
Vers le printems, se trouva rassemblé.
Ils étoient tous un peu las du voyage;
Car autrefois ce n'étoit pas l'usage
D'aller en poste à la Cité d'Amours:
C'étoit corvée & traite de long cours.
Là, sur un char fait de roses nouvelles
Qu'en se baisant tiroient six tourterelles,
L'Amour parut nonchalamment penché
Entre les bras de sa chere Psyché.
Le blond Hymen, tout fier de sa conquête,
La torche en main, voltigeoit à la tête;
Et mille Amours, folâtrant autour d'eux,
Entrelaçoient cent chiffres amoureux.
Chacun couroit au-devant de ses traces,
Lorsque l'Amour, appuyé sur les Graces,
Sortit du char, délia son bandeau,
Et fit ranger chacun sous son drapeau.

Qu'il fut surpris de voir dans sa milice
Gens hors d'état d'entrer encore en lice,
Plus d'une Nymphe au minois surannè,
Plus d'un Amour au teint bis & fanné.
Bien en vit-il en équipage leste,
Frais & dodus, papillonnans de reste;
Plus d'une Grace au minois éveillé,
Aux yeux fripons, au corsage taillé
Sur ce dessein qui servit de modele
A de Mouchy, la Vrilliere & de Nesle.
Or ce dessein, Vénus l'a fait brûler,
Pour des raisons dont on n'ose parler.
Que fit Amour, en voyant ce mélange?
Si se mit-il à trier sa phalange,
A mettre à part la fleur des bataillons,
Les Richelieux, les Rohans, les Bouillons.
Dès qu'il trouvoit tels morceaux de Déesse,
Sur le menton, l'Amour avec adresse
Leur appliquoit son petit doigt mignon,
Dont en restoit l'empreinte au compagnon.
C'étoient autant d'arrêtés à ses gages;
Et chez Psyché les uns étoient mis Pages,
Ou Chambellan, Majordome, ou Menin.
Autant en fit au troupeau féminin.
Pas ne croyez qu'il choisit la moins belle,
Pour la placer auprès de sa femelle.
Soubrette prise au choix d'un jeune époux,
Ne manque pas des attraits les plus doux.

Il acheva de décimer la troupe.
Dès qu'un tendron lui tomboit sous la coupe,
Qui méritât le petit coup de doigt ;
Ainsi l'Amour au menton lui mettoit
Ce sceau divin de la beauté parfaite,
Cette charmante & gentille fossette ;
Tant est qu'enfin, du nombre des élus,
Les non marqués se trouverent exclus.
Objet commun, ou Nymphe demi-belle,
Mise au rebut, s'en retourna chez elle.
Mais quel rebut ! Qu'on pouvoit y glaner !
Un honnête homme auroit pû s'y borner.

LE *VISA* DE L'AMOUR.

Voici l'aveu de mon sort déplorable :
Dieu des Amours, tu vois un misérable,
Victime, hélas ! des changemens affreux
Qu'on vit aussi dans l'Empire amoureux.
Pas n'est besoin d'en retracer l'histoire :
Tous l'ont assez présente à leur mémoire ;
Mais loin d'avoir, comme d'autres Amans,
Sçu profiter de mes remboursemens,
J'ai tout perdu, ce nécessaire même
Dont je roulois avec l'objet que j'aime.
Vous le sçavez, mes biens n'étoient pas grands ;
Je n'étois pas de ces cœurs conquerans,

Digitized by Google

Dont les exploits sont, en gros caractère,
Ecrits, par vous, aux fastes de Cythere :
Je n'ai point fait raisonner les échos ;
Ma main jamais, dans les bois de Paphos,
Pour une grace, en secret arrachée,
N'en consacroit un indiscret trophée ;
Mais je roulois, Amant presque inconnu,
Et je vivois du petit revenu
Que je tirois du cœur d'une Bergere.
Amour, enfin j'avois le nécessaire.
Pour sûreté de mon heureux état,
Vous-même aviez signé notre contrat ;
Quand ma Bergere, au mépris de ma flamme,
Mit à l'aumône & mon cœur & mon ame.
Qui l'eût pu croire ! Infidelle, un beau jour,
Elle éteignit ma rente & son amour ;
Me contraignit, en dépit de mes larmes,
De renoncer pour jamais à ses charmes.
Notre contrat fut enfin déchiré,
Et je repris mon cœur désespéré.
Je l'ai gardé sans emploi, sans usage,
Et tel encor qu'il vient de la volage,
Le nourrissant de soupirs superflus,
Mets ordinaire à nos cœurs dépourvus.
Tel est, Amour, mon funeste partage.
J'avois pourtant acquis cet héritage
En beaux deniers à l'usage des cœurs,
Larmes, soupirs, amoureuses langueurs,

Digitized by Google

Reſpects, ſermens, mille & mille fleurettes,
Et, chaque jour, de tendres chanſonnettes,
Sans y compter ſa houlette & ſon chien.
Qu'ai-je à preſent pour tout reſte de bien?
Plaiſirs paſſés, miſſives menſongeres,
Sermens écrits ſur des feuilles légeres,
Qu'ont, en jouant, emporté les Zéphyrs.
Amour, voilà le fruit de mes ſoupirs.
De mes effets voilà le triſte compte
Que je rapporte au *Viſa* d'Amathonte.
Vous plaiſe donc, ſenſible à mes deſirs,
Me recoucher ſur l'état des plaiſirs,
Et déſormais obliger ma volage
A me payer un fidele arrérage.
Vous me rendrez mon patrimoine ancien;
Et ce faiſant, Amour, vous ſerez bien.

Digitized by Google

L'AVENTURE DU BOIS DE BOULOGNE.*

Près de Lutece est un bois renommé,
Pas n'a besoin d'être autrement nommé.
C'est où l'Amour, avec le Cocuage,
Tient au printems sa cour & son ménage.
Or, pour aller à ce nouveau Paphos,
La Seine semble y détourner ses flots :
Sur le chemin sont chapelles sans nombre,
Où Pélerins peuvent se mettre à l'ombre ;
Et mille Amours, errans soir & matin,
Aux voyageurs enseignent le chemin ;
Mais en tout point la route en est facile,
Si qu'à ce bois fille à peine nubile
Iroit tout droit seule avec son Amant.
J'allois moi-même à ce réduit charmant ;

* *Cette Piece, qui fut faite au commencement de l'année 1720, est une apologie du Système.*

Digitized by Google

Mais, entraîné par le Dieu qui m'anime,
J'allois, hélas! n'y chercher que la rime.
Je méditois, & marchois à pas lents,
Lorsque le bruit d'une troupe d'enfans
Vint me tirer d'une si douce yvresse.
Ils paroissoient revenir de Lutece,
Et leur maman marchoit au milieu d'eux.
Moi, je les crus des Amours & des Jeux
Qu'on ramenoit en vacance à Cythere.
De grace, Amour, n'en dis rien à ta mere.
Quelle Vénus escortoit ces marmots!
Vous le dirai-je? Elle avoit, en deux mots,
Le regard louche & la bouche béante,
L'échine large & l'allure pesante;
Et pour cacher sa difforme épaisseur,
Elle portoit la robbe d'un Docteur.
Mille grelots pendoient tout autour d'elle;
Et l'on portoit, devant cette Immortelle,
Un flambeau jaune, éteint & renversé.
Je m'en sentis tout-à-coup embrassé.
Renouvellons, dit-elle, connoissance:
Embrasse encor ta mere l'Ignorance;
Car tous Rimeurs sont mes enfans chéris;
Et se tournant, avec moi, vers Paris:
Hélas! mon fils, dit-elle, toute en larmes,
Qu'est devenu ce regne plein de charmes
Qu'en ces beaux lieux j'exerçai si long-temps
Autour de moi, tu vois tous mes enfans:

Digitized by Google

J'avois entr'eux partagé ma puiſſance,
Et, ſous mes loix, ils gouvernoient la France.
Vulgairement on les appelle Abus.
Mais nous fuyons. Hélas ! je ne ſçais plus
Où je pourrai trouver une retraite.
Un nouveau Sphinx a juré ma défaite (1).
Pour oppoſer à ce vainqueur fatal,
Il me reſtoit encore un Tribunal,
Où j'ai d'abord ſoulevé la Chicane ;
Mais la raiſon s'en rit, & nous condamne.
L'autorité qui nous prêtoit les mains,
De nos autels arrache les humains.
Ils ont par-tout ceſſé leurs ſacrifices ;
L'oiſiveté ne fait plus leurs délices.
Ingrats mortels, courez donc aux travaux ;
Riſquez vos biens ſur de frêles vaiſſeaux (2) ;
Suez, veillez ; & par votre induſtrie,
Enrichiſſez vous & votre Patrie.
Pour me venger de ces ſéditieux,
Le doux ſommeil s'enfuira de leurs yeux.
De leur fortune artiſans trop avides,
Je les verrai le front chargé de rides,
Le chiffre en tête, écarter les Amours ;
Et ſans jouir, amaſſer tous les jours.

(1) *Jean Law ; Contrôleur-Général, & auteur du Syſtême.*

(2) *La Compagnie des Indes mit beaucoup de vaiſſeaux en mer cette année.*

Digitized by Google

Elle exhaloit cent menaces frivoles,
Quand je rompis le cours de ſes paroles.
Quel miniſtere avoient donc vos enfans?
De grace, dis-je, enſeignez-moi leurs rangs.
Lors un d'entr'eux, pour ſoulager ſa mere,
Me dit, ami, je vais te ſatisfaire;
Car c'eſt à moi que l'on en veut le plus,
Comme au premier de ces pauvres Abus.
Nous avions tous des charges différentes.
Je ſuis l'auteur de ces commodes rentes,
Le nourricier du Bourgeois fainéant:
Il me devoit ſon état indolent.
A ſon foyer, ſans peine & ſans myſteres,
Il y vivoit aux dépens de ſes freres.
Je lui payois ſon inutilité.
Pour défrayer ſa douce oiſiveté,
Je rançonnois la Ville & la Province,
Aliénois les revenus du Prince;
Bref, de ſon Roi, j'en ai fait un Fermier,
Que j'ai toujours ruiné le premier.
Mais un mortel abolit un uſage (1),
Perpétué juſqu'ici d'âge en âge,
Et la Sageſſe a rempli ſes projets;
J'ai vû ce Roi quitte envers ſes Sujets,
Débarraſſé d'une charge importune;
Enfin, j'ai vû ce Roi faire fortune:

(1) *Le Régent remboursa les rentes de l'Hôtel de Ville en billets de banque.*

Puis il pleura de ſi bonne amitié,
Qu'en vérité j'en eus preſque pitié.
Et moi, reprit d'une voix graſſouillette, (1)
Un petit frere à bourſe rondelette,
Au teint plus frais que celui des Zéphirs,
A l'embonpoint pétri par les Plaiſirs:
Pour ſoutenir ce frere qu'on renverſe,
Ai-je épargné le peuple & le commerce?
Thémis en proye à la vénalité,
Fut un eſſai de mon avidité.
Je fabriquai mille êtres inutiles (2),
Dont je remplis les champs les plus fertiles.
Je ſurchargeois le pauvre Laboureur,
Et ſans pitié prélevois ſon labeur.
Du nom de droits, ce même Aréopage
Autoriſoit ma taille & mon péage:
Pour recueillir le fruit de mes impôts,
J'ai du néant tiré mille Suppôts,
Qui s'engraiſſant du ſang de la canaille,
Arrondiſſoient & leur bourſe & leur taille.
Qu'en venoit-il au Prince généreux?
L'iniquité ſe partageoit entr'eux;
Mais le total de ces ſommes reçues,
Preſqu'en entier reſtoit à mes ſangſues.
Loin d'enrichir le Prince & ſon tréſor,
Pour l'enrichir, je l'endettois encor.

(1) *Les Financiers.*
(2) *Toutes les nouvelles charges qu'on avoit créées.*

Je lui trouvois de fatales reſſources ;
Et tous les jours, au fond de mille bourſes,
A groſſe uſure il empruntoit ſon bien :
C'eſt fait de Roi que de n'amaſſer rien.
Eh ! mon malheur doit-il céder au vôtre ?
En larmoyant lui répartit un autre (1).
Vous-même, ami, vous allez en juger.
Lors je me mis à mieux l'enviſager.
De cheveux gris ſa tête étoit ornée,
Et par-deſſus d'une toque herminée :
Notre fournois, l'air grave & bourſouflé,
Du laticlave étoit emmitouflé ;
Et devant lui, la Chicane éplorée
Portoit en main la balance ſacrée.
Ami, je ſuis le protecteur des loix,
Pere du Peuple, & le tuteur des Rois.
J'avois, me dit le petit fanatique,
Fait de la France un Etat Anarchique ;
J'y crus avoir uſurpé pour jamais
Le rang proſcrit des Maires du Palais.
Là je tenois, ſous le nom de tutelle,
Mon Maître même en enfance éternelle ;
Le Prince étoit devenu mon Vaſſal,
Et le premier après mon Tribunal.

(1) *Le Parlement, à qui le Régent avoit rendu le pouvoir de faire des Remontrances, & qui fut enſuite exilé à Pontoiſe.*

Là sur les bancs, en plein Aréopage (1),
De la Couronne il me rendoit hommage,
Et demandoit à mes Républicains
Le droit d'user de ses droits Souverains.
Là s'exposoient, aux yeux de ce Vulgaire (2),
Ces projets nés au fond du Sanctuaire,
Secrets d'Etat, ennemis du grand jour,
Que je faisois avorter dans ma Cour.
Entre le Prince & sa triste Patrie,
Je me rendois le Juge & la Partie;
Je proscrivois jusques dans sa maison (3);
Aux mécontens je tendois le giron.
Combien de fois, rebelle & téméraire,
Ai-je, imitant ce Sénat Insulaire,
Aux pieds du Trône arboré mes drapeaux,
Et fait rougir ma hache & mes faisceaux?
Tantôt forcé, sans appui, sans défense (4),
Le front couvert d'une fausse innocence,
On me voyoit traverser la Cité;
Tel qu'un Consul, dans la calamité,

(1) *Lorsque le Roi, à son avenement, va au Parlement pour se faire reconnoître.*

(2) *Les Déclarations du Roi envoyées au Parlement, qui examine s'il les doit recevoir.*

(3) *Ceci peut avoir rapport à la minorité de Louis XIV, lorsque le Cardinal Mazarin fut proscrit.*

(4) *Sous la Régence de Louis XV, lorsque le Parlement alla à pied au Palais-Royal, où le Roi tint son Lit de Justice.*

Digitized by Google

Alloit des Dieux appaiſer la vengeance,
J'allois, armé d'une humble remontrance,
Faire trembler le Prince à mon aſpect,
Et lui jurant un hommage ſuſpect,
Très-humblement ſapper les pieds du Trône.
Peuple inconſtant, lâche qui m'abandonne,
En me perdant, tu vas perdre tes droits;
Car, par mes ſoins, tu regnois autrefois.
Tu ſçais qu'avant ma funeſte aventure,
Gens évoqués du fond de la roture,
De la manille intrus dans le Sénat,
Etoient du Roi les compagnons d'Etat.
Que je vous plains, poſtérité future!
Vous, fils d'un pere enrichi par Mercure,
Que ferez-vous des faveurs de Plutus?
A beaux deniers on ne vous verra plus
Vous affubler du harnois Conſulaire;
Vous croupirez dans le rang populaire;
Et malgré vous, utiles roturiers,
Je vous verrai, bornés dans vos métiers,
De pere en fils, rouler dans l'abondance,
Et dans l'Etat maintenir l'opulence.

Lors s'approcha certain petit cagot (1),
Fait en groteſque échappé de Calot.
Vous l'euſſiez pris pour quelque ſaint Hermite,
Tant le mignon faiſoit la chatemite.

(1) *Les gens d'Egliſe.*

Son

Son chef étoit d'un froc embeguiné ;
On lui voyoit, sous un teint safrané,
L'œil obombré d'une épaisse paupiere,
Et le col tors d'un béat en priere.
Un sac plissé, noué d'un gros cordon,
Au demeurant, sanglоit le compagnon.
Ami, dit-il, je préside en Sorbonne,
Et l'*Equivoque* est le nom qu'on me donne.
Fruit des amours d'un Servite Normand,
Que notre mere aima furtivement,
Je fais métier de fine sapience ;
Controverser est ma grande science ;
Le syllogisme est mon invention ;
J'ai mis la forme en réputation,
Et j'ai réduit la raison en routine.
Je me suis fait une langue Latine.
Langue vulgaire est pour moi sans appas ;
On entendroit que je ne m'entends pas.
Pour expliquer ce qu'on ne peut comprendre,
Je fais des mots que l'on ne peut entendre.
Faut-il parler de ce premier Moteur
Que l'Univers reconnoît pour Auteur ;
Je suis encor plus inintelligible
Que ce grand Dieu n'est incompréhensible.
Puis, je m'étends avec obscurité.
Le préjugé me sert de vérité.
Veut-on nier un point que je suppose,
J'ensevelis le texte sous la glose ;

Je définis en termes captieux ;
Et m'expliquant, je m'embrouille encor mieux.
Suis-je réduit à ne me plus entendre :
A mon rival je sçais d'abord m'en prendre ;
La charité s'enfuit de nos débats,
Et la raison s'envole sur ses pas.
Je souffle alors la haine & les scrupules,
J'assemble & romps cent Conciliabules,
Où le flambeau de Bellone en fureur
Viens s'allumer à celui de l'Erreur.
J'allois ainsi me signaler en France,
Quand tout-à-coup on m'imposa silence (1).
Cédons un tems à cet accord fatal
Qui me défend de parler bien ou mal.
Mais tôt ou tard quelqu'incident frivole
Me r'ouvrira les portes de l'Ecole.
J'espere encore exercer mes poumons,
Y disputer sur des mots & des noms,
Sapper la Foi par niaint & maint sophisme,
Livrer enfin le Peuple au Pyrrhonisme.
Mon Révérend, dit un petit cagot,
Le Frere Lai de notre saint marmot,
Loin d'espérer, ah ! bien d'autres allarmes
Ouvrent nos yeux à d'éternelles larmes.
Elle n'est plus cette heureuse saison
Qui nous soumit les cœurs & la raison,

(1) *Déclaration du Roi de 1717, qui imposa silence aux deux parties.*

Digitized by Google

Où l'innocence adoroit nos oracles,
Et se plaisoit à lire nos miracles.
Du genre-humain uniques héritiers,
Il nous pleuvoit des domaines entiers.
La piété crédule & charitable,
De mets friands garnissoit notre table.
Notre embonpoint ne scandalisoit pas,
On louoit Dieu de nous voir gros & gras.
Mais c'en est fait : notre pauvre besace
Ne jouit plus de la grace efficace,
Et la Tiédeur fatale à notre froc,
De jour en jour, dégarnit notre croc.
Elle voudroit, la jalouse Euménide,
Nous renvoyer à notre Thébaïde.
Tel fut l'aveu des Abus principaux ;
Car c'étoient-là les Abus cardinaux.
Le reste étoit petits Freres novices,
Qui, dans l'Etat, avoient moindres offices.
Pour moi, surpris d'un aveu si gaillard,
Frere, repris-je, au petit babillard,
Dans vos malheurs vous n'êtes point à plaindre,
Votre retour me paroît seul à craindre.
C'est bien à toi, dit l'un d'eux en courroux,
Mauvais Rimeur, à parler contre nous !
Petit Maréhand de gloire imaginaire,
Que deviendra ton métier mercénaire ?
Or celui-là, je vis à son maintien
Que du Parnasse il étoit Citoyen.

Apprends, dit-il, ma douloureuse hiſtoire.
J'étois Fermier du Temple de Mémoire ;
Sur mon grenier ces mots étoient écrits :
Céans on rime & loue à juſte prix.
Je nourriſſois ma Minerve affamée
Du revenu que rendoit ma fumée ;
Et ma boutique, en dépit du bon-ſens,
Etoit toujours abondante en chalands.
Ce tems n'eſt plus ; & la rime avilie
Du Trône même eſt pour jamais banpie,
Et tout Rimeur, l'encenſoir à la main,
Aux pieds du Prince ira, mourir de faim.
Un Roi ſi bon, de ſes Sujets le pere,
Toujours rejette un encens mercenaire.
Nouveau Titus, dans les yeux ſatisfaits,
Il lira mieux l'aveu de ſes bienfaits,
Que dans les vers d'un louangeur à gage.
Je le quittois, effrayé du préſage ;
Mais l'Ignorance alors s'en vint à moi :
Nous reviendrons, je t'en donne ma foi ;
J'ai des amis ; & grace à leur menée,
Tu reverras la France infortunée
Rentrer encor dans ſon premier cahos ;
Et me montrant un Couvent, à ces mots :
Mon fils, dit-elle, entrons dans ce ſaint gîte ;
Viens, avec nous, y vivre en Cénobite :
Ces bonnes gens ſont trop reconnoiſſans
Pour refuſer retraite à mes enfans.

Digitized by Google

Du pain d'autrui nous y pourrons tous vivre,
Si toutefois on ne m'y vient poursuivre.

Fin du Tome V. & du Supplément.

Digitized by Google

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le Supplément.

LE Rapatriage, Comi-Parade, page 3

CONTES.

Le Cancre, 53
La Clémentine, 56
Ima, 59
L'origine de la Barbe, 62
Le Roi Hugon, 65
La Linote de Jean XXII. 72
L'origine de la Fossette du menton, 75
Le Visa de l'Amour, 78
L'Aventure du Bois de Boulogne, 81

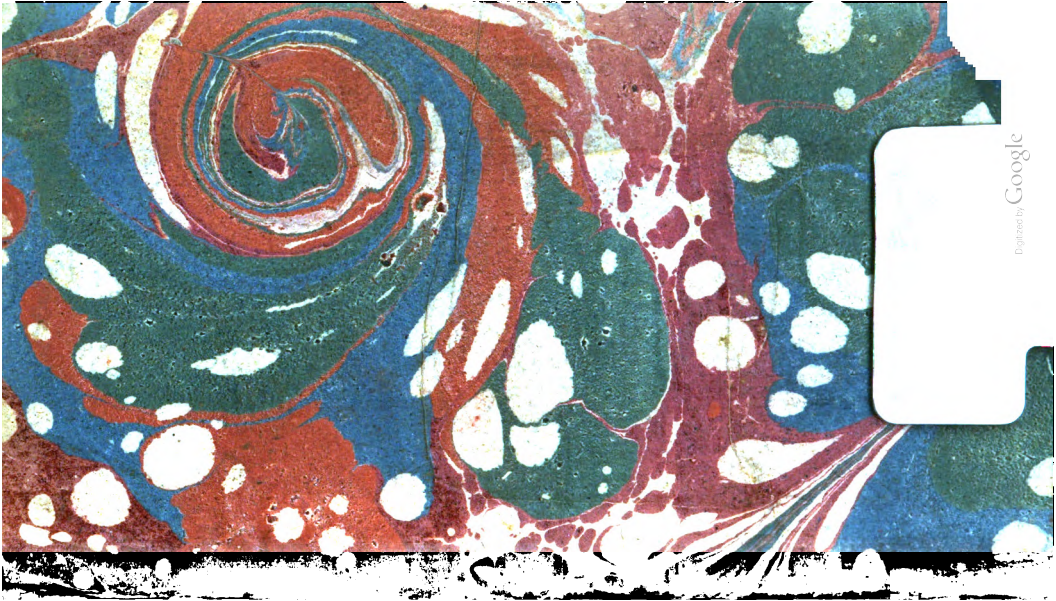
Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google